

Observations sur l'histoire des Grecs

Abbé Gabriel de Mably (1709-1795)

LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

LIVRE PREMIER

Mœurs et gouvernement des premiers Grecs. Des causes qui contribuèrent à ne faire de toute la Grèce qu'une république fédérative, dont Lacédémone devient la capitale. Réflexion sur cette sorte de gouvernement. De la guerre de Xerxès.

L'histoire nous représente les premiers Grecs comme des hommes errants de contrées en contrées, qui n'étaient liés par aucun commerce, et qui se défiant les uns des autres, ne marchaient qu'armés ; tels sont encore les sauvages d'Amérique, que la fréquentation des européens n'a pas civilisés. La violence décidait de tout parmi eux, et les plus forts opprimaient les plus faibles ; tous ces peuples ne vivant que de rapine ; aucun d'eux ne cultivait la terre, et on se gardait d'amasser des richesses qu'il eût fallu défendre contre des ravisseurs qu'elles auraient rendus plus entreprenants. Quelques maux que se fissent les Grecs, ils n'étaient pas cependant eux mêmes leurs plus grands ennemis ; au rapport des historiens ; les habitants des îles voisines, encore plus barbares, faisaient des descentes fréquentes sur les côtes de la Grèce ; ils y ravageaient tout, et souvent la passion de piller, ou plutôt de faire le dégât, les portait jusques dans l'intérieur du pays.

Quelques écrivains ont voulu remonter au delà de ces siècles de barbarie, et Dicéarque qui selon Porphyre, est de tous les philosophes celui qui a peint les premières mœurs des Grecs avec plus de fidélité, en fait des sages qui menaient une vie tranquille et innocente, en même temps que la terre attentive à leurs besoins, prodiguait ses fruits sans culture. Cet âge d'or qui n'aurait jamais dû être qu'une rêverie des poètes, était un dogme de l'ancienne philosophie. Platon établit l'empire de la justice chez les premiers hommes : mais on sait aujourd'hui ce qu'il faut penser de ces lits de verdure, de ces couronnes de fleurs, de ces concerts, de ce doux loisir qui faisaient le charme d'une société où les passions étaient inconnues.

La Grèce fut délivrée sous le règne du second Minos, d'une partie des maux dont elle était affligée. Depuis que l'aïeul de ce prince avait appris aux crétois à être heureux, en obéissant à des lois, dont toute l'antiquité a admiré la sagesse, la Crète enorgueillie n'avait pu se défendre de mépriser ses voisins ; et le sentiment de ses forces et de sa supériorité lui avait donné de l'ambition. Minos second, plus ambitieux encore que son peuple, mit à profit ces dispositions ; il construisit des barques, exerça ses sujets au pilotage, conquit les îles voisines de la Crète, et y établit des colonies.

Intéressé à entretenir la communication libre entre les différentes parties de ses états, il purgea la mer des pirates qui l'infestaient, et le bonheur qu'il procura à ses sujets, en devint un pour la Grèce même. Peut-être que ce premier avantage donna aux Grecs l'idée d'un plus grand bien : mais soit que la crainte seule réunît enfin plusieurs familles, et que pour se mettre à l'abri de toute insulte, elle leur ait appris à fortifier les avenues de leurs demeures ; soit que cette sage invention fût un bienfait de quelqu'un de ces demi-dieux, si communs dans les temps de barbarie, le pillage devint un exercice plus difficile et plus dangereux.

Les brigands trompés dans leurs espérances, comptèrent moins sur leurs forces, et se trouvant souvent sans ressources, la nécessité les obligea enfin de pourvoir à leur subsistance par le travail de leurs mains ; ils s'attachèrent à une contrée ;

tous les Grecs eurent des demeures fixes, et cette nouvelle situation leur donna un nouveau génie.

Les Athéniens, dit Thucydide, renoncèrent les premiers à la vie errante. Comme l'Attique était un pays stérile, les Grecs qui s'y réfugièrent furent moins exposés aux incursions des étrangers. Leur pauvreté leur valut un repos qui attira parmi eux de nouveaux habitants. Leurs passions en se développant, donnèrent naissance à l'industrie et aux lois, et leurs connaissances qui se multiplièrent avec leurs besoins, se répandirent de proche en proche dans toute la Grèce.

L'histoire garde un profond silence sur cette seconde situation des Grecs, où chacun de leurs hameaux formait une société indépendante ; elle est du moins si mêlée de merveilleux, qu'on ne peut y donner aucune croyance. La Grèce fit enfin une entreprise en commun, c'est le siège de Troie. Ce qu'on peut recueillir d'Homère, c'est que ces différents peuples croyaient avoir une origine commune ; qu'ils entendaient peu la guerre, mais qu'ils avaient fait des progrès plus considérables dans la science du droit des gens et du gouvernement, quoique leurs mœurs fussent encore extrêmement barbares.

Au retour de l'expédition de Troie, la Grèce éprouva différentes révolutions. La guerre y fit périr plusieurs peuples, on les exila de ce qu'ils commençaient à nommer leur patrie. C'est ainsi que les Béotiens chassés d'Arne par les Thessaliens, s'établirent dans la Cadméide, à laquelle ils donnèrent leur nom. Le Péloponnèse changea de face par le rappel des Héraclides ; les peuples de cette province vaincus ou effrayés, abandonnèrent leur pays ; et ces hommes qui n'avaient pu défendre leurs possessions, furent assez forts ou assez braves pour en conquérir de nouvelles. La Grèce se trouva pleine de peuples errants qui voulaient se conquérir un asile, et ne pouvaient subsister que par le pillage. La guerre en les détruisant, rétablit quelque apparence d'ordre : mais elle avait multiplié les causes d'inimitié entre les Grecs et les avait accoutumés à n'écouter que leur emportement, et à saisir le plus léger prétexte pour butiner sur les terres de leurs voisins. Plus les suites de ces dissensions étaient fâcheuses, plus la Grèce sentait le poids de la barbarie où elle se replongeait. Ses peuples ne s'armant point encore par des motifs d'ambition, il était impossible qu'ils ne se lassassent pas des maux que leur faisait la guerre. Les villes s'accoutumèrent donc à traiter ensemble ; leur intérêt leur apprit à être justes ; on commença à cultiver ses héritages avec moins de trouble, et plus une tranquillité passagère fit connaître le prix d'une paix durable, plus on étudia les moyens de l'affermir.

Mais de soldats étant devenus citoyens, les Grecs eurent de nouveaux besoins et de nouveaux intérêts, ils sentirent l'insuffisance de leurs anciennes institutions ; il fallut faire de nouvelles lois, et ce changement de condition devait leur faire éprouver des révolutions domestiques. C'est en effet dans ces circonstances, que les rois, dont l'autorité avait été fort étendue à la tête de leur armée, se trouvant réduits par la paix aux fonctions d'une simple magistrature, abusèrent de leur crédit pour agrandir leur pouvoir, et tentèrent de dépouiller le peuple de ses principales prérogatives, pour changer leur qualité de ministre des lois, en celle de législateur. L'ambition unie à la rusticité des mœurs, n'avait point encore trouvé le secret de se déguiser avec adresse, d'emprunter le masque de la modération, et de marcher à son but par des routes détournées ; jamais cependant elle n'avait eu besoin de plus d'art. Elle souleva des hommes pauvres, courageux, et dont la fierté n'était point émoussée par cette foule de besoins et de passions qui asservirent leurs descendants.

À peine quelques villes eurent-elles secoué le joug, que toute la Grèce voulut être libre. Un peuple ne se contenta pas de se gouverner par ses lois ; soit qu'il crût sa liberté intéressée à ne pas souffrir chez ses voisins l'exemple dangereux de la tyrannie ; soit qu'il ne suivît que cette sorte d'enthousiasme auquel on s'abandonne dans la première chaleur d'une révolution, il offrit son secours à quiconque voulut se défaire de ses rois. L'amour de l'indépendance devint dès lors le caractère distinctif des Grecs ; le nom seul de la royauté leur fut odieux, et une de leurs villes opprimée par un tyran, aurait en quelque sorte été un affront pour toute la Grèce. Les services mutuels que les Grecs se rendirent dans le cours de ces révolutions, amortirent les haines qui les avaient divisés ; et l'intérêt commun de leur liberté, jeta parmi eux les principes d'une union à laquelle ils étaient déjà préparés par plusieurs établissements anciens. Ils s'assemblaient pour offrir les mêmes sacrifices aux mêmes divinités ; les jeux célébrés à Olympie, à Corinthe, à Némée, etc. étaient autant de solennités communes pour quelques cantons de la Grèce, et d'espèces de congrès où l'on traitait de leurs intérêts, après avoir rempli les devoirs de la religion.

Plusieurs peuples alarmés de leur faiblesse, avaient déjà contracté des alliances défensives ; ils étaient témoins du bonheur des villes amphictyoniques, tous voulurent être associés à leur ligue, et croyant ne mettre leurs lois et leur liberté que sous la sauvegarde d'un corps puissant et respecté, ils commencèrent en effet à confondre leurs intérêts, et à ne former qu'une seule république.

Cette ligue, un des plus anciens établissements de la Grèce, était l'ouvrage d'Amphictyon troisième roi d'Athènes. Il unit par une alliance étroite, quelques peuples voisins qui envoyèrent tous les ans des députés à Delphes et aux Thermopyles, pour y délibérer de leurs affaires générales et particulières ; ils se promettaient par serment de ne se jamais faire aucun tort, d'embrasser au contraire leur défense, et de venger de concert les injures faites au temple de Delphes.

Le conseil des amphictyons si recommandable par sa piété envers les dieux, par sa prudence à prévenir ou terminer tout différent entre les peuples de la ligue, et par son désintéressement et sa justice à l'égard des étrangers, communiqua sans doute une partie de son esprit à toute la Grèce, en devenant comme l'assemblée de ses états généraux. Qu'on ne croit pas cependant qu'elle dût dès lors se gouverner avec autant de sagesse que les villes amphictyoniques avaient fait quand leur ligue n'était composée que de quelques peuples ; il y a mille institutions politiques dont on perd tout le fruit, dès qu'on veut les étendre au de-là de certaines bornes. Si les Grecs prirent quelque chose des mœurs douces et justes des amphictyons, les amphictyons prirent encore plus des mœurs dures et farouches des Grecs.

L'entrée de leur conseil avait été autrefois fermée à l'intrigue et à la cabale ; elle dût au contraire leur être ouverte dès qu'on associa une foule de républiques inégales en forces et en crédit ; l'union des amphictyons faisait leur force : mais cette union devenait en quelque sorte impraticable, depuis que leur nombre était prodigieusement augmenté. Comme simples médiateurs, ils avaient pu imposer à quelques alliés qui aimaient la paix et qui n'avaient qu'un même intérêt, pour conserver le même empire : après l'agrandissement de la ligue, il aurait fallu que leur assemblée eût formé un tribunal dont on fût obligé d'exécuter les sentences, et qui, armant la Grèce par un simple décret, pût opprimer un rebelle.

Heureusement plusieurs causes concoururent à conserver dans la Grèce cet esprit d'union que le conseil amphictyonique y avait inspiré ; mais que, par la

nature de sa constitution, il était incapable d'y maintenir. L'une de ces causes, fut l'usage contracté déjà depuis longtemps, et que les villes conservèrent, de se défaire par des colonies des citoyens qu'elles ne pouvaient nourrir, au lieu de se servir de leurs forces pour conquérir des terres qui auraient enrichi l'état.

Cette conduite retint chaque république dans une faiblesse qui l'avertissait de ne rien entreprendre au dehors ; et cette faiblesse devenait plus sensible pour un peuple, à mesure que la guerre diminuait le nombre de ses citoyens. Les Grecs incapables par là de faire, les uns au nom des autres, des projets suivis d'agrandissement, ne pouvaient donc porter dans leurs entreprises la constance nécessaire à un peuple ambitieux ; et si leurs querelles causaient quelques désordres passagers, elles n'altéraient jamais les principes fondamentaux de leur union.

C'est ainsi que la faiblesse des Grecs, les uns à l'égard des autres, faisait la force du conseil amphictyonique, dont l'empire ne s'affermissait pas moins, à la faveur des divisions intestines auxquelles chaque république était en proie. Il faut se rappeler, que quand la monarchie fut détruite dans la Grèce, le hasard seul avait décidé du gouvernement qui lui succéda. Les lois se firent à la hâte ; chacun tâcha de profiter de la révolution, et d'attirer à soi l'autorité, et tout le monde fut mécontent en examinant sa situation. Ici c'est une noblesse impérieuse qui veut tout opprimer pour être libre ; là c'est un peuple insolent qui se joue de ses lois et de ses magistrats ; partout ce sont des riches et des pauvres qui se plaignent réciproquement de leur avidité et de leur injustice. Il est question de faire des lois, d'affermir la liberté, de partager la puissance entre les différents ordres de citoyens, et de fixer leurs privilèges et leurs prérogatives. Les républiques entièrement occupées de ces objets, plus intéressants qu'une entreprise au dehors, se bornent à leurs affaires domestiques ; elles se craignent, se recherchent, se respectent, et ces sentiments unis favorisent leur union naissante.

Il est vraisemblable que la guerre ne devait plus causer les mêmes ravages qu'autrefois parmi les Grecs ; il s'en fallait beaucoup cependant que leur confédération fût établie sur des principes aussi sages que le pouvait désirer une politique éclairée. Au lieu d'une certaine subordination qui maintint l'ordre, qui apprit aux différentes républiques à se ranger à de certaines places, et qui leur donnât un chef sans leur donner un maître ; l'extrême égalité qui régnait entre elles, devait faire naître de nouvelles contestations, et les exposait aux inconvénients de l'anarchie. La Grèce avait besoin d'un point de réunion plus sûr que le conseil des amphictyons, dont l'autorité pouvait être suspendue par la seule diversité de sentiment de ses ministres. Il lui fallait en un mot, un ressort principal qui réglât ses mouvements, et tour à tour les précipitât ou les ralentît.

Ce qui manquait aux Grecs, ce fut Lycurgue qui le leur procura, et le gouvernement qu'il établit à Sparte, le rendit en quelque sorte de législateur de la Grèce entière. Quand cet homme célèbre se vit à la tête des affaires de sa patrie, avec la qualité de régent pendant la minorité du roi son neveu, Lacédémone n'était pas dans une situation moins fâcheuse que les autres républiques de la Grèce. Ses lois étaient méprisées ; les deux rois voulaient dominer despotiquement, et leurs sujets ne se contentaient pas d'être libres, ils voulaient pouvoir abuser de leur liberté. Suivant l'habileté ou la force du parti qui s'était rendu le maître de l'autorité souveraine, elle penchait tour à tour vers la tyrannie, ou dégénérait en anarchie.

Lycurgue ne pensa point comme les autres législateurs des Grecs, qui, ne cherchant qu'à prendre un parti mitoyen pour contenter à la fois tous les citoyens, n'établirent qu'une réforme qui ne satisfaisait personne, et laissait subsister le germe des divisions. La politique doit consulter les mœurs et l'allure générale des esprits, quand elle donne des lois à un grand état ; parce que le génie de la nation y doit être plus fort que le législateur : mais lorsqu'il ne s'agit que d'une poignée de citoyens, qui ne composent, pour ainsi dire, qu'une famille dans les murs d'une même ville, elle n'a pas besoin des mêmes ménagements. Lycurgue opposa son génie à celui des Spartiates ; il ne crut pas impossible de les intéresser tous à la fois, par l'espérance ou par la crainte, à la révolution qu'il méditait ; et il osa former le projet hardi d'en faire un peuple nouveau.

Il laissa subsister la double royauté en usage à Lacédémone, et dont deux branches de la famille d'Hercule étaient en possession : mais en même temps qu'il donnait à ces princes un pouvoir absolu à la tête des armées, il les réduisit à n'être dans Sparte que des citoyens soumis aux lois. Ce fut entre les mains du peuple que le législateur remit l'autorité souveraine, c'est-à-dire, le privilège de faire des lois, d'ordonner la guerre ou la paix, et de créer les magistrats : mais afin qu'il fût tranquille sur sa situation, et que sous prétexte de conserver ses droits, il ne se livrât point à une défiance inquiète qui en aurait fait un tyran, Lycurgue donna au peuple des magistrats, qui le débarrassaient du soin de veiller à ses intérêts. Il créa encore un sénat, des hommes les plus graves de la république. Ce corps respectable exerçait les magistratures civiles, servait de conseil aux rois, à qui il n'était permis de rien entreprendre sans son consentement, et portait seul aux assemblées publiques les matières sur lesquelles il fallait délibérer.

La république de Lycurgue posséda donc tout ce que les différentes formes de gouvernement ont en elles-mêmes de plus avantageux. La démocratie exempte de tous les défauts qui lui sont naturels, parce qu'elle avait confié à des magistrats particuliers cette partie de l'autorité qu'un peuple libre ne sait pas employer, et dont il abuse toujours, laissait sans mélange aux Spartiates tout ce que l'amour de la liberté et de la patrie peut produire d'utile dans un gouvernement populaire. Irrésolution, caprice, emportement, violence, rien de tous ces vices qui troublaient la plupart des autres républiques de la Grèce, où le peuple était le maître, n'approchait de Sparte. D'un autre côté le pouvoir des rois et l'autorité du sénat balancés l'un par l'autre, et tous deux soumis à la puissance du peuple, loin de laisser craindre aucun abus de leur part, enrichissaient au contraire la république des avantages qui sont les plus propres à l'aristocratie et au gouvernement monarchique.

Le sénat rendait le peuple capable de discuter et de connaître ses intérêts, de se fixer à des principes certains, et de conserver le même esprit. Les rois vraiment souverains à la tête des armées, procuraient aux Spartiates cette action prompte et diligente, qui est l'âme des opérations et des succès militaires, et presque toujours inconnue chez les peuples libres.

Quelque sage que fût ce système politique, Lycurgue ne le regarda que comme un édifice peu solide, tant que les anciennes mœurs subsisteraient. Les lois doivent faire les mœurs, mais les mœurs doivent protéger les lois, et c'est de leur action réciproque des unes sur les autres, que ce profond législateur attendait toute la perfection de son ouvrage. Quel eût été en effet le fruit de l'ordre qu'il avait établi, si le goût des richesses et l'amour du luxe, toujours liés ensemble, et toujours suivis de l'inégalité des citoyens ; parce qu'ils portent les

uns à la tyrannie, et les autres à la servitude, eussent insensiblement dérangé l'harmonie du gouvernement ?

Le peuple abaissé par ses besoins : loin d'oser être le maître, eut flatté l'orgueil des grands ; et les rois, en augmentant la corruption, auraient aspiré à un pouvoir arbitraire. Pour rendre ses citoyens dignes d'être libres, Lycurgue établit donc une parfaite égalité dans leur fortune : mais il ne se borna pas à faire un nouveau partage des terres.

Cet avantage n'eût été que passager ; la nature n'avait sans doute pas donné à tous les Lacédémoniens les mêmes passions, ni la même industrie pour faire valoir leurs héritages ; et par conséquent l'avarice aurait bientôt accumulé ses possessions, en profitant de la paresse ou de la prodigalité de quelques citoyens. La république aurait été obligée de recourir à des remèdes : mais n'ayant peut-être point un Lycurgue qui présidât à ses mouvements, et qui les réglât dans une conjoncture aussi critique, elle eût sans doute succombé parmi les désordres de cette révolution, ou du moins abandonné ses anciennes lois pour s'en faire de nouvelles.

Lycurgue proscrivit l'usage de l'or et de l'argent, et donna cours à une monnaie de fer. Il établit des repas publics où chaque citoyen fut contraint de donner un exemple continuel de tempérance et d'austérité. Il voulut que les meubles des Spartiates ne fussent travaillés qu'avec la cognée et la scie, il borna en un mot tous leurs besoins à ceux que la nature exige indispensablement, et leur défendit le commerce des étrangers. Dès lors les arts qui servent au luxe, abandonnèrent la Laconie ; les richesses devenues inutiles, parurent méprisables, et Sparte devint une forteresse inaccessible à la corruption, les enfants formés par une éducation publique, se faisaient en naissant une habitude de la vertu de leurs pères. Les femmes par qui le relâchement des mœurs s'est introduit dans presque tous les états, étaient faites à Sparte pour animer et soutenir la vertu des hommes. Les exercices les plus violents, en leur donnant un tempérament fort et robuste, les élevaient au dessus de leur sexe, et préparaient leur âme à la patience, au courage, à la fermeté et à toutes les vertus des héros.

L'amour de la pauvreté devait rendre les Spartiates indifférents sur les dépouilles et les tributs des vaincus ; ne vivant que du produit de leurs terres, et n'ayant aucun fonds de réserve, il leur était impossible de porter la guerre loin de leur territoire, la loi leur défendait de donner le droit de bourgeoisie à des étrangers. Ils ne pouvaient par conséquent réparer les pertes que leur causait la victoire même, et dans l'impuissance de profiter de leurs avantages, ils étaient toujours intéressés à rechercher la paix.

Lycurgue ne s'en reposa point sur des motifs aussi propres à retenir ses citoyens dans leur modération. Il craignit que l'ambition de faire des conquêtes, passion qui dégénère toujours en avarice, et qui en enrichissant un état, change nécessairement la condition des citoyens, ne ruinât les principes de son gouvernement. Il fit une loi expresse par laquelle il n'était permis aux Lacédémoniens de prendre les armes que pour leur défense, et leur enjoignait de ne jamais profiter de la victoire en poursuivant une armée mise en déroute.

Cette précaution en apparence outrée, était cependant nécessaire ; car pour remédier à la faiblesse des Lacédémoniens, Lycurgue avait fait de Sparte plutôt un camp qu'une ville. On s'y formait continuellement à tous les exercices de la guerre, le reste y était méprisé. Tout citoyen était soldat, et n'y pas savoir mourir pour la patrie eût été une infamie. Il pouvait arriver que les Spartiates

emportés par leur courage, abusassent pour s'agrandir des qualités qu'on ne leur avait données que pour se défendre, l'amour de la gloire était propre à leur faire illusion, et les autres passions habiles à se déguiser et attentives à profiter de tout, auraient bientôt fait disparaître la modération qui se maintint chez les spartes, pendant près de six cens ans.

Au portrait que je viens de faire de Lacédémone, on juge aisément du respect, ou plutôt de l'admiration qu'elle dût inspirer à toute la Grèce.

Hercule, dit Plutarque, parcourait le monde, et avec sa seule massue il y exterminait les tyrans et les brigands ; et Sparte avec sa pauvreté exerçait un pareil empire sur la Grèce : sa justice, sa modération, et son courage y étaient si bien connus, que sans avoir besoin d'armer ses citoyens ni de les mettre en campagne, elle calmait souvent par le ministère d'un seul envoyé, les séditions domestiques des Grecs, contraignait les tyrans à abandonner l'autorité qu'ils avaient usurpée, et terminait les querelles élevées entre deux villes.

Cette espèce de médiation toujours favorable à l'ordre, valut d'autant plus aisément à Lacédémone une supériorité marquée, que les autres républiques étaient continuellement obligées de recourir à sa protection. Se ressentant tour à tour de ses bienfaits, aucune d'elles ne refusa de se conduire par ses conseils. Il est beau pour l'humanité de voir un peuple qui ne doit sa grandeur qu'à son amour pour la justice, on s'accoutuma à obéir aux Spartiates, parce qu'il eût été insensé de ne pas respecter leur sagesse, leur ville devint insensiblement comme la capitale de la Grèce, et jouit sans contestation du commandement de ses armées réunies.

Le bonheur des Grecs paraissait solidement établi sous l'administration de Lacédémone, et on ne saurait en effet donner trop d'éloge à l'arrangement politique que je viens d'exposer, si la Grèce eût formé une puissance capable de résister aux attaques d'un ennemi étranger qui aurait eu des forces considérables, ou que ses voisins n'eussent pas dû changer de situation ; c'est-à-dire, que l'Asie mineure eût toujours obéi à des princes peu puissants, et plus occupés de leur plaisir que de leur gloire, tandis que les petites principautés qui bornaient les Grecs du côté de l'Europe, seraient restées en proie aux divisions domestiques qui les rendaient méprisables. Mais malheureusement pour la Grèce, cet état de faiblesse dans ses voisins n'était qu'un état de passage, et elle portait en elle-même un principe qui devait la retenir dans sa première médiocrité. Son génie général composé de l'esprit particulier de chaque ville accoutumée à ne pas ambitionner les possessions de ses voisins, la rendait incapable de songer même à agir au-dehors. Les passions au contraire que la nature a mises dans le cœur humain, et qui portent les états à s'agrandir, n'étaient réprimées chez les barbares par aucune institution politique, et préparaient par conséquent des révolutions parmi eux. Il fallait que les uns s'élevassent sur les ruines des autres ; la situation de la Grèce devait donc être de jour en jour plus fâcheuse ; et sans perdre de ses forces, elle devenait plus faible parce que ses voisins avaient augmenté les leurs.

Quand les Grecs auraient eu dès lors à la tête de leurs affaires des Thémistocle, c'est-à-dire, de ces hommes qui lisent dans l'avenir, et qui, pour me servir de l'expression d'un ancien, marchent au-devant des événements ; comment la politique aurait-elle remédié au vice dont je parle ? Fallait-il faire rougir la Grèce de son inaction, flatter son courage, et en agrandissant ses espérances, la porter à faire des entreprises au-dehors ? La prudence ne le permettait pas. Il était à craindre qu'en tâchant de lui donner de l'ambition, on eût seulement ruiné les

principes de son gouvernement, et réussi à brouiller ses républiques, à leur inspirer l'envie de se subjuguier, et à faire naître entre elles une diversité d'intérêt, et des haines qui les auraient vraisemblablement asservies à quelque puissance étrangère.

Je consens que cette conduite n'eût pas des conséquences aussi dangereuses : mais comment pourrait-on supposer, qu'un homme assez éclairé pour juger que l'impuissance où la Grèce était de s'agrandir, serait la cause de sa ruine, fût en même temps assez aveugle pour tenter inutilement d'engager les Grecs à faire des conquêtes, qui sans enrichir aucune de leurs villes en particulier, auraient rendu leur communauté plus puissante ? Un intérêt éloigné ne frappe jamais la multitude ; un intérêt général ne la remue que faiblement.

Quand on serait enfin parvenu dans une assemblée de la Grèce, à lui faire connaître la nécessité de s'agrandir, les obstacles attachés à son entreprise, l'en auraient bientôt dégoûtée, en la ramenant à son premier génie.

Une république fédérative soutient la guerre défensive avec succès, parce que le grand objet de sa conservation, lorsqu'on attaque sa liberté, ne donne à toutes ses parties qu'un même intérêt. Cette guerre peut se conduire avec une sorte de sagesse lente dont une ligue est capable ; d'ailleurs le danger précipite alors ses démarches, et l'oblige de passer par-dessus bien des formalités dont elle ne se départ jamais dans d'autres circonstances. Mais la guerre offensive loin de concilier les esprits, les divise au contraire presque toujours ; elle exige beaucoup de promptitude et d'activité ; et les ressorts compliqués qui donnent le mouvement à une confédération n'agissent qu'avec une extrême lenteur.

Qu'on examine la Grèce sous ce point de vue, et on regardera comme un bien, ce reste de jalousie et de discorde qui, malgré l'autorité de Sparte et du conseil amphictyonique, troublait encore quelquefois son repos. Sans cette fermentation, les citoyens amollis dans des emplois purement civils, n'auraient pas été en état de défendre leur patrie contre des ennemis étrangers. C'est à leurs défiances, à leurs jalousies, à leurs querelles que la Grèce dût les soldats et les capitaines dont le courage, la discipline et l'habileté réparèrent la faiblesse de sa constitution politique.

Elle restait toujours bornée à elle-même, et il s'était déjà formé de vastes empires dans l'Asie. Peut-être même n'était-elle pas instruite de la puissance qu'avaient acquise les Assyriens et les Mèdes, lorsque les conquêtes rapides de Cyrus montrèrent à ses portes un voisin qui devait la subjuguier.

L'histoire de ce prince ne nous est parvenue que défigurée par les contes puériles dont Hérodote a cru l'orner, ou embellie par le pinceau d'un philosophe qui a moins songé à nous instruire de la vérité, qu'à donner des leçons aux rois pour leur apprendre à être dignes de leur fortune. Hérodote ne fait de Cambyse qu'un Perse de basse condition qu'Astiages avait choisi pour son gendre, craignant, sur la foi d'un songe, que le fils qui devait naître de sa fille Mandane, ne le détrônât. L'obscurité de la naissance de Cyrus, et l'intervalle qu'elle laissait entre lui et la couronne, ne rassurèrent point son timide aïeul. Cyrus fut exposé en naissant, mais sauvé par une espèce de prodige, le vainqueur de l'Asie ne reçoit que l'éducation d'un pâtre. Cependant sa grandeur d'âme se déploie : fait pour dominer par l'élévation de son génie, de ses égaux Cyrus se fait des sujets. Peu à peu il devient le chef d'une nation que les Mèdes avaient asservie ; il fait rougir les Perses de leur esclavage, et plus encore de la patience avec laquelle ils portent le joug. Il les arme, les forme à la discipline, lève l'étendard de la

révolte, déclare la guerre aux Mèdes, et après avoir ruiné Astiages le dépouille de ses états.

Tout change de face entre les mains de Xénophon. Les Perses font, il est vrai, un peuple peu nombreux ; mais laborieux, actifs, vigilants, ils sont formés à une excellente discipline. Entourés de nations amollies par le luxe, leur pays était fermé à la corruption.

Cambyse soumis lui-même aux lois qu'avaient fait ses sujets, régnait sur cette nation respectable. Cyrus reçoit une éducation digne de la place à laquelle il est destiné ; et dès son enfance on voit se développer en lui le germe des qualités qui en devaient faire un héros. Astiages meurt tranquillement sur le trône, son fils Cyaxare lui succède, et bien loin que Cyrus ne soit qu'un chef de brigands et un usurpateur, il ne fait la guerre que pour affermir la couronne sur la tête de son oncle, et pour abattre les ennemis des Mèdes, dont il devient par succession le légitime maître.

Quoi qu'il en soit de Cyrus, on voit qu'ayant excité une juste admiration dans toute l'Asie, il a eu le sort des hommes extraordinaires dont l'histoire est plus mêlée de fictions et de merveilleux, à proportion que la grandeur de leurs actions, en a moins besoin pour intéresser. Ce prince fit paraître avec le plus grand éclat une nation qui avant lui était presque inconnue. La conquête du royaume des Lydiens le rend maître des richesses de Crésus, et lui soumet l'Asie mineure. Il porte la guerre contre la Syrie, la réduit en province de même que l'Arabie, détruit la puissance des Assyriens, s'empare de Babylone, et son empire s'étend enfin sur tous ces vastes pays qui sont compris entre l'Inde, la mer Caspienne, le Pont-Euxin, la mer Égée, l'Éthiopie et la mer d'Arabie.

Les Grecs établis sur les côtes de l'Asie mineure, virent avec joie la défaite de Crésus dont ils étaient tributaires ; et se laissant aveugler par la vengeance, ils ne remarquèrent pas qu'il s'élevait sur ses ruines une puissance beaucoup plus formidable. Leur présomption leur persuada qu'en se hâtant de rechercher l'alliance de Cyrus, ils seraient rétablis dans leur ancienne indépendance. Mais ce héros ne se sentit pas flatté de l'hommage de quelques villes déjà presque soumises, et ne voulut les recevoir que comme sujettes.

Dès lors les affaires de la Grèce auraient été mêlées à celles de la Perse, si Cyrus, qui ne connaissait pas même le nom des Lacédémoniens, se fût cru offensé par la hauteur avec laquelle ils s'intéressèrent pour les colonies. Il méprisa leur témérité, et ne faisant pas même l'honneur aux Grecs d'Asie de les conquérir lui-même, il en laissa le soin à ses lieutenants, pour exécuter d'un autre côté des entreprises plus importantes.

Il était temps que la Grèce s'aperçût de sa faiblesse, et que sans être déchue sa liberté était en danger, par la seule raison que la Lydie obéissait au maître de l'Asie, et que la Perse était devenue trop redoutable à ses voisins, pour se contenir dans les bornes de la modération. Dans tous les temps la puissance dominante voudra tout engloutir, parce que l'ambition, passion qui ne jouit jamais, n'est jamais satisfaite, et que la prospérité en l'irritant devient l'instrument d'un nouveau succès. Quoique Cambyse n'eût aucun talent propre à soutenir la gloire de sa couronne, il ne pouvait se livrer à son indolence naturelle. Poussé malgré lui vers le grand, par le génie de sa nation, il devait être au moins inquiet, et toute autre entreprise que la ruine d'un royaume puissant, était indigne du successeur de Cyrus. Si Cambyse épargna la Grèce, c'est qu'elle ne tenta point son orgueil, et que l'Égypte lui ouvrait une carrière plus brillante.

Mais après cette conquête, ses successeurs ne pouvaient s'étendre qu'en portant leurs armes en Afrique ou en Europe. Cette dernière partie du monde était bien plus à leur bienséance que l'autre ; les Grecs en tenaient la clé, tout leur annonçait donc une invasion prochaine de la part des Perses.

Dans des conjonctures aussi critiques, les colonies établies sur les côtes de l'Asie mineure, sentaient trop vivement la honte de leur esclavage, pour ne pas se flatter de recouvrer leur liberté ; et une extrême confiance les rendait propres malheureusement à tout oser. Aristagoras, homme aussi vain et téméraire qu'ambitieux, vit avec joie, ce penchant à la révolte répandu dans tous les esprits : mais avant que de mettre les colonies en mouvement, il voulut intéresser la Grèce au succès de son entreprise. S'il ne put ébranler les Spartiates, qui avaient enfin compris combien il leur importait de ménager un voisin aussi puissant que le roi de Perse, il fit goûter sans peine ses vues aux Athéniens.

Ce peuple, après celui de Sparte, tenait le premier rang dans la Grèce, où il se distinguait par son courage, ses richesses, son industrie, et surtout par une élégance de mœurs, et un agrément particulier que les Grecs ne pouvaient s'empêcher de goûter, quoiqu'ils fussent assez sensés pour préférer des qualités plus essentielles.

Naturellement vain, impétueux, vif et volage, il se croyait destiné, on ignore sur quel fondement, à gouverner le monde entier. Chaque citoyen s'engageait par serment à regarder comme des domaines de la république tous les pays où il croît des vignes, des oliviers et du froment. Athènes n'avait jamais joui de quelque tranquillité au-dedans, sans montrer de l'inquiétude au dehors. Ardente à s'agiter, le repos la fatiguait, et son ambition aurait dérangé plutôt le système politique des Grecs, si son gouvernement lui eût permis de suivre une entreprise avec quelque constance. Mais Polybe compare cette république à un vaisseau que personne ne commande, ou dans lequel tout le monde est le maître de la manœuvre. Les uns, dit-il, veulent continuer leur route,... etc.

Les Athéniens venaient de secouer le joug des Pisistrates, et Hippias leur dernier tyran, avait trouvé un asile et même une protection marquée chez Artapherne, gouverneur de Lydie, lorsque Aristagoras leur demanda des secours en faveur des Grecs d'Asie, qui pour la plupart tiraient leur origine de l'Attique. L'ivresse d'une liberté naissante, et surtout son ressentiment contre les Perses, entraînèrent Athènes dans une démarche qui devait causer sa ruine. Elle promit tout aux colonies, et leur révolte éclata par la prise de Sardis qui fut réduite en cendres. Darius qui était monté sur le trône depuis qu'on avait puni le mage Smerdis de son imposture, se vengea de cette témérité, et après s'être emparé de toutes les îles voisines de l'Asie, il voulut étendre la punition sur la Grèce même où il dépêcha des hérauts pour y demander de sa part la terre et l'eau. Loin de se repentir, Athènes se prépare à la guerre, et marchant avec confiance au-devant des Perses, son armée commandée par Miltiade les défait à Marathon.

Tel est, je ne dis pas l'origine de la guerre que Xerxès porta quelques années après dans la Grèce, mais le premier événement d'une rupture que l'ambition des Perses, leur situation et l'arrogance des Grecs rendaient nécessaire ; et qui aurait éclaté de quelque autre manière, si les Athéniens avaient été aussi sages que les Spartiates. Xerxès employa quatre ans aux préparatifs de son expédition, et il rassembla toutes les forces de l'Asie. Son armée de terre, selon Hérodote, était composée de dix-sept cents mille combattants, et son armée navale qui montait à cinq cents mille hommes, était portée sur douze cents vaisseaux, suivis

de trois mille bâtiments de transport. Il y a apparence que ce dénombrement des forces de Xerxès est exagéré : mais en s'en rapportant au récit des autres historiens, ce prince avait une armée encore assez considérable, pour devoir aspirer à la conquête de l'Europe entière.

Il est moins surprenant, si je ne me trompe, que les Grecs aient vaincu le roi de Perse, après s'être mis dans la nécessité de vaincre ou de périr, que formé le projet de lui résister dans le temps qu'ils voyaient se former l'orage au loin, et qu'ils étaient encore les maîtres de le conjurer par des soumissions respectueuses. Leur orgueil, leur amour effréné pour la liberté, leur haine envenimée contre la monarchie, rien ne leur permettait de préférer la domination des Perses à la mort. Nous ne connaissons plus aujourd'hui ce que c'est que subjugué une nation libre.

Depuis que la monarchie est le gouvernement général de l'Europe, et que sujet et non citoyen, on est plus occupé de sa fortune que de celle de l'état, on ne porte la guerre que dans des provinces accoutumées à obéir, et on ne doit pas s'attendre à y trouver des peuples qui veuillent s'ensevelir sous leurs ruines.

Je sais ce que plusieurs historiens ont imaginé pour donner l'explication de l'issue extraordinaire qu'eut la guerre médique. Sparte, disent-ils, était encore religieusement attachée aux institutions les plus rigides de Lycurgue ; et tous ses citoyens ressemblaient à ces trois cents héros qui s'immolèrent à la défense des Thermopyles. Athènes, et j'en conviens encore, n'avait jamais été dans un état aussi florissant, quoiqu'elle portât en elle-même le principe des mêmes divisions qui l'avaient autrefois troublée, qu'elle n'eût presque point d'autres lois que celles de Solon, législateur si peu éclairé qu'il fut témoin lui-même de la tyrannie qui détruisit son gouvernement ; en un mot quoique le peuple eût beaucoup étendu son pouvoir au-delà des bornes que prescrit le bon ordre, il est vrai qu'elle se gouvernait dans ce moment avec sagesse, parce que les mœurs tenaient lieu de lois, et que les mœurs avaient changé sous la domination des Pisistrates. Les Athéniens occupés du soin de recouvrer leur liberté, avaient eu les yeux fermés sur tout autre intérêt, et épris d'un redoublement d'amour pour leur patrie où ils se voyaient libres après y avoir été esclaves, ils se conduisaient avec un zèle qui excitait une émulation générale, et qui en bannissant l'intrigue et la cabale, ne laissait de récompense que pour le courage et les talents.

Les historiens ont sans doute raison de dire que rien n'était impossible à Athènes pour soutenir la gloire qu'elle avait acquise à Marathon. Mais faut-il les croire de même, lorsque faisant de tous les autres Grecs autant de citoyens furieux de leur liberté, et de guerriers accoutumés à une discipline savante et rigide, ils représentent les soldats de Xerxès moins comme des hommes, que comme des femmes abîmées dans le luxe et la mollesse ? Au contraire plusieurs républiques n'osant espérer de vaincre Xerxès, embrassèrent lâchement son parti. A l'égard des troupes de Perse, il est vrai que Cambyse, par son expédition contre l'Éthiopie, et les Ammoniens ; et Darius, dans la guerre qu'il fit aux scythes, en avaient perdu l'élite. Il faut cependant convenir qu'une nation qui avait toujours fait la guerre, devait encore avoir des soldats. Les institutions de Cyrus subsistaient.

Darius qui avait succédé à Cambyse, était un prince d'un mérite distingué. Hérodote nous avertit que la vertu était estimée chez les Perses, et que le courage y servait de degré pour parvenir aux honneurs. Plusieurs soldats se distinguèrent dans cette guerre par des actions d'une rare valeur, et les corps entiers suivirent cet exemple. En un mot tant s'en faut que l'empire de Cyrus fût

tombé dans cet état de léthargie et de corruption où Alexandre le trouva depuis, qu'à peine était-il infecté de quelques-uns des vices que Xénophon reproche aux successeurs de Xerxès.

Les premiers succès de la révolte des colonies grecques ne prouvent rien contre les Perses. L'empire était dégarni de ce côté-là, parce qu'il ne s'attendait pas, et naturellement ne devait pas s'attendre, à y voir naître des ennemis. Mais dès que Darius y eut fait marcher des forces, ne se lava-t-il pas de l'affront qu'il avait reçu ? Quand la bataille de Marathon déciderait de la supériorité des Grecs, et que les Perses eussent été incapables par eux-mêmes de les vaincre, Xerxès devait-il échouer ? Il avait dans son armée tous les Grecs de l'Asie et des îles, à l'exception des Scyriens, des Siphniens et des méliens.

Plusieurs peuples d'Europe se joignirent à lui, et quoique l'assemblée générale de la Grèce eût condamné à être décimés tous ceux qui se rendraient aux barbares, les Thessaliens les Dolopes, les Perrebes, les Magnètes, les Achéens, les Locriens, les thébains, et presque tous ceux de la Béotie ne firent-ils pas alliance avec la cour de Perse ?

À force de sacrifier des hommes au succès, Xerxès s'empara des Thermopyles ; en suivant la même méthode, il eût eu partout le même avantage. Plus on examine les forces des Grecs, les inconvénients auxquels la forme de leur gouvernement les expose, et les ressources qu'ils en peuvent attendre, plus on est convaincu qu'ils ne devaient pas échapper à la ruine dont ils étaient menacés. Ce qui les sauva, c'est la supériorité seule de Thémistocle sur Xerxès, de Pausanias sur Mardonius ; et ce n'est qu'en comparant ces hommes célèbres, qu'on expliquera le dénouement peu vraisemblable de la guerre médique.

Thémistocle était né avec une passion extrême pour la gloire ; impatient de se signaler, la bataille que Miltiade avait gagnée à Marathon, l'empêchait, dit-on, de dormir. Il réunit en lui toutes les qualités qui font le grand homme, et personne, c'est l'éloge que lui donne Thucydide, n'a mieux mérité l'admiration de la postérité. Une espèce d'instinct sûr, lui faisait toujours prendre le meilleur parti : son courage n'était jamais étonné, parce que sa prudence qui avait remédié à tous les obstacles en les prévoyant, le rendait supérieur à tous les événements.

Tandis que la Grèce se livrait à la joie d'avoir humilié Darius, Thémistocle ne regarda la victoire de Marathon que comme le pronostic d'un orage prochain. La démocratie toujours occupée du présent, ne porte jamais sa vue sur l'avenir. Thémistocle se garda bien de troubler l'ivresse de ses concitoyens, en les menaçant de la vengeance des Perses : selon que l'esprit des Athéniens aurait été monté, on lui eût fait un crime ou un ridicule de sa prévoyance : mais il profite du crédit qu'il a sur le peuple, et de l'orgueil qu'augmentait sa prospérité, pour l'irriter contre Égine, république de la Grèce alors la plus puissante sur mer. Il conduit pas à pas les Athéniens à lui déclarer la guerre, et les oblige par ce moyen à se faire une marine qui fera leur salut et celui de la Grèce.

En supposant en effet que la cour de Perse dût se venger des Athéniens, les Grecs ne pouvaient échapper à leur perte que par le secours d'une flotte puissante ; et pour se convaincre de cette vérité, il suffit de se rappeler la situation de leur pays, dont toutes les provinces étaient voisines de la mer. Si la Grèce n'avait pas été en état de protéger ses côtes, Xerxès aurait été le maître de faire des descentes de toutes parts ; dans ce cas les Grecs n'auraient su ni où rassembler ni où porter leurs forces, et il était naturel que chaque peuple menacé d'une invasion, se fût tenu sur ses terres pour les défendre. Chaque

peuple ainsi séparé des autres, n'eût senti que sa faiblesse ; n'espérant aucun secours, il se fût abandonné à la crainte, au lieu d'être échauffé par cette émulation qui fit faire des prodiges aux Grecs, quand ils purent se réunir et former un corps d'armée considérable. Xerxès n'eût éprouvé aucune résistance : c'est ce qu'avait prévu Thémistocle, et il y remédia.

Un moins grand homme que lui se serait contenté de pourvoir à la défense d'Athènes ; ses fortifications, ses arsenaux, ses vivres l'auraient entièrement occupé. Thémistocle au contraire regarde la Grèce comme le boulevard des Athéniens ; il faut la défendre pour qu'Athènes subsiste, et il met les Grecs en état d'agir, en paraissant sacrifier sa patrie à leurs intérêts.

Je ne sais si on a fait assez attention à la magnanimité que durent avoir les Athéniens pour livrer leur ville à la fureur des barbares, et transporter leurs femmes, leurs enfants et leurs vieillards à Salamine et à Tressene, tandis qu'eux-mêmes restant sans patrie, se réfugiaient dans des vaisseaux construits de la charpente de leurs maisons. Cette résolution dont peu de personnes étaient capables de pénétrer la sagesse, n'offrait à tout le reste que l'image humiliante et terrible d'une fuite ou de sa ruine. Il faut se transporter à ces temps reculés, et en connaître les préjugés, si on veut juger des obstacles que Thémistocle dût rencontrer pour engager ses concitoyens à abandonner leurs maisons, leurs temples, leurs dieux et les tombeaux de leurs pères. La Grèce n'avait rien à espérer, si ce général n'eût eu tous les talents et toutes les sortes d'esprits. Il fallait qu'occupé des idées les plus relevées, et des combinaisons les plus difficiles de la politique, il eût recours aux adresses de l'insinuation et de l'intrigue pour persuader des esprits incapables de l'entendre. Ne pouvant élever la multitude jusqu'à lui, il fallait la subjuguier par l'autorité, intéresser sa religion, faire parler les dieux, et remplir la Grèce d'oracles favorables à ses desseins.

Après avoir forcé le passage des Thermopyles, les Perses se répandirent dans la Grèce : il n'y avait plus que le Péloponnèse qui leur fût fermé ; et Xerxès allait tenter de s'en ouvrir l'entrée par l'isthme de Corinthe. Les Grecs avaient rassemblé de ce côté toutes leurs forces, ils auraient fait une défense digne de leur habileté dans la guerre et de leur désespoir : mais quel en aurait été enfin le succès, si la flotte ennemie faisant de puissantes diversions de toutes parts sur les côtes du Péloponnèse, eût mis en état d'agir les peuples avec qui la cour de Perse avait des intelligences ? Corinthe, j'y consens, n'aurait pas succombé sous l'effort des armes de Xerxès : mais cette ville remplie de défenseurs, et entourée par terre et par mer d'une armée formidable, aurait bientôt éprouvé toutes les horreurs de la famine.

Les Grecs n'avaient à opposer aux Perses que trois cents quatre-vingts voiles, commandées au nom de Lacédémone, par un général incapable d'en faire les fonctions. Soit qu'Eurybiade, frappé de la faiblesse de ses forces, et n'écoutant que sa crainte, se crût toujours trop près des ennemis, soit qu'il pensât follement que pour mettre le Péloponnèse en sûreté, il fallait croiser sur ses côtes mêmes, il voulut abandonner le détroit de Salamine. Thémistocle s'y opposa avec une extrême vigueur ; il représenta que ce n'était que dans ce bras de mer que la faiblesse des Grecs pouvait défier la supériorité de Xerxès, et fit sentir que leur position les mettait en état de troubler sans danger les opérations des Perses.

Ces remontrances étant inutiles, ce général, comme tout le monde sait, ne parvint à faire échouer le projet timide et insensé d'Eurybiade, qu'en faisant auprès de Xerxès le personnage d'un traître. Il lui donna avis que les Grecs

voulaient se retirer, et qu'il se hâtât de les attaquer s'il voulait leur couper la retraite du côté du Péloponnèse.

Xerxès donna dans le piège, et Eurybiade fut obligé de combattre. Tandis que les Grecs, qui ne pouvaient être enveloppés dans ce détroit, agissaient tous à la fois, les barbares trop resserrés pour déployer toutes leurs forces, n'en mettaient en mouvement qu'une petite partie. La défaite de leur première ligne porta le désordre dans le reste de la flotte qui fut bientôt dispersée par les Grecs.

Ce qui rendit la journée de Salamine décisive, ce fut l'imbécillité de Xerxès. La perte qu'il venait de faire était considérable : mais en ramassant les débris de sa flotte, ne lui restait-il pas encore assez de vaisseaux pour se rendre le maître de la mer ? Pourquoi pense-t-il que tout est perdu ? Son armée de terre n'avait reçu aucun échec, et presque toute la Grèce est soumise. Si ce prince n'eût pas été le plus lâche et le moins éclairé des hommes, serait-il tombé dans le second piège que lui tendit Thémistocle ? Il était aisé de juger que les Grecs ne seraient pas assez mal habiles pour rompre le pont du Bosphore, et retenir chez eux un ennemi puissant après l'avoir mis dans la nécessité de vaincre ou de périr. Quelques armées qu'ait un prince tel que Xerxès, il est destiné à être vaincu par un Thémistocle. Les forces les plus redoutables sont entre ses mains comme la massue d'Hercule dans celles d'un enfant, qui ne peut la soulever. Xerxès prit la fuite, et en laissant Mardonius dans la Grèce avec trois cents mille hommes, sans y comprendre les alliés, il songea moins à la soumettre, qu'à l'occuper pendant sa retraite, et l'empêcher de porter ses armes en Asie.

L'armée de Mardonius encore si capable d'effrayer les Grecs, s'ils n'eussent pas échappé à un plus grand danger, leur parut méprisable après la retraite de Xerxès. Ils ne doutèrent plus de la victoire, et leurs ennemis intimidés commençaient au contraire à désespérer du succès.

Mais cette confiance des uns et ce découragement des autres, n'étant fondés ni sur des forces ni sur une faiblesse réelles, la Grèce avait besoin d'une prudence extrême pour ne se point compromettre, ni s'exposer à des échecs qui en rendant peu à peu le courage aux Perses, leur eussent fait connaître une supériorité que Mardonius semblait ignorer. Le salut des Grecs ne dépendait donc plus que de l'habileté dans la guerre ; et de ce côté Pausanias qui commandait leur armée, était bien supérieur à son ennemi.

Je sais que ce capitaine ébloui dans la suite par les présents et les promesses de Xerxès, trahit non seulement les intérêts de la Grèce, mais aspira encore à se rendre le tyran de sa patrie. J'ajouterai même qu'intimidé, par les difficultés de son entreprise, et ne trouvant en lui aucune ressource, dès le premier pas il se repentit de sa démarche, sans avoir le courage d'y renoncer ou de la poursuivre. De-là cette faiblesse, cette irrésolution, cette lâcheté qui mettent le comble à la honte d'un conjuré. Il cherche à se rassurer en se faisant des complices ; et comme s'il n'eût voulu que se débarrasser du poids d'un premier rôle, il sentit la fidélité de Thémistocle, et ne crut pas que ce grand homme recueillerait seul tout le fruit de la trahison, s'il était assez méchant pour s'y associer.

Tel était Pausanias comme homme d'état : mais il n'est que trop ordinaire de trouver des hommes qui grands et petits à différents égards, méritent à la fois l'admiration et le mépris. Si la nature lui avait refusé les talents nécessaires au gouvernement, elle lui avait prodigué ceux d'un grand capitaine. Tandis que Mardonius ne sait prendre aucun parti, qu'il négocie lorsqu'il faut combattre, et qu'en un mot il ignore l'art d'employer ses forces ; Pausanias est actif, vigilant,

et intrépide à la tête de son armée. Il pénètre les vues de Mardonius, l'entoure de pièges, le presse de tous côtés, et le réduit enfin à combattre à Platée, lieu étroit où ses forces lui deviennent inutiles, et d'où il ne s'échappa que quarante mille Perses sous la conduite d'Artabaze, tout le reste ayant été taillé en pièces.

Le même jour que Pausanias triomphait à Platée, Léotichides roi de Sparte, et Xantippe Athénien, remportèrent à Micale une victoire complète sur les Perses.

Le général Lacédémonien, qui ignorait ce qui se passait dans la Grèce, fit habilement publier sur les côtes d'Asie que Mardonius était défait, et que les Grecs étant prêts à les délivrer du joug des barbares, les colonies grecques devaient seconder ce généreux dessein.

Diodore remarque que ce ne fut ni la valeur des Grecs, ni leur habileté dans la guerre qui les fit vaincre dans cette occasion ; la victoire était douteuse, les Samiens et les Milésiens la décidèrent en se tournant du côté des Grecs. Les Perses effrayés par cette défection, s'ébranlèrent, et sur le champ tous les Grecs d'Asie se joignirent à ceux d'Europe, pour défaire leurs ennemis communs.

Xerxès qui s'était arrêté à Sardis, n'eut pas plutôt appris la ruine entière de ses armées, qu'il ne s'y crut plus en sûreté, et se réfugiant à Ecbatane, il sema dans tous ses états l'effroi qui l'accompagnait. Ce prince qui avait aspiré à la monarchie universelle, n'ose pas espérer de conserver ses états. Plus les préparatifs qu'il avait faits contre la Grèce, avaient été considérables, plus les Perses sentirent leur faiblesse après sa déroute. Salamine, Platée et Micale rappelèrent le souvenir des disgrâces qu'on avait éprouvées contre l'Éthiopie, les Ammoniens et les scythes ; les idées de grandeur et de courage que Cyrus avait laissées à ses successeurs, s'effacèrent, et Xerxès laissa aux siens sa lâcheté et son découragement. Il n'arrive jamais dans une nation, mais surtout dans une république fédérative, d'évènement aussi important que celui dont je viens de rendre compte, sans y causer quelque révolution. Plus les Grecs avaient connu le prix de leur union pendant la guerre de Xerxès, plus ils devaient en resserrer les nœuds après la défaite des Perses.

Malheureusement les nouvelles passions que le succès de Sparte et d'Athènes leur inspira, et les nouveaux intérêts qui se formèrent entre leurs alliés, aigrirent ces deux républiques l'une contre l'autre, et leurs querelles en devenant le principe de leur ruine, vengèrent en quelque sorte la Perse de ses défaites.

LIVRE DEUXIÈME

Rivalité entre Athènes et Lacédémone. Examen de l'administration de Cimon et de Périclès. De la guerre du Péloponnèse. Décadence des Spartiates. L'empire qu'ils ont acquis sur la Grèce est détruit par les Thébains.

Les Grecs uniquement bornés à eux-mêmes avant la guerre de Xerxès, n'eurent presque aucune liaison avec leurs colonies, ni aucune alarme de la part des étrangers. Leur repos n'avait encore été troublé que par quelques différends qui s'étaient élevés quelquefois entre deux villes voisines ; n'ayant eu par conséquent occasion que d'employer leurs forces de terre, ils faisaient peu de cas des vaisseaux et des matelots qui n'avaient servi qu'aux affaires du commerce. Mais à peine eurent-ils échappé au danger que leur avait fait courir la cour de Perse, qu'ils craignirent qu'elle ne voulût se venger de ses défaites, et regardèrent comme l'objet le plus intéressant pour eux de s'unir avec leurs colonies des îles et de l'Asie mineure, de les protéger, et de s'en faire en un mot une barrière qui les couvrit.

Dès lors les forces de mer dont la bataille de Salamine avait déjà fait connaître l'importance, durent être infiniment plus considérées que celles de terre. Non seulement elles formaient un boulevard formidable aux barbares, et étaient propres à étendre la réputation de la Grèce, elles servaient même de lien nécessaire pour la tenir unie à ses colonies, et ne faire qu'un corps d'une foule de peuples séparés par la mer.

On s'aperçoit sans doute que cette nouvelle manière de penser portait atteinte à la constitution fondamentale des Grecs, puisque Sparte se trouvait dégradée par la seule raison qu'elle n'avait ni vaisseaux, ni matelots, ni fonds nécessaires à l'entretien d'une marine ; tandis qu'Athènes, à la faveur de ses flottes nombreuses attirait au contraire sur elle tous les regards, et semblait avoir déjà usurpé la prééminence dont sa rivale était en possession.

Lacédémone aurait évité la chute dont elle était menacée, si elle se fût conduite selon ses vrais intérêts, mais l'orgueil des Athéniens l'aigrit, et elle ne consulta que ses passions. Les Spartiates avaient été assez jaloux de l'éclat que jeta Athènes après l'exil des Pisistrates, pour tenter de lui donner un maître en rétablissant Hippias ; de-là il est aisé de juger qu'ils ne purent lui pardonner la bataille de Salamine, et de leur avoir dérobé la gloire de délivrer la Grèce. Ils virent avec une joie secrète la ruine de cette république, et quand ses citoyens y ramenèrent de Salamine et de Tressene leurs femmes et leurs enfants, on voulut les empêcher de relever leurs murailles. Les Lacédémoniens, au rapport de Diodore, prétendaient qu'il était de l'intérêt des Grecs qu'Athènes ne fût pas fortifiée. Si Xerxès, disaient-ils, nous fait une seconde fois la guerre, les Athéniens seront encore obligés d'abandonner leur ville ; mais les Perses instruits par l'expérience, ne manqueront pas de s'en saisir et d'en faire une place d'armes, qu'il sera impossible de leur arracher ; et d'où ils tiendront toute la Grèce en échec. Athènes en effet pour fruit de la générosité avec laquelle elle s'était dévouée au salut des Grecs, n'aurait été qu'une place ouverte et sans considération, si Thémistocle, comme tout le monde le sait, n'eût réussi à rétablir sa patrie en trompant les Lacédémoniens.

Loin de montrer une jalousie inquiète, c'était en inspirant une confiance générale, que Sparte devait affermir les fondements d'une union dont elle retirait le principal avantage. Le premier soin d'une puissance qui tient le premier rang dans une confédération telle que celle des Grecs, c'est de lui inspirer ses sentiments ou d'adopter les siens, afin de paraître toujours à la tête des affaires. Il fallait qu'attentifs à tous les mouvements de la Grèce, les Lacédémoniens se hâtassent de prendre le parti vers lequel ses nouveaux intérêts l'inclinaient. En effet s'ils eussent recherché les premiers l'alliance des colonies, qui pour la plupart étaient puissantes sur mer, ils auraient imposé à Athènes ; cette république orgueilleuse se serait contentée de la seconde place. Mais profitant de cette lenteur, ou plutôt de cette espèce d'engourdissement, que l'histoire reproche à sa rivale, elle offrit son alliance et sa protection aux Grecs établis dans les îles et sur les côtes de l'Asie mineure, et avec leur secours, elle parvint à partager l'empire de la Grèce, c'est-à-dire à commander sur mer comme les Spartiates commandaient les armées sur terre.

Tandis que tout favorisait l'ambition des Athéniens, Lacédémone par une imprudence nouvelle, hâta elle-même sa décadence. Elle avait chargé Pausanias du commandement de l'armée destinée à faire la guerre en Asie ; et ce général qui s'était laissé corrompre par les lieutenants de Xerxès, se comportant avec autant de dureté à l'égard des Grecs que de ménagement envers les ennemis, excita un soulèvement universel contre lui. Les Spartiates crurent qu'il fallait appesantir leur joug à mesure qu'on essayait de le secouer, et ils rejetèrent les plaintes qu'on leur porta. Cette conduite fut comparée à celle d'Athènes où Aristide et Cimon avaient alors la principale influence, et dont ils faisaient respecter le gouvernement par leur justice et leur générosité. Tous les Grecs, à l'exception de ceux du Péloponnèse, implorèrent la protection des Athéniens, et pour se délivrer de la tyrannie de Pausanias, leur offrirent de ne plus aller à la guerre que sous leurs ordres.

Je n'ai parlé que de l'abaissement de Sparte : mais on doit sentir que portant atteinte au gouvernement général des Grecs, il annonçait leur ruine entière. Une révolution aussi subite est toujours accompagnée d'une confusion extrême ; les lois, les mœurs, les usages, les intérêts, tout alors le contredit ; et la Grèce dans ce chaos devait recevoir des secousses d'autant plus violentes que ses villes étaient plus maîtresses de leur conduite. Quand Athènes aurait été plus propre que sa rivale même à être à la tête d'une confédération, les Grecs et leurs colonies n'auraient-ils pas fait une faute énorme, en la retirant par leur alliance du rang subalterne où elle devait être ? Il était impossible que Lacédémone toujours attachée à ses anciens principes, et qui avait augmenté sa réputation, s'accoutumât à n'être plus la capitale de la Grèce ; elle était trop fière pour consentir à déchoir. Cependant Athènes enflée de ses succès, dévorée, comme je l'ai dit, d'ambition, disposée à tout oser, qui aime les projets hardis, qui se lasse de ce qu'elle possède pour courir après ce qu'elle n'a pas, et que ses alliés mettaient en état de faire partout la loi, ne devait-elle pas défendre son empire naissant et l'affermir par toutes sortes de voies ? Dès que la guerre serait allumée entre ces deux républiques, la Grèce se retrouvait exposée à tous les désordres dont elle avait été autrefois agitée. N'était-il pas à craindre qu'elle fût opprimée par le vainqueur ; puisque enfin c'était l'ambition qui lui aurait mis les armes à la main ? D'un autre côté il n'y avait plus de sûreté pour les colonies, et les divisions de leurs métropoles les exposaient à toutes les injures des Perses.

Malgré la diversité d'intérêts qui divisait Athènes et Sparte, l'ancien esprit du gouvernement leur faisait faire par habitude mille efforts pour n'en pas venir à

une rupture où la force des circonstances et des soupçons toujours renaissants les conduisaient nécessairement. Elles se bornaient à s'observer et à s'inquiéter, parce qu'à l'exemple des autres villes, elles étaient accoutumées à s'appeler elles-mêmes les deux pieds, les deux bras, ou les deux yeux de la Grèce. Ces expressions imposaient à l'imagination des Athéniens et des Spartiates, et ils en concluaient que si l'une ou l'autre des deux républiques eût péri, la Grèce aurait été boiteuse, manchote ou borgne.

Lacédémone avait raison de ne pas s'abandonner aux mouvements que lui inspirait sa jalousie. Elle était trop faible pour abaisser un ennemi qui serait secondé des forces de toute la Grèce, qui était encore gouvernée par les hommes extraordinaires que lui avait formés la guerre des Perses, et dont les succès avaient augmenté la confiance et le courage. Elle devait recouvrer l'empire par les mêmes voies qui le lui avaient autrefois donné. C'est-à-dire, que si elle se fût renfermée dans son ancienne modération, Athènes corrompue par sa prospérité lui aurait bientôt fourni une occasion favorable de l'accabler.

En effet le fondement de toute grandeur, c'est un gouvernement dont la sagesse unisse tous les citoyens, qui fasse respecter les lois, qui force le particulier à chercher son avantage personnel dans le bien public, qui déploie les talents par l'émulation, et fournisse de son propre fond tout ce qui est nécessaire pour mettre à profit les faveurs de la fortune, ou pour la dompter en résistant courageusement à ses premiers caprices. Il s'en fallait bien que le gouvernement des Athéniens fût tel. Si la tyrannie des Pisistrates et la crainte de Xerxès leur donnèrent des vertus, la prospérité devait leur rendre leurs vices. La pure démocratie est le plus mauvais des gouvernements ; et c'est la pure démocratie qui régnait à Athènes.

Quel avantage la république retirait-elle de ses magistrats, puisqu'elle n'avait aucune jurisprudence certaine, et que le peuple qu'il est si aisé de gagner ou de tromper, était le maître de réformer leurs sentences, et portait en effet souvent des jugements contradictoires ? Solon n'avait pu raisonnablement se flatter de fixer ses concitoyens à de certaines maximes, quoiqu'il eût créé un sénat qu'il chargea de préparer les matières qu'on devait porter aux assemblées du peuple. Il avait ruiné son ouvrage en permettant à tout citoyen âgé de cinquante ans de haranguer dans la place publique. L'éloquence devait se former une sorte de magistrature supérieure à celle des magistrats ; et à la faveur d'une transition familière à son art, l'orateur égarait les esprits sur des objets étrangers, et dictait les décrets auxquels le sénat était assujéti. L'aréopage rétabli dans ses anciens droits par Solon, exerçait une censure inutile dans la république. Comment eût-il été possible de régler les mœurs d'un peuple accoutumé par la faute des lois, à un libertinage d'esprit qui avait enfin formé le fond de son caractère, et le rendit incapable de toute tenue. De là vient que les Athéniens eurent tour à tour toutes les vertus et tous les vices, et même dans ce degré éminent où ils devraient mutuellement s'exclure. Ce peuple auquel on reproche les injustices les plus criantes, est quelquefois juste comme Aristide. Après s'être élevé jusqu'aux vues sublimes de Thémistocle, il est la dupe des intrigues de Périclès qui le subjugué. Il est brave avec Cimon, timide avec Nicias, insolent avec Cléon, et téméraire avec Alcibiade.

Les mêmes factions qui avaient autrefois troublé Athènes, devaient nécessairement encore la diviser. La loi d'Aristide par laquelle il était permis à tout citoyen d'aspirer aux magistratures, inspirait un orgueil immodéré au peuple, et l'exhortait à secouer le joug des grands, qui de leur côté s'étant

accoutumés à gouverner depuis le bannissement des Pisistrates, regardaient leur possession comme un titre légitime et incontestable de leur autorité.

Si l'espérance de voir bientôt reprendre aux vices des Athéniens leur cours ordinaire, devait tempérer la jalousie de Lacédémone ; les désordres qui menaçaient sa rivale étaient au contraire un motif bien puissant pour la porter à une prompte rupture. Il fallait que les Athéniens se hâtassent de faire la guerre pour n'avoir pas à la fois sur les bras deux ennemis aussi redoutables que leur corruption et les Spartiates. Indépendamment de cette observation, que l'orgueil d'Athènes ne lui permettait pas de faire, elle devait sentir qu'elle ne pouvait conserver sa nouvelle grandeur sans l'accroître ; ni affermir son empire sur la Grèce qu'autant que les Spartiates seraient assez humiliés pour renoncer à leurs prétentions et perdre le souvenir de leur gloire passée.

Dans une conjoncture aussi critique, ce ne fut point un homme capable de les conduire qui manqua aux Athéniens. Jamais politique ne sut mieux que Thémistocle démêler les différences les moins sensibles d'un intérêt politique, ni prévoir l'issue des évènements ; et quand les lumières lui auraient manqué, la haine seule qu'il portait aux Lacédémoniens, lui en auraient tenu lieu. Mais il paraissait déjà un commencement de corruption dans Athènes. Méconnaissant la cause de sa prospérité, cette république ne voulait pas des conseils, mais des flatteries ; et Thémistocle avait trop d'élévation dans l'âme pour se réduire à faire le rôle de courtisan auprès d'une multitude capricieuse. On compara sa conduite austère et réservée aux manières populaires de Cimon ; les profusions de celui-ci firent passer l'économie de l'autre pour une avarice sordide. En un mot les Athéniens abandonnèrent Thémistocle, qui n'avait que sauvé la république pour s'attacher à Cimon qui la vengeait, en portant ses armes jusques chez les Perses. Afin de se déguiser leur ingratitude, ou de la justifier, ils écoutèrent les cabales de ses ennemis, feignirent de le craindre, et l'exilèrent.

Cimon avait toutes les vertus d'un bon citoyen, et les talents les plus rares et les plus nécessaires à la guerre. Actif, vigilant, infatigable, il eut l'avantage singulier de remporter le même jour deux victoires, l'une sur mer et l'autre sur terre. Mais quoi qu'en dise Plutarque, peu juge dans cette partie, il s'en fallait beaucoup qu'il égalât Thémistocle dans la science du gouvernement. S'il eut raison de porter la république à délivrer les colonies grecques des garnisons que les barbares tenaient dans leurs villes, il eut tort dans la suite de s'être laissé entraîner par le préjugé général, qui faisait regarder les Perses comme les plus grands ennemis de sa patrie. Peut-être que sans se rendre raison à lui-même de sa conduite, il s'opiniâtra à porter la guerre en Asie, parce qu'elle procurait à Athènes un butin considérable, et à ses armées une gloire aisée à acquérir.

Cependant si ce n'était pas une imprudence de la part des Athéniens, que d'irriter et pousser à bout une puissance telle que la Perse, qui n'était faible que par la stupidité de son roi, et parce que la crainte engourdissait ses forces ; c'était du moins une chose inutile à leur fortune, que de poursuivre dans l'Asie et dans l'Égypte les ennemis communs de la Grèce, et de négliger leurs ennemis particuliers qui étaient à leurs portes. Qu'importait-il à cette république de gagner des batailles qui ne la rendaient plus puissante ni sur mer ni sur terre, et qui en donnant une trop grande sécurité à ses nouveaux alliés, leur rendait au contraire son alliance moins nécessaire ?

On ne peut s'empêcher de blâmer l'administration de Cimon ; car s'il jugeait que la haine d'Athènes et de Sparte était irréconciliable, et qu'on ne ferait que de vains efforts pour empêcher une rupture inévitable, pourquoi n'a-t-il pas profité

des circonstances les plus favorables pour abaisser les Lacédémoniens ? Au lieu d'aigrir les Grecs contre ce peuple, et de les préparer à un coup d'éclat, il n'entretient même pas les sentiments d'indignation où ils étaient contre Sparte et Pausanias, quand il parvint à la tête des affaires. La Laconie essuya un tremblement de terre qui y fit périr plus de vingt mille hommes ; et Cimon ne songea pas à profiter de cet avantage. Les hilotes secondés des Messéniens, se révoltèrent : et Cimon se tût tandis que l'orateur Éphialtes voulait qu'on laissât succomber Lacédémone. Un politique plus ferme et plus adroit eût même prétendu qu'il fallait encourager et aider ces esclaves rebelles, et il n'aurait pas manqué de donner à cette entreprise les couleurs les plus avantageuses, en représentant les Spartiates comme des tyrans barbares qui foulait aux pieds l'humanité et contre lesquels tous les hommes devaient également se soulever. Cimon, loin d'ouvrir les yeux sur les intérêts de sa patrie, se déclara le protecteur de Lacédémone, dont il aimait et respectait les vertus. Il engagea les Athéniens à lui donner du secours et à lui pardonner l'injure dont elle paya leur zèle, en les soupçonnant d'être des amis secrets de ses esclaves.

Si ce général pensait qu'on pût rétablir l'ancienne liaison des deux républiques, et éteindre leur jalousie, en laissant à l'une l'empire de la terre, et en donnant à l'autre l'empire de la mer ; que ne travaillait-il conformément à ce plan ? Mais il n'y songea jamais. Il se comporta comme si les intérêts de sa patrie n'avaient point changé ; et c'est ce qui doit le faire regarder comme un homme qui se laissant entraîner au fil des affaires courantes, fit la guerre en grand capitaine, mais en politique médiocre.

Les absences fréquentes de Cimon ébranlèrent d'autant plus aisément son crédit qu'il osait quelquefois dire des vérités dures au peuple, et s'opposer à ses desseins. Attaché secrètement au parti des grands dont il favorisait les prétentions, il tâchait de rappeler à eux la principale autorité, et ne négligeait aucune occasion de soutenir la dignité des magistratures. Périclès, peut-être plus ennemi que lui de la démocratie, flatta la multitude, pour lui rendre suspect un homme dont la ruine devait faire son élévation. Capable d'emprunter les sentiments qui lui étaient les plus étrangers, d'embrasser à la fois plusieurs objets, et de les combiner avec une précision extrême, une justesse exquise d'esprit lui fournissait toujours les moyens les plus sûrs pour parvenir à son but. Grand capitaine, grand homme d'état, plus grand orateur encore, Athènes n'avait point encore eu de citoyen qui eut réuni plus de talents ; mais toutes ces qualités employées à servir son ambition, devinrent funestes à sa patrie.

Périclès avait remarqué que par un mélange de désintéressement et de cupidité, de fermeté et de faiblesse, ses prédécesseurs dans le gouvernement de la république, avaient toujours été eux-mêmes la cause de leur ruine. Au lieu de suivre leur exemple, d'être à demi vertueux ou méchant, de s'occuper tantôt du seul bien public et tantôt de sa fortune particulière, d'irriter le peuple d'un côté, et de lui faire de l'autre une cour servile ; il se fit une loi constante de toujours tout sacrifier aux intérêts de son ambition. Comme il s'agissait de rendre moins frappantes les prodigalités de Cimon en les égalant, et qu'il ne jouissait cependant que d'une fortune médiocre, il imagina d'être prodigue des richesses de l'état. Il fit donner au peuple des rétributions pour assister aux spectacles et aux jugements. La multitude dont la fureur de juger s'empara, ne quitta plus la place publique que pour courir aux spectacles. Elle voulut connaître de tous les jugements des tribunaux, et ne s'occupant que des différends des particuliers, elle laissa une autorité sans bornes à Périclès dans l'administration des affaires générales.

Ce maître du peuple était trop habile pour compter sur sa faveur, s'il ne travaillait continuellement à s'affermir. Il était l'âme de la république, il tenait les grands asservis par l'abaissement où il avait jeté l'aréopage et toutes les magistratures, rien ne se décidait que par son inspiration : mais quelque puissante que fût son éloquence, un revers pouvait démentir l'orateur, donner un mouvement convulsif aux Athéniens en les retirant de leur ivresse, et renverser enfin leur idole.

Périclès le sentit, et le grand art de ce politique adroit consista à n'embarquer la république que dans des entreprises dont le succès parût certain. Dès lors il fut incapable de réparer la faute que j'ai reprochée à Cimon. Loin de songer à attaquer Lacédémone, il vit au contraire avec chagrin que la jalousie de cette république contre les Athéniens s'augmentait de jour en jour. Il jugea que si les Lacédémoniens, secondés des forces du Péloponnèse, en venaient à une rupture ouverte, la qualité de chef d'Athènes deviendrait un fardeau trop pesant, et qu'il succomberait peut-être sous les embarras d'une guerre contre un peuple qu'on croyait invincible.

Périclès n'eut d'autre ressource que d'introduire la corruption chez les Lacédémoniens. Il s'y fit des pensionnaires qui, à force de louer la modération de leurs pères, les lois de Lycurgue, l'amour du bien public, et de déclamer contre les maux et les dangers de la guerre, réussirent à entretenir la paix. Mais cette paix elle-même devenait un nouvel inconvénient. D'un côté la guerre contre les Perses commençait à passer de mode, et c'était dommage, car elle offrait des victoires faciles et un butin considérable, ce qui satisfaisait à la fois le double goût des Athéniens pour la gloire et pour la magnificence. De l'autre côté, il était dangereux de laisser la république dans une trop grande oisiveté. Applaudir ou critiquer une pièce de théâtre, un tableau, une statue, un édifice, ce n'était pas assez pour y occuper les esprits. Il fallait aux Athéniens des ennemis, des armées en campagne et des succès ; ou leur inquiétude naturelle, excitée par les intrigues et les cabales qui recommençaient à se montrer avec chaleur, les rendait trop difficiles à conduire.

Heureusement pour Périclès, les alliés d'Athènes n'étaient pas aussi contents de son administration que les Athéniens. Ils ne blâmaient ni le luxe ni les plaisirs auxquels la république se livrait : mais ils trouvaient mauvais de payer les frais de ses fêtes et de ses spectacles, et que Périclès leur demandât plus de six cents talents de contribution pour ne procurer que des amusements frivoles à ses citoyens, tandis que Cimon s'était contenté de soixante pour faire la guerre aux barbares. Périclès se fit un art de réduire au désespoir des peuples qui ne pouvaient se soulever contre Athènes sans se perdre. Outre qu'il n'y avait aucune liaison entre eux, et qu'il leur était par conséquent impossible d'agir de concert, ils n'avaient jamais eu d'ambition, et contents de recouvrer leur liberté, ils avaient obtenu de Cimon de ne contribuer qu'en argent et en vaisseaux à la guerre que la Grèce avait faite en leur faveur au roi de Perse. Les colonies accoutumées par là au repos et à toutes les douceurs d'une vie tranquille, avaient perdu l'usage de manier les armes, et selon la judicieuse remarque de Thucydide, se trouvant même épuisées par les charges auxquelles elles s'étaient soumises, elles ne pouvaient se dérober au joug des Athéniens, s'ils voulaient les traiter plutôt en sujets qu'en alliés. En représentant les murmures de ces peuples malheureux, comme un attentat intolérable, et propre à ruiner toute espèce de subordination, Périclès les rendit facilement odieux, et engagea les Athéniens dans une guerre qui devait affermir son crédit, parce qu'elle devait leur procurer sans cesse des succès certains ; et que leur république contente de gagner des

batailles et de prendre des villes, n'importe à quel prix, ignorait trop ses intérêts pour s'apercevoir que les avantages qu'elle remportait sur ses alliés, annonçaient sa décadence, et que leur révolte la ramenait au même point de faiblesse ou elle s'était vue avant la guerre médique.

Si l'empire des Athéniens penchait vers sa ruine, celui de Périclès paraissait au contraire inébranlable : mais le temps arriva enfin où il devait rendre compte de son administration. Cette opération était délicate ; ce n'est pas qu'il se fût enrichi aux dépens de l'état : mais soit négligence de sa part, soit infidélité dans les subalternes qu'il avait employés au maniement des deniers publics ; on ne trouvait point l'emploi de plusieurs sommes considérables. D'ailleurs il était fâcheux de montrer aux Athéniens que leurs finances étaient épuisées et c'était prodigieusement décrier les prodigalités, les fêtes, les jeux, les spectacles, que d'avouer qu'ils n'avaient enfin abouti qu'à ruiner la république et ses alliés. La plaisanterie si connue d'Alcibiade servit dans cette extrémité de conseil à Périclès. Au lieu de songer à rendre ses comptes, il ne pensa qu'à ne les pas rendre.

Il fallait pour cela distraire les Athéniens de leurs affaires domestiques, et les occuper au dehors d'un objet important. Mais aucun allié n'osait remuer : intimidés par la sévérité d'Athènes, ils renfermaient tous en eux-mêmes leur ressentiment, en attendant une occasion favorable d'éclater. Périclès ne fait donc plus passer d'argent à Lacédémone, et ses pensionnaires qui se seraient vengés en parlant d'une manière propre à conserver la paix, se turent malhabilement. Dès lors cette république dont la haine aigrie par les plaintes des ennemis d'Athènes, n'avait plus d'obstacle qui l'empêchât de se livrer à ses mouvements, porta un décret par lequel elle prenait sous sa protection, Corinthe, Potidée, Égine et Mégare. Périclès à qui tout réussissait, profita de ce décret pour irriter l'orgueil des Athéniens : il ne s'agit point, leur dit-il, de montrer une lâche condescendance aux volontés des Lacédémoniens... etc.

La république, quoique beaucoup déchue, n'était pas cependant, dans une situation assez fâcheuse, pour qu'il fût impossible à Périclès de mettre enfin les Athéniens sur la bonne voie, et de former un plan de guerre qui tendit à agrandir leur puissance, et à l'affermir en ruinant les Lacédémoniens. Ce général avait les talents nécessaires au succès d'une pareille entreprise : mais toujours attentif au seul avantage de gouverner sa patrie et d'y dominer, il craignait de se mettre des entraves en formant un projet trop grand et trop étendu. Qu'Athènes en effet eût adressé directement tous ses coups à Sparte même, et voulu en exterminer les citoyens, la guerre devenait très difficile ; et Périclès obligé d'aller en avant, ne pouvait plus renoncer à son entreprise sans se déshonorer et perdre son crédit. En ne proposant au contraire aux Athéniens qu'un objet vague de défensive, et bornant tous leurs exploits à faire le dégât dans la Laconie, il n'était borné par rien, et se laissait le maître de se conduire au jour le jour, de reculer ou d'avancer, de changer de vue selon les évènements, et de prendre toujours le parti le plus favorable à ses intérêts particuliers.

Si les Athéniens commençaient les hostilités sous un point de vue si faux, les Lacédémoniens ne se rendaient pas de leur côté un compte plus sage de leur entreprise. On aurait dit qu'à l'exemple de leurs ennemis, donnant toute leur attention au seul évènement qui servait de prétexte à la rupture, ils le regardaient comme l'unique cause et la dernière fin de la guerre. Ils ne soupçonnaient point que l'ambition les armât ; aussi s'écartèrent-ils du but qu'ils devaient se proposer.

Puisque c'est par jalousie de la grandeur d'Athènes, et par conséquent pour recouvrer leur ancienne supériorité dans la Grèce, que les Lacédémoniens prirent les armes ; il fallait ramener les Athéniens au point où ils avaient été avant leur élévation et même au-dessous. Le moyen le plus sûr d'y réussir, c'était de rendre la liberté à leurs tributaires, de débaucher leurs alliés en profitant de leur mécontentement, et de ne rien faire en un mot qui n'inspirât une extrême confiance à toute la Grèce. Sparte cependant se conduisit par des principes tout opposés. Elle recherche l'amitié des Perses et leur abandonne les colonies d'Asie. Elle n'accorde qu'avec peine sa protection aux villes qui attendaient son secours pour secouer le joug, et au lieu de ne traiter en ennemis que les alliés de sa rivale qui étaient fidèles à leurs premiers engagements, elle étend également sa sévérité sur tous.

Si les Athéniens avaient compris leur situation, ils se seraient contentés d'avoir une marine assez puissante pour imposer à leurs alliés, et assurer leurs revenus. Loin de multiplier inutilement le nombre de leurs vaisseaux, ils n'auraient travaillé qu'à augmenter leurs forces de terre ; ils ne gagnaient rien à battre les flottes du Péloponnèse, les pertes ne retombaient que sur les alliés de Lacédémone, et c'était à cette république même qu'il fallait adresser directement ses coups.

On voit dans l'histoire, peu de guerres conduites avec moins d'intelligence que celle dont je parle. Les deux puissances ennemies se perdent continuellement de vue : toutes leurs entreprises sont en quelque sorte des diversions. Tandis qu'Archidamus attaque les Platéens et se jette sur l'Acarnanie, les Athéniens font une irruption dans la Calcide et dans la Bottiée. Si quelqu'un de leurs alliés se révolte, toute l'attention est portée de ce côté-là. Tantôt le théâtre de la guerre est dans l'île de Lesbos, sur le territoire de Mégare, dans l'île de Corcyre, tantôt chez les Étoliens, dans la Béotie ou dans la Thrace. À force d'entamer des entreprises différentes, les deux républiques se mettent dans l'impuissance de rien faire de décisif. On est heureux d'un côté, malheureux de l'autre, on n'a que des avantages balancés par des pertes à peu près égales. Athènes et Lacédémone s'affaiblissent infructueusement, et toujours moins en état de s'imposer la loi l'une à l'autre, elles s'éloignent toujours davantage du but auquel elles devaient aspirer. Il y avait déjà dix ans que la guerre était commencée, chacune des deux républiques s'était fait à elle-même plus de mal qu'elle n'en avait reçu de ses ennemis ; lorsque toujours plus envenimées l'une contre l'autre, mais épuisées, elles signèrent par nécessité une trêve, et continuèrent par animosité à se faire la guerre par leurs alliés.

Quoique Cimon et Périclès n'eussent pas conduit les Athéniens suivant leurs vrais intérêts ; l'un n'avait point dégradé la république, ses vues étant toujours de quelque utilité ; et l'autre lui avait conservé sa réputation, parce que ses entreprises, malgré le mal qu'elles faisaient à l'état, s'exécutaient avec succès, et répandaient un éclat propre à éblouir les personnes qui ne jugent que sur les apparences. Mais après la mort de ce dernier, qui avait toujours écarté le mérite pour n'appeler à l'administration des affaires que des hommes incapables de lui faire ombrage, il était naturel qu'Athènes fût en proie à une foule de petits ambitieux, qui, sans talents, sans connaissances, sans droiture dans l'âme, sans élévation dans l'esprit, croyaient qu'il suffisait de savoir faire une cour servile au peuple, pour être en état de gouverner une république.

Les Athéniens qui n'avaient trouvé de moyen plus sûr que l'ostracisme, pour assurer la liberté que leur avait rendu l'exil des Pisistrates, auraient été plutôt

gouvernés par des hommes obscurs et méprisables, si plusieurs de leurs institutions, aussi propres à inspirer le goût de la gloire que l'amour de la patrie, n'avaient excité les talents, et éloigné, comme malgré eux, de la vie privée, des citoyens de mérite qui devaient y être retenus par la crainte de l'exil et l'ingratitude de leur république. Tant qu'il fallut être homme d'état pour avoir de la considération à Athènes, on s'étourdit en quelque sorte sur l'ostracisme : mais la république, pendant la régence de Périclès, s'étant passionnée pour la philosophie et pour tous les beaux arts, au point d'accorder à ceux qui s'y distinguaient, la même estime et la même considération qu'aux magistrats et aux généraux, les gens sensés à qui on ouvrait des voies moins dangereuses pour acquérir de la gloire, se tournèrent de ce côté, et les sciences et les arts commencèrent à enlever à la politique plusieurs excellents génies.

Quoi qu'il en soit, Athènes, à la mort de Périclès, se trouva assez dépourvue de mérite pour que Cléon, cet homme dont tous les historiens parlent avec un extrême mépris, eût pris un espèce d'ascendant sur ses rivaux. Sa fortune donna de la confiance à tous les intrigants. Pour s'élever ou pour ruiner son adversaire, on n'employa plus que la fourberie, la calomnie et tous ces moyens bas et odieux qui ruinent presque toujours ceux qui y ont recours. Le peuple remué par les cabales et les partis, se défit de cette sorte de paresse qui le livrait au citoyen qui avait gagné sa confiance. Il se défia de tout le monde, se tint sur ses gardes, voulut être libre, et dès lors éprouva ces agitations tumultueuses qui devaient le pousser à sa perte.

Cléon avait la principale influence dans les affaires de la république, et il était prêt à perdre les Athéniens, lorsque les citoyens les plus considérables, dont il s'était déclaré l'ennemi pour gagner la faveur de la multitude, lui suscitèrent un concurrent : mais ils n'eurent rien de mieux à lui opposer que Nicias à qui une timidité excessive faisait craindre la présence du peuple. On peut juger par là combien il était propre au rôle qu'on lui destinait. Il avait des vertus, de la générosité, de l'éloquence : mais par je ne sais quelle défiance pusillanime de lui-même, il n'osait être vertueux publiquement. Avec son insolence bruyante, Cléon écrasait la modestie de Nicias : on pardonne à l'un ses rapines : on ne s'aperçoit pas du désintéressement de l'autre. Brave soldat, mais capitaine irrésolu, toute entreprise paraît impossible à Nicias. Quand il commence enfin à agir, le moment le plus favorable est déjà passé. Il ne fait que douter, délibérer ; et à peine a-t-il fait l'effort de se décider, qu'il croit entrevoir un meilleur parti qu'il abandonne encore pour un autre. Cléon au contraire ne doute de rien ; entreprise sage ou téméraire, moyens raisonnables ou insensés, tout lui est égal. Enfin toute Athènes indécise et partagée entre les vertus et les talents timides de Nicias, et les vices et l'ineptie effrontée de Cléon, n'ose prendre une résolution, ou prend un mauvais parti si elle agit.

Alcibiade se mit bientôt sur les rangs. Ce n'était pas un ambitieux, mais un homme vain qui voulait faire du bruit et occuper les Athéniens. Sa valeur, son éloquence, tout dans lui était embelli par des grâces. Abandonné aux voluptés de la table et de l'amour, jaloux des agréments et d'une certaine élégance de mœurs, qui en annonce presque toujours la ruine, il semblait ne se mêler des affaires de la république que pour se délasser des plaisirs. Il avait l'esprit d'un grand homme : mais son âme dont les ressorts amollis étaient devenus incapables d'une application constante, ne pouvait s'élever au grand que par boutade. J'ai bien de la peine à croire qu'un homme assez souple pour être à Sparte aussi dur et aussi sévère qu'un Spartiate, dans l'Ionie aussi recherché dans ses plaisirs qu'un ionien, qui donnait en Thrace des exemples de rusticité,

et qui dans l'Asie faisait envier son luxe élégant, par les satrapes du roi de Perse, fût propre à faire un grand homme. Quoiqu'il eût fréquenté l'école de Socrate, il n'était guère persuadé qu'il y eût dans le monde d'autre bien ni d'autre mal que ce qui l'intéressait personnellement. On sait le mot de Timon Le Misanthrope : courage mon cher ami, lui dit-il en lui touchant dans la main, je te sais gré du crédit... etc. Tout est perdu en effet quand un homme du caractère d'Alcibiade parvient à la tête des affaires. Les grâces accréditent les vices ; la décadence des mœurs entraîne celle des lois ; les talents agréables sont seuls honorés et protégés et le gouvernement sans principes ne se conduit que par saillies.

Avec de tels administrateurs les forces d'Athènes étaient engourdies, et cette république paraissait comme accablée de la guerre qu'elle soutenait contre les Lacédémoniens ; lorsque frappée d'une espèce de vertige, elle fait tout à coup un effort sur elle-même, et lève une armée formidable pour s'emparer de la Sicile. Il y avait déjà longtemps que cette conquête flattait l'ambition des Athéniens, et Périclès, malgré son crédit, avait eu beaucoup de peine à les détourner de l'entreprendre. Les plaintes que les Léontins et les Égestains leur portèrent contre Syracuse, réveillèrent leurs anciennes idées. Ils croient avoir déjà soumis la Sicile, ils ne la regardent que comme une place d'armes d'où ils doivent étendre leur empire sur l'Italie et sur l'Afrique même. Leur projet, ainsi que Thucydide le met dans la bouche d'Alcibiade, était de retomber sur le Péloponnèse avec les forces de ces provinces soumises.

Comment les Athéniens ignoraient-ils que des possessions éloignées ne sont d'aucun avantage, et qu'il en coûte pour les conserver plus qu'elles ne rapportent ? Pouvaient-ils ne pas voir qu'il n'y avait aucune proportion entre leurs forces et celles des provinces qu'ils voulaient conquérir ?

Quand leurs armées auraient inspiré une terreur subite à la Sicile, et que la crainte l'eût précipitée au-devant du joug, cette domination aurait été bien mal affermie. Les Siciliens se seraient bientôt aperçus de la faiblesse de leurs vainqueurs, et la confiance en succédant au découragement, les aurait portés à la révolte. Comment Athènes ne comprenait-elle pas que son expédition irriterait les Lacédémoniens, et deviendrait pour eux la diversion la plus avantageuse ? En partageant ses forces, il est sensible qu'elle s'exposait à échouer à la fois en Sicile et dans le Péloponnèse. En un mot puisque les Athéniens pouvaient encore rassembler assez de troupes pour faire le siège d'une ville aussi considérable que Syracuse, n'était-il pas plus raisonnable d'entreprendre celui de Sparte même, et de menacer les provinces étrangères des forces réunies de la Grèce, que de vouloir asservir les Grecs en triomphant des étrangers ?

Autant que le projet contre Syracuse était insensé en lui-même, autant les moyens qu'on choisit pour l'exécuter, furent-ils extravagants. Avant le départ de leur flotte, les Athéniens portèrent un décret par lequel il était ordonné qu'après avoir détruit Syracuse et Sélinonte, on en vendrait les habitants, et qu'on exigerait un tribut de toutes les autres villes de Sicile. C'était inviter les Syracusains et les Sélinontains à se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; et en les réduisant au désespoir, les rendre invincibles, s'il leur restait quelque moyen de l'être. C'était aliéner le cœur des Siciliens, se priver de leurs secours contre Sélinonte et Syracuse, et ne leur donner avec ces deux villes qu'un même intérêt et une même cause à défendre.

Puisque les Athéniens n'avaient point un Thémistocle qui pût à force de sagesse et de talents réparer la folie d'une entreprise commencée sous de si mauvais auspices ; cette guerre ne laissait quelque faible espérance de succès, qu'autant

qu'elle serait conduite par Alcibiade, dont le courage et le génie étaient propres à faire naître de ces événements bizarres, de ces coups inattendus de la fortune qui confondent quelquefois la raison, et changent la nature des choses. Mais à peine ce capitaine eut-il abordé en Sicile, que ses ennemis conjurèrent sa perte, et mettant dans leurs intérêts les prêtres et la religion, réussirent à le faire rappeler et à lui intenter une action criminelle devant le peuple. Nicias qui avait regardé cette guerre comme une espèce de délire de la part de ses concitoyens, partagea le commandement avec Lamachus, soldat entreprenant qui croyait qu'un courage opiniâtre vient à bout de tout, et que la circonstance la plus favorable pour agir, était toujours celle où il se trouvait.

Ce général ayant été tué, Nicias fut effrayé de se trouver seul à la tête de l'armée : toujours opposé à un collègue aussi ardent que Lamachus, il avait été obligé d'avoir un sentiment ; il n'en eut plus quand tout roula sur lui. Il demande des secours et des collègues, et en les attendant il demeure dans l'inaction, ou ne s'occupe que de projets de retraite. Démosthène et Eurymédon lui furent envoyés, et ces généraux d'un caractère trop opposé pour être unis et penser de concert, auraient fait avorter une entreprise aisée.

En se rappelant les pertes considérables des Athéniens en Sicile, on comprendra aisément qu'il était impossible à leur république de se relever. Ses finances étaient entièrement épuisées. Sans vaisseaux, sans matelots, à peine pouvait-elle tirer quelques subsistances par mer : et l'Attique cependant n'était point cultivée depuis que les Lacédémoniens, suivant le conseil d'Alcibiade qui s'était réfugié chez eux, avaient fortifié Décalie, d'où ils ravageaient impunément tout le pays. Les Athéniens hors d'état d'imposer à leurs alliés, éprouvaient tous les jours la défection de quelques uns d'entre eux. Lacédémone au contraire se trouvait fortifiée par l'alliance de toutes les villes que l'orgueil des Athéniens avait aigries. Cette république à qui les syracusains prêtaient, pour se venger, une nombreuse flotte, avait l'empire de la mer ; et les ambassadeurs de Tissapherne, satrape des provinces maritimes d'Asie, lui offraient des secours, et la sollicitaient de ruiner Athènes de fond en comble.

C'en était fait de cette ville, si les Spartiates eussent attaqué le Pirée. La confusion qui régnait dans son gouvernement, dit Thucydide, en eût été plus grande. Les Athéniens auraient succombé avant que d'avoir pris un parti ; et leur empire eût infailliblement été borné à l'enceinte de leurs murailles. Mais, poursuit le même historien, ce n'est pas la première fois que la lenteur naturelle des Lacédémoniens leur a fait perdre leurs avantages. En effet il ne pouvait y avoir de circonstance décisive pour un peuple qui ne s'était fait aucun objet fixe dans le cours de la guerre, et Lacédémone se trouva comme embarrassée de ses forces. Sa supériorité s'évanouit bientôt.

Les Syracusains rappelèrent leurs troupes pour se défendre contre les Carthaginois, et Alcibiade qui avait éprouvé des mépris depuis l'abaissement de sa patrie, et qui craignit d'être écrasé sous ses ruines, si elle succombait, éclaira Tissapherne sur les intérêts de la Perse. Il lui fit sentir que bien loin de mettre fin à la guerre qui désolait la Grèce, et de prêter des secours aux Spartiates contre les Athéniens, il devait tenir en équilibre les deux républiques, balancer leurs avantages, les consumer l'une par l'autre, et nourrir leur rivalité pour les obliger également à rechercher la protection du roi de Perse, qui par-là deviendrait le médiateur, ou plutôt l'arbitre de la Grèce.

Le retour d'Alcibiade à Athènes dans ces circonstances, lui rendit en quelque sorte tout son courage. Ce capitaine remporta même une victoire assez

considérable sur les Lacédémoniens, pour les contraindre à demander la paix. Les deux républiques avaient éprouvé tous les maux de la guerre, elles s'étaient épuisées sans succès. La faiblesse des Athéniens devait les guérir de leur ambition, et ne plus laisser de jalousie aux Spartiates. Cependant il fut impossible de convenir de quelque article essentiel ; et Athènes eût bientôt lieu de se repentir d'avoir rejeté les conditions avantageuses qu'on lui avait proposées. Alcibiade était heureux, il est vrai, dans ses entreprises : mais ses entreprises n'étant faites que pour faire briller le général qui les conduisait, étaient inutiles au bien de la patrie. D'ailleurs ce capitaine qui par une conduite inconsidérée fournissait toujours à ses ennemis des moyens de le perdre, fut disgracié une seconde fois, et précisément dans le temps que la Perse, renonçant à la politique adoptée par Tissapherne, se déclarait ouvertement en faveur des peuples du Péloponnèse.

La guerre conduite par des hommes corrompus qui trahissaient les intérêts de leur patrie, ou par des hommes médiocres qui ne les connaissaient pas, semblait ne pouvoir se terminer que par la ruine entière de la Grèce ; lorsque Lysandre parut à la tête des Lacédémoniens. Tout changea de face sous un chef ambitieux, et dont le génie dégagé des préjugés et des maximes de son temps, était fait pour s'ouvrir une route nouvelle, et tracer à sa république un plan dont elle était incapable de sentir l'importance.

Quoique dépouillés de la prééminence dont ils avaient joui, aigris par une longue guerre, et sollicités à la fois par les Grecs et les barbares de ruiner Athènes, les Spartiates étaient toujours attachés à leurs anciens principes de modération ; et rien ne prouve mieux la sagesse des institutions de Lycurgue. Comme s'ils se fussent flattés d'étouffer l'orgueil de leur rivale, et de la contraindre à reprendre d'elle-même la place subalterne qu'elle devait occuper, ils ne pensaient point à la détruire. Mais Lysandre leur fit comprendre qu'après une guerre aussi longue et aussi opiniâtre, il n'y avait qu'un parti extrême qui fut sûr et prudent que la paix, quelle qu'elle fut, ne serait qu'une trêve passagère si on laissait aux Athéniens l'espérance de se relever, et qu'il fallait profiter des avantages présents pour terminer une querelle qui pourrait se réveiller dans des circonstances moins favorables. Ce général ne regarde donc chaque succès que comme un pas qui le conduit à la destruction de ses ennemis. S'il défait le reste de leurs forces maritimes, c'est dans la vue de les bloquer par mer, tandis qu'Agis et Pausanias les assiégeraient par terre.

Le moment fatal pour Athènes arriva : réduite aux abois, elle mendie la paix, consent à démolir ses fortifications et les murailles du Pirée, affranchit les villes qui lui payaient tribut, rappelle ses bannis, livre toutes ses galères à la réserve de douze, et s'engage à ne plus faire la guerre que sous les ordres des Lacédémoniens. Enfin Lysandre mit le dernier sceau à l'abaissement de cette république en changeant son gouvernement, il détruisit la démocratie, et confia toute l'autorité à trente citoyens.

Rien n'empêchait de rétablir l'ancien système de politique, et vraisemblablement Lacédémone se serait contentée de recouvrer l'empire qu'elle avait eu dans la Grèce, s'il lui eût été permis de se livrer à ses mouvements naturels. Mais dans le moment qu'elle triomphait, et que sa prospérité la rendait moins attentive sur elle-même, elle fut trompée par le général auquel elle devait sa fortune, et qui était assez lâche pour sacrifier sa patrie à ses intérêts particuliers.

Jamais Spartiate n'avait eu moins les mœurs de Sparte que Lysandre. Serments, traités, amour de la patrie, honneur, perfidie, ce n'était que de vains noms pour

lui ; et il ne mettait de différence entre les vertus et les vices, qu'autant qu'ils étaient plus ou moins propres à servir son ambition. La qualité de citoyen lui parut trop basse, et il aspirait à la couronne, non pas en tyran qui veut subjuguier sa patrie, mais en politique adroit, et sous prétexte de corriger le gouvernement de ses abus. Son projet, disent les historiens, était de décrier l'hérédité au trône comme un usage barbare qui confiait souvent les rênes de l'état à un enfant, ou à un homme capable à peine d'être citoyen, tandis que le bonheur des peuples exige que la royauté soit le prix du mérite : mais pour préparer les esprits à une révolution aussi importante, il fallait ébranler la constitution générale de l'état, affaiblir l'autorité des lois, flatter les passions, et surtout donner aux Spartiates du goût pour les nouveautés. Ce n'était pas encore assez, que ce politique habile, sous prétexte de mettre sa patrie en état de soutenir sa puissance en faisant de nouvelles entreprises, y eût introduit l'usage de l'or et de l'argent dans la vue de corrompre ses citoyens, et de les associer plus facilement à ses desseins. Pour mieux leur imposer, il voulait que toute la Grèce concourût à son élévation, et il y réussit en ruinant dans toutes les villes le gouvernement populaire, et en y établissant des régents, qui furent autant d'hommes vendus à ses volontés, parce qu'ils ne pouvaient se soutenir que par sa protection.

La mort de Lysandre sauva les Spartiates du coup dont il les menaçait ; mais elle les laissait avec une autorité qu'il leur était impossible de conserver. Bien loin en effet d'avoir préparé leur élévation avec cette adresse que je développerai dans le livre suivant, en examinant la politique de Philippe, c'est-à-dire de cacher leur ambition, d'inspirer de la confiance, et d'intéresser leurs voisins à leur fortune ; trompés par Lysandre, ils s'étaient conduits avec autant de hauteur et de dureté que les Athéniens. Toute la Grèce ne respirait que la vengeance, et Lacédémone n'avait pour amis que les tyrans établis par Lysandre, et dont la chute était préparée par la mort de leur protecteur.

Quelques louanges que j'aie données jusqu'ici au gouvernement de Lycurgue, il était incapable de conserver à sa république la sorte d'empire qu'elle devait à la politique de Lysandre. Le législateur l'avait faite pour dominer par cet ascendant que donne la supériorité du mérite et de la vertu ; et l'autre ne lui avait établi qu'une domination qu'il fallait défendre et appuyer par la force. Rien n'étant en effet plus contraire à l'esprit des lois de Lycurgue que l'ambition à laquelle les Spartiates se livraient : cette ambition qui ne faisait point, pour ainsi dire, corps avec le reste de leur caractère, devait les faire échouer dès qu'ils deviendraient conquérants. Dans toutes nos actions, dit un des plus célèbres politiques, ... etc. Depuis que Lysandre avait apporté dans sa patrie les dépouilles des vaincus, et qu'il établit des tributs réglés sur les alliés, il est vrai que la pauvreté de Sparte ne fut plus un obstacle à son élévation, qu'elle put porter la guerre loin de son territoire, et former en un mot des entreprises considérables. Mais en donnant des richesses aux Lacédémoniens, ce général leur donna-t-il le talent de les employer, et de les rendre utiles à la république avant qu'elles en bannissent les mœurs et les lois de Lycurgue, c'est-à-dire, avant que la corruption qui devait les accompagner, devînt une nouvelle cause de sa décadence ?

Une observation qu'il est encore plus important de faire sur la situation des Spartiates, c'est que ce ne fut pas avec leurs propres forces, mais avec les secours que leur donna la Perse, qu'ils asservirent les Athéniens. Et ces secours ils ne les devaient pas à Artaxerxès Mnémon, mais à Cyrus son frère, dont ils avaient favorisé les vues, et qui, s'étant révolté pour s'emparer du trône, fut vaincu, et perdit la vie dans sa défaite.

Lacédémone privée de la protection du prince à qui elle devait sa grandeur, s'était donc rendue extrêmement odieuse à la cour de Perse, en même temps que toute la Grèce ne songeait qu'à secouer le joug. L'histoire offre peu de situations aussi fâcheuses que celle-là. Je ne blâme pas les Spartiates d'avoir succombé ; mais de n'avoir rien fait de ce qu'ils devaient pour tenter de prévenir leur ruine. Ils devaient se faire un boulevard de la Grèce contre les barbares, c'est-à-dire, la traiter avec humanité, rendre aux villes leurs lois et leur gouvernement, et se renfermer en un mot dans les bornes de l'empire qu'ils avaient autrefois possédé. Si ce parti paraissait trop dur, il fallait rechercher l'amitié d'Artaxerxès, désavouer Cyrus et les Grecs qui l'avaient suivi dans son expédition, et surtout gagner les satrapes de l'Asie mineure. La république de Sparte traita au contraire les Grecs avec plus de dureté que jamais, et tandis que le roi de Perse n'étendait sa vengeance que sur les colonies grecques de l'Asie mineure, elle se piqua d'une folle générosité, et voulut leur rendre la liberté.

Dès qu'Agésilas commença à se rendre redoutable en Asie, Artaxerxès arma une flotte considérable dont il donna le commandement à Conon, Athénien qui s'était réfugié dans ses états. Il dépêcha le rhodien Timocrate dans la Grèce, et cet émissaire chargé de répandre des sommes considérables, gagna les principaux citoyens de Thèbes, de Corinthe, d'Argos, etc. Qui formèrent une ligue assez puissante pour intimider les Spartiates, et les forcer à rappeler Agésilas. Dès lors l'empire de Lacédémone fut ébranlé dans ses fondements, et bientôt les thébains ruinèrent cette république.

Depuis qu'elle s'était saisie de Cadmée, et y tenait garnison, quelques nobles jouissaient de toute l'autorité dans Thèbes. On peut voir dans les historiens à quels excès ces tyrans se portèrent, et avec combien de courage et d'art, Pélopidas les extermina, et reprit la citadelle de Cadmée avant que les Lacédémoniens pussent la secourir. Cet acte d'hostilité fut l'origine d'une petite guerre dans laquelle les thébains eurent de fréquents avantages. La manière dont Agésilas se conduisit, ferait conjecturer que les succès qu'il avait eus en Asie, étaient moins l'ouvrage de sa capacité que de l'ascendant des Grecs sur les Perses, si on ne pouvait accuser son grand âge d'avoir éteint ce feu, cette activité, cette prévoyance dont Xénophon nous a laissé un bel éloge. Ce prince n'entreprit rien de grand ni de décisif, et on lui reproche avec raison que ses courses sur le territoire des Thébains, n'étaient propres qu'à essayer leur courage et leur apprendre la guerre.

Polybe témoigne un juste mépris pour le gouvernement de Thèbes : et c'est en effet aux talents seuls et aux qualités personnelles de Pélopidas et d'Épaminondas que cette république, décriée dans toute la Grèce par la stupidité de ses citoyens et par son alliance avec Xerxès dut la grandeur où elle parvint. Il était naturel que ces deux hommes fussent rivaux : mais leur vertu égale à leurs talents, ne leur donna qu'un même intérêt. Pélopidas méprisait les richesses au milieu desquelles il était né ; Épaminondas eût craint que la fortune ne troublât sa pauvreté philosophique. Le premier impétueux, ardent à la guerre, et savant dans toutes ses parties, aimait moins sa réputation que sa patrie. Éloge rare ! Il sut gré au second d'être plus utile que lui aux thébains. Épaminondas de son côté semblait ignorer la supériorité de ses talents. Il avait passé malgré lui des écoles de la philosophie au gouvernement de l'état : aux lumières, au courage, à la prudence de Thémistocle, il joignait les vertus de Socrate.

Pélopidas gagna la bataille de Tegyre, et ce fut, dit Plutarque, un essai de la journée de Leuctres, qui dévoila la faiblesse des Lacédémoniens, et mit fin à leur

empire. Épaminondas fit voir dans cette action toutes les ressources de son génie, c'est-à-dire tous les talents différents qui font le grand homme de guerre. Mais c'est en homme d'état qu'il travailla à conserver à sa patrie la supériorité qu'elle venait d'acquérir. Pour confirmer l'abaissement des Lacédémoniens, il plaça à leurs portes deux ennemis implacables ; il rétablit Messène et bâtit Mégalopolis. Sa conduite fut aussi humaine, aussi juste, que celle des Athéniens et des Spartiates avait été dure et tyrannique. Au lieu de détruire les villes qu'il prend, d'en vendre les habitants, ou de changer leurs lois, il les traite en alliées : tel fut le sort d'Orchomène, et des villes de la Phocide, de la Locride, et de l'Étolie.

Comme toutes les provinces de la Grèce touchaient à la mer, et ne faisaient qu'un même corps avec les îles voisines et les colonies établies sur les côtes de l'Asie mineure ; Épaminondas jugea que tant qu'une république, contente d'avoir la supériorité ou sur terre ou sur mer, ne réunirait pas les deux empires, elle ne jouirait que d'une fortune chancelante. Il voulut donc engager les thébains à se faire une marine puissante. Il leur représentait que s'ils se contentaient d'occuper la place de Lacédémone, il se trouverait bientôt quelque nouvelle Athènes qui, fière de ses vaisseaux et de ses matelots, les ruinerait peut-être, ou du moins leur ferait acheter chèrement sa défaite. En un mot toutes les vues, toutes les entreprises d'Épaminondas faisaient partie d'un même tout, et partant du même principe, tendaient à une même fin.

Les Lacédémoniens défaits à Mantinée, restèrent sans ressources, et perdirent jusqu'à l'espérance de se relever. Cette bataille devait mettre le comble à la puissance des thébains victorieux : mais Épaminondas y fut tué, et sur le champ, dit Xénophon, son armée crut être vaincue. L'infanterie devient immobile, et la cavalerie déjà au milieu des fuyards n'ose les poursuivre. Thèbes restait avec une réputation qu'elle était incapable de conserver. Pour sa puissance, elle tomba avec le grand homme qui l'avait formée, qui la soutenait, mais qui n'avait pu l'établir sur des fondements solides.

Quoique les thébains, stupidement attachés à leurs usages, ne se fussent prêtés à aucune des réformes qu'Épaminondas leur avait proposées, ils étaient assez peu éclairés pour croire qu'ils ne devaient rien qu'à eux-mêmes, et qu'ils conserveraient leur empire. Mais cet orgueil devait hâter leur ruine, en leur faisant faire des entreprises au-dessus de leurs forces. Athènes est humiliée, disait aux Thessaliens Jason, tyran de Pheres,... etc. Rien ne prouve mieux combien les vainqueurs de Lacédémone étaient inférieurs à leur fortune, qu'un fait rapporté par Xénophon. La veille même, dit ce sage historien, que devait se donner la bataille de Leuctres, Épaminondas craignait que les villes de la Béotie inclinées à la révolte, n'attaquassent Thèbes qui n'était pas en état de se défendre dans le moment qu'elle touchait à l'empire de la Grèce.

LIVRE TROISIÈME

Des causes, qui dans la décadence d'Athènes et Sparte, empêchèrent que la Grèce ne rétablît son gouvernement fédératif. Situation de la Macédoine. Examen de la conduite de Philippe. Réflexions sur Alexandre.

Tant qu'Athènes eut des alliés dont les tributs contribuèrent aux frais de ses expéditions militaires, de son oisiveté, de son luxe et de ses plaisirs, elle ne sentit pas les suites dangereuses de la corruption que Périclès y avait introduite, en faisant donner des salaires aux citoyens pour assister aux spectacles et aux jugements de la place publique. Mais quand son empire fut borné à l'Attique, il fallait que tous les revenus de l'état fussent employés à ces sortes de rétributions, ou que le peuple dont elles faisaient toute la fortune, y renoncât pour reprendre ses anciennes mœurs, et suivant les institutions de Solon, chercher dans un travail pénible les moyens de subsister.

Il n'était pas possible d'espérer qu'il fit un pareil effort sur lui-même ; son goût pour les fêtes et les jeux était devenu une passion effrénée, et les derniers revers de ses armées, en lui ôtant jusqu'à l'espérance de se relever lui avaient fait perdre tout amour de la gloire et de la patrie. Les riches et les magistrats de leur côté craignirent, s'ils tentaient de le retirer de son ivresse, et de le porter à soulager la république d'une charge qui l'accablait, qu'il ne demandât l'abolition des dettes et un partage des terres. Sacrifiant donc le bien public à leur avarice particulière, ils ne travaillèrent qu'à confirmer les abus. Eubule dans ces circonstances fit passer un décret par lequel les fonds destinés à la guerre, furent appliqués à l'usage des spectacles, et on porta peine de mort contre quiconque oserait seulement proposer de le révoquer.

Dès lors Athènes se fit une habitude de son abaissement ; tout mérite fut dégradé, les talents militaires, les vertus civiles ne furent comptés pour rien ; et les poètes, les musiciens, les comédiens, les décorateurs devinrent les hommes d'état. Vos panathénées et vos bacchanales, disait Démosthènes à ses citoyens, se célèbrent toujours avec magnificence,... etc. Tandis que la pauvreté de l'état portait une dépravation aussi honteuse dans les mœurs des Athéniens, et confirmait leur abaissement ; les richesses introduites à Sparte par Lysandre, ne préparaient pas une révolution moins fâcheuse dans les lois de Lycurgue. On convint, dit Plutarque, que ces richesses ne seraient employées qu'aux besoins de la république, et qu'un citoyen convaincu de posséder quelque pièce d'or ou d'argent, serait puni de mort. Mais, ajoute sagement cet historien, comment se flattait-on que le particulier méprisât des richesses que le public estimait ? Que servait-il que la loi veillât à la porte des Spartiates pour fermer à l'or l'entrée de leurs maisons, pendant qu'elle ouvrait leur âme à l'avarice ? L'or et l'argent se répandirent en effet du trésor public chez les citoyens : on était déjà corrompu, et on voyait encore subsister l'ancienne austérité des mœurs. On amassa d'abord sans oser jouir, et on attendait pour étaler sa fortune, que le nombre des coupables pût braver et opprimer la loi.

Le luxe qui ne se montra qu'en tremblant, réussit bientôt à se faire respecter. On se ferait cependant une peinture infidèle des désordres auxquels la république de Sparte se livra dans ces commencements de corruption, si on les comparait à ceux que les mêmes causes ont produits dans d'autres états. La rusticité des

Lacédémoniens ne se façonnait que lentement et avec peine à cette élégance recherchée qui amollit le cœur et rabaisse l'esprit. D'ailleurs les richesses ne ruinèrent d'abord que quelques lois de Lycurgue ; elles en laissèrent subsister plusieurs qui avaient encore leur influence ; de sorte que Sparte présentait dans sa corruption même un spectacle digne de l'admiration des Grecs, s'ils eussent moins fait attention aux vertus qu'elle avait abandonnées, qu'à celles qui lui restaient.

La loi que publia l'éphore Épitadeus, par laquelle il était permis de vendre ses possessions, et d'en disposer par testament, porta le dernier coup aux mœurs des Lacédémoniens. Dès que la porte fut ouverte au trafic des héritages, l'avidité des riches envahit toute la Laconie. Le citoyen dépouillé de sa fortune, eut un besoin plus pressant que celui de remplir ses devoirs, il mendia la faveur des riches, et dès lors les distinctions ne furent plus attachées à la probité, mais aux richesses. Les vices des grands devinrent nécessaires à la subsistance du peuple, et les mains des Spartiates que Lycurgue avait destinées à ne manier que l'épée, la lance et le bouclier, s'avilirent parmi les instruments des arts que le luxe introduisit dans la Laconie.

Telle était, peu de temps après la mort d'Épaminondas, la situation de ces deux républiques célèbres ; et on ne doutera point que leur décadence ne préparât la ruine de la Grèce entière, si on fait attention aux changements que la guerre du Péloponnèse apporta dans ses intérêts, dans sa politique et dans ses mœurs. Diodore remarque que par le traité de trêve qu'Athènes et Lacédémone conclurent la dixième année de leur guerre, elles avaient sacrifié à une avidité mal entendue, les intérêts de leurs alliés. Ignorant qu'il fallait cacher leur ambition pour la servir plus avantageusement, elles convinrent de rester saisies des places qu'elles occupaient, et par une clause expresse se réservèrent la faculté de changer de concert leurs conventions, ou d'en faire de nouvelles, suivant que le bien de leurs affaires l'exigerait. Il n'en fallut pas d'avantage, ajoute le même historien, pour inspirer des soupçons aux principales républiques des Grecs. Elles craignirent que les Spartiates et les Athéniens ne se réunissent, et qu'au lieu de se faire une guerre ruineuse, ils ne partageassent entre eux toute la Grèce.

Quelque peu sensées que fussent ces alarmes, il partit sur le champ des ambassadeurs de tous côtés, pour jeter les fondements d'une ligue contre les deux peuples qu'on accusait d'aspirer à la tyrannie. Argos, Thèbes, Corinthe et élis se trouvèrent à la tête de la négociation. Il est vrai que ces villes accoutumées à un rôle subalterne, ne surent pas s'élever à la politique d'une puissance du premier ordre, et que faute d'un homme qui réglât leur conduite, elles ne réussirent pas à former une ligue : mais elles apprirent aux Grecs à secouer le joug de la subordination, et dès ce moment le nom d'Athènes ni de Sparte n'imposa plus comme autrefois.

Ce commencement d'anarchie augmenta à mesure que les Athéniens et les Spartiates s'épuisèrent, et furent moins en état de se faire respecter. Mais dès que les Thébains parvinrent à dominer, il n'y eut plus de ville qui ne se crût assez puissante pour devoir aspirer à la même fortune ; et toutes se flattèrent d'affermir leur empire par une conduite plus sage. C'est ce que voulait dire Démosthènes, quand il se plaignait amèrement qu'il s'élevât de toutes parts des puissances qui se vantaient de prendre la Grèce sous leur protection, et qui ne cherchaient en effet qu'à l'opprimer. Les Grecs, disait-il, sont actuellement leurs

plus grands ennemis... etc. Ce n'était pas là le seul désordre auquel la Grèce fut en proie.

Thucydide nous apprend que dans les premières années de la guerre du Péloponnèse, l'avarice et l'envie de dominer firent naître des divisions chez les Corcyréens. Sous prétexte de conserver au peuple ses droits, ou de n'élever que les plus honnêtes gens aux emplois, les magistrats qui ne songeaient en effet qu'à leur fortune particulière, formèrent des partis qui dégénérent bientôt en autant de factions qu'il était impossible de concilier, et dont Athènes et Lacédémone au contraire échauffèrent les emportements. L'une de ces républiques favorisait les prétentions du peuple, et l'autre l'aristocratie, et chaque parti, à la faveur de la protection qu'il recevait, faisait tous ses efforts pour opprimer ses ennemis.

Cette maladie des Corcyréens, continue Thucydide, devint une sorte de contagion qui infecta rapidement toute la Grèce. L'éloignement que les nobles, les riches et le peuple avaient toujours eu les uns pour les autres, depuis qu'ils avaient détruit le gouvernement monarchique, se fit sentir, mais avec d'autant plus de liberté, que les Athéniens et les Spartiates avaient à l'égard de chaque ville la même politique qui avait aigri les désordres des Corcyréens. On se fit des prétentions excessives, on les soutint avec opiniâtreté. Aux raisons de ses adversaires, le parti qui avait tort n'opposait que des clameurs tumultueuses, et réduisant ses ennemis au désespoir, les forçait à se conduire avec emportement. On prit des armes pour se rendre aux assemblées, et dès lors on se porta aux dernières extrémités, parce que la faction qui avait l'avantage, ne se bornant pas à affermir son pouvoir, voulait encore goûter le plaisir de se venger des injures qu'elle avait reçues. Les vices et les vertus changèrent subitement de nom ; l'emportement fut appelé courage, la fourberie prudence.

L'homme sage passa pour un lâche, l'effronté pour un ami zélé, et la politique devint l'art de faire, et non de repousser le mal. Il n'était permis à aucun citoyen d'être neutre et homme de bien, et les serments ne furent que des pièges tendus à la crédulité. Enfin, selon le rapport du même historien, s'il y avait quelque consolation dans ces malheurs, c'est que les esprits les plus grossiers avaient souvent l'avantage : se défiant de leur incapacité, ils recouraient à des remèdes prompts et violents, tandis que leurs ennemis étaient la dupe de leur finesse et de leurs artifices.

Ces désordres, dit Diodore, s'accrurent encore après que les Thébains furent déchus de l'élévation où Épaminondas les avait portés. Tous les jours c'était une ville qui bannissait une partie de ses citoyens ; et ces proscrits errants de contrée en contrée, cherchaient des ennemis à leur patrie. Dans le moment qu'ils s'y attendaient le moins, ils étaient rappelés par une faction qui avait besoin de leur secours pour s'emparer du gouvernement, et qui succombait dans une nouvelle révolution. Chaque république avait donc à la fois plusieurs intérêts. L'un était relatif à son bonheur général, et l'autre aux avantages particuliers des citoyens qui dominaient. Les opprimés avaient le leur, chaque cabale avait le sien. Ces intérêts multipliés à l'infini, se croisaient, se choquaient, se détruisaient continuellement. Vous étiez aujourd'hui l'allié d'une république, demain elle était votre ennemie. Vos partisans ont été bannis ou massacrés, et une faction contraire a déjà établi le gouvernement sur des principes tout opposés.

Au milieu de ces troubles, il était impossible de se proposer un objet fixe, et de se conduire longtemps par les mêmes principes ; aucune ville ne pouvait donc prendre un ascendant assez fort sur la Grèce pour la ramener aux lois d'un

même gouvernement, réunir ses forces divisées, et les opposer à un ennemi étranger qui aurait voulu la subjuguier. Heureusement pour les Grecs, la Perse avait perdu la pensée de s'étendre du côté de l'Europe ; l'Illyrie et la Thrace étaient occupées par d'anciens ennemis, et en jetant les yeux sur la Macédoine, jamais on n'aurait pensé qu'on y dût bientôt forger les chaînes qui devaient asservir la Grèce.

Ce petit royaume n'avait encore joui d'aucune considération, et se trouvait alors dans la situation la plus fâcheuse. Amyntas, père de Philippe, avait été un prince faible. Accablé par la puissance des Illyriens, et prêt à perdre sa couronne, il ne lui resta d'autre ressource pour se venger de ses défaites et faire des ennemis à ses vainqueurs, que de céder ses états aux olynthiens. Après avoir éprouvé les plus cruels revers, il fût rétabli par les Thessaliens, et continua à régner avec la molle timidité d'un homme qui a vu de près sa ruine, et qui n'a dû son salut qu'à des secours étrangers. Alexandre, son fils aîné, lui succéda, et ne fit que paraître sur le trône. Ses sujets ne surent pas obéir à un roi qui ne savait pas commander. En même temps qu'il éprouvait l'ascendant des Illyriens, une partie de la Macédoine se révolta, et ses états étaient presque entièrement envahis par ses ennemis quand il mourut.

Moins digne encore de son rang que le prince auquel il succédait, Perdiccas n'avait aucun talent propre à le faire respecter même dans des circonstances où il n'aurait eu à gouverner qu'un peuple heureux et soumis. Ptolémée, fils naturel d'Amyntas, se cantonna dans une province de la Macédoine, et s'y rendit indépendant. Pausanias, prince du sang, qui avait été banni, rentra dans le royaume à la faveur des troubles, et se fit un parti considérable des mécontents, et de cette foule d'hommes obscurs ou inquiets, les auteurs ou les instruments des révolutions. Perdiccas fut tué dans une bataille qu'il livra aux Illyriens ; et la Macédoine qui vit passer sa couronne sur la tête d'un enfant, était assez malheureuse, pour devoir regarder la mort de Perdiccas comme un malheur nouveau.

Pausanias aspira alors ouvertement au trône, et Argée, autre prince du sang, et qui avait la même ambition, leva une armée pour ruiner son rival. Les étrangers profitant de ces divisions domestiques avaient déjà pénétré dans le cœur de l'état, lorsque Philippe qui était en otage à Thèbes, s'échappa pour aller au secours du royaume de ses pères. à peine, disent les historiens, parut-il en Macédoine, qu'on s'y ressentit de sa présence. Il est fait régent du royaume pendant la minorité du jeune Amyntas son neveu : mais les Macédoniens éprouvant bientôt combien il leur importait d'avoir un maître tel que Philippe, lui déférèrent la couronne.

Quelle que fût la situation de la Macédoine, ses maux n'étaient point incurables comme ceux de la Grèce. Dès qu'un peuple libre est une fois corrompu, il se familiarise avec ses vices, il les aime ; et il est rare qu'un citoyen ait assez de courage pour lutter contre les préjugés, les coutumes et les passions qui règnent impérieusement sur une multitude indocile ; et assez de crédit pour persuader à ses concitoyens de remonter, en faisant un effort sur eux-mêmes, au point dont ils sont déchus. Si une seule république est en quelque sorte incapable de réforme, que devait-ce être de la Grèce qui renfermait autant de républiques que de villes ? Toute l'histoire offre à peine deux ou trois exemples de peuples libres qui aient souffert qu'un législateur les privât de leurs erreurs et de leurs abus. Était-il donc naturel d'attendre que ce prodige si rare devînt commun chez les Grecs ? Cependant si ce changement ne se faisait que dans une ou deux de leurs

républiques, ne devenait-il pas inutile au salut général de la nation ? Puisque la corruption des autres peuples offrait à ses ennemis mille moyens de la ruiner.

L'histoire des monarchies est au contraire remplie de ces événements si rares dans les républiques : comme le citoyen n'y est pas son propre législateur, qu'il est accoutumé à obéir et à recevoir les impressions que lui donne son maître ; un grand prince se crée quand il le veut une nation nouvelle. Le peuple sort de son assoupissement, il quitte ses vices, et sans qu'il s'en aperçoive, il prend un nouveau caractère et la vertu qu'on veut lui donner.

Loin que les talents avec lesquels Philippe était né, eussent été étouffés par une mauvaise éducation, les malheurs de sa famille lui avaient appris à y joindre des vertus ; élevé dans une république où le peuple était le maître de ses lois, il n'y vit rien de cet orgueil, de ce faste, de cette flatterie qui assiègent les cours, enivrent les princes de leur puissance, ou leur persuadent qu'ils sont assez grands par leur place pour n'avoir pas besoin d'une autre sorte de grandeur. Accoutumé aux ménagements par lesquels le magistrat d'une démocratie subjugué une multitude qui est son maître, il porta sur le trône cette modération, cette patience, ce respect pour les hommes qui mettront toujours un prince au dessus des lois, et lui donneront une autorité sans borne.

Rien n'est plus instructif que l'examen de la conduite de Philippe : la politique n'a point de précepte à donner à un roi qu'elle ne puise dans sa vie ; et tout prince qui se conduira par les mêmes principes, aura les mêmes succès. Il fallait préparer à la victoire des soldats accoutumés à fuir, et c'est en leur témoignant d'avance une estime qu'ils ne méritaient pas encore, que Philippe leur donne de la confiance, et leur apprend à se respecter eux-mêmes. Formé à la guerre sous Épaminondas, il transporte en Macédoine la discipline que les Thébains devaient à ce grand homme, et il inventa la phalange, ordre admirable de bataille, et qui parut si redoutable à Paul-Émile dans un temps cependant qu'on avait affaibli cette ordonnance en croyant la fortifier. Si ce prince se mêle lui-même parmi ses soldats, et leur enseigne par son exemple à braver tous les dangers, il a, comme général, essayé auparavant leur courage ; il craint de le compromettre, et ne veut vaincre par la force que les difficultés que sa prudence n'aura pu lever. Poursuit-il les armes à la main Argée, homme inquiet et ambitieux qu'on ne peut réduire qu'en l'accablant : c'est par des négociations qu'il cherche à ruiner Pausanias. En même temps qu'à force d'argent et de promesses il détache la Thrace des intérêts de ce rebelle, il le flatte, lui donne des espérances, et le retient dans l'inaction jusqu'à ce qu'il puisse le menacer de toutes ses forces.

Dès que la tranquillité fut rétablie, Philippe s'appliqua à faire valoir toutes les parties de ses états. Il craint de donner des forces à un abus, s'il l'attaque sans être sûr de le ruiner ; il feint de ne pas voir le vice qu'il ne peut opprimer, et ne songe à rétablir l'ordre qu'après avoir trouvé les moyens de l'affermir. Il fait des lois, et a préparé les esprits à leur obéir ; il imprime un nouveau mouvement à la Macédoine, et rien n'y demeure oisif et inutile. Telle est la marche d'une ambition qui s'étend dans son propre domaine, et y fait en quelque sorte des conquêtes, avant que d'en méditer infructueusement sur ses voisins.

Philippe avait à peine réussi à ruiner ses plus grands ennemis, je veux dire la paresse de ses sujets, leur timidité et leur indifférence pour le bien public, qu'il se présenta un écueil bien dangereux pour lui. Ce prince avait visité les principales républiques de la Grèce ; il en avait étudié par lui-même le génie, les intérêts, les forces, la faiblesse et les ressources ; il avait été témoin de la chute de Sparte et de la décadence des Thébains ; il connaissait la corruption dont j'ai

parlé au commencement de ce livre, et la Grèce en un mot semblait se précipiter au-devant du joug et ne demander qu'un maître. En y entrant, on était sûr, à la faveur de ses divisions, d'y trouver des alliés. Quelles espérances ne devait pas concevoir Philippe, sur les intérêts opposés de tant de peuples ? Tout autre prince à sa place eût peut-être cédé aux mouvements de son ambition, et eût sûrement échoué.

Qu'on me permette de le remarquer, l'histoire n'offre presque partout que des états qui ont péri, ou qui sont restés dans une basse médiocrité, pour avoir voulu profiter de toutes les occasions favorables de s'agrandir que la fortune leur a offertes. Philippe savait qu'il y a un ordre à observer pour ne point avoir de succès infructueux ; que telle conquête, difficile et inutile par elle-même en l'entreprenant la première, devient aisée, confirme les avantages précédents, et en assure de nouveaux, si on n'en fait que sa seconde entreprise. Que ce prince en effet eût d'abord attaqué les Grecs, les anciens ennemis de la Macédoine n'auraient pas manqué de recommencer leurs hostilités. Péoniens, Illyriens, Thraces, c'eût été autant d'auxiliaires de la Grèce ; et Philippe obligé de suspendre ses efforts d'un côté pour marcher de l'autre, se serait mis dans la nécessité de diviser ses forces. Allant sans cesse des Grecs aux barbares sans pouvoir rien finir, il eût multiplié les obstacles qui s'opposaient à son agrandissement ; il eût fallu vaincre à la fois et avec beaucoup de peine des ennemis qu'on pouvait facilement ruiner les uns après les autres.

Philippe avait montré trop d'habileté contre Argée et Pausanias, pour se faire de nouveaux ennemis avant que d'avoir détruit les anciens. Il tourne d'abord toutes ses forces contre les Péoniens et les subjugue ; il attaque ensuite les Illyriens, défait à leur tour les Thraces, enlève aux uns et aux autres les conquêtes qu'ils avaient faites sur la Macédoine, détruit leurs principales forteresses, en construit sur ses frontières ; et ce n'est qu'après avoir humilié les barbares, et s'être mis à couvert de toute entreprise de leur part, qu'il entreprend de se rendre maître de la Grèce.

La plupart des projets échouent, parce qu'on commence à les exécuter dans le moment même qu'on les conçoit ; rien par conséquent ne se trouve préparé. On se hâte de faire des dispositions : on ne voit les objets qu'à moitié, confusément et à travers la passion dont on est agité ; au lieu de prévenir les événements, on est borné à y remédier ; bientôt on leur obéit, et dès lors ce n'est plus l'intelligence, c'est la fortune qui décide du succès. Plus communément encore les états n'ont qu'un but vague et indéterminé de s'agrandir. Il arrive de là qu'une puissance sans principes, sans alliés, et odieuse à tous ses voisins, ne sait jamais précisément à quel peuple elle aura affaire. Ne pouvant par conséquent diriger ses vues au même point, ni préparer d'avance par la politique le progrès de ses armes, elle ne jouit jamais de tous les avantages qui lui sont naturels, et trouve toujours des ennemis dont les forces sont entières.

Philippe, au contraire, médita longtemps son entreprise contre les Grecs, et avant que de les attaquer, il travailla à aigrir leurs divisions. C'est dans cette vue qu'il flatte l'orgueil d'une république, promet sa protection à celle-ci, recherche l'amitié de l'autre, refuse, accorde, ou retire ses secours suivant qu'il importe à ses intérêts. Sous prétexte que ses finances ont été épuisées par les guerres qu'il a faites aux barbares, et qu'il veut bâtir des palais et les orner de tout ce que les arts ont de plus exquis, il fait dans toutes les villes de la Grèce des emprunts considérables à gros intérêt : mais son objet est de tenir entre ses mains la fortune des citoyens les plus puissants de chaque république, et de les attacher à

la sienne. Il songe à établir avec la Grèce une sorte de commerce qui y introduira un nouveau genre de corruption, il se fera des pensionnaires en paraissant ne faire que s'acquitter envers ses créanciers. En un mot il multipliera les vices des Grecs pour craindre moins leurs forces. Instruit par l'exemple d'Athènes et de Sparte que leur ambition et leur dureté avaient perdues, Philippe, en commençant la conquête de la Grèce, voulut vaincre les Grecs par les Grecs mêmes, et ne paraître que leur instrument. Tantôt il soumet un peuple par ses bienfaits ; c'est le sort des Thessaliens qu'il délivre de leurs tyrans, et qu'il fait rétablir dans le conseil des amphictyons. Tantôt il semble ne se prêter qu'à regret à l'exécution des desseins qu'il a lui-même inspirés. S'il porte la guerre dans une province de la Grèce, il s'y est fait appeler ; c'est ainsi qu'il n'entre dans le Péloponnèse qu'à la prière de Messène et de Mégalopolis que les Lacédémoniens inquiétaient. Sent-il l'importance de s'emparer d'une ville : il ne cherche point à l'irriter, il lui offre au contraire son amitié, et chatouille son ambition pour la brouiller avec ses voisins. Mais à peine cette malheureuse république a-t-elle donné dans le piège, que faisant jouer les ressorts qu'il a préparés pour se ménager une rupture, ou feignant de prendre la défense des opprimés, il détruit son ennemi sans se rendre suspect à personne. Les Olynthiens furent la dupe de cette politique, lorsque comptant sur la protection de la Macédoine, ils indisposèrent contre eux ceux de Potidée.

Jamais prince, pour se rendre impénétrable, ne sut mieux que Philippe l'art de varier sa conduite sans varier dans ses principes. Négociations, alliances, paix, trêves, hostilités, retraites, inaction, tout est employé tour à tour ; et tout le conduit au but duquel il paraît toujours s'éloigner. Habile à faire naître des lueurs, à donner des craintes, des espérances, des soupçons, à confondre ou à séparer les objets ; ses ennemis sont toujours des ambitieux, et ses alliés des ingrats, et il recueille seul tout le fruit des guerres où il n'était qu'auxiliaire.

Le plus grand pas que Philippe fit pour parvenir à la domination de la Grèce, ce fut de se faire charger par les Thébains de venger le temple de Delphes et les amphictyons du sacrilège des Phocéens. Outre la gloire qu'il acquit en terminant une guerre qui durait depuis dix ans, le droit de députer au conseil amphictyonique que perdirent les vaincus, fut annexé pour toujours à la Macédoine ; et cette couronne partagea encore avec les Béotiens et les Thessaliens la prérogative de présider aux jeux pythiques, dont les corinthiens furent privés en punition des secours qu'ils avaient prêtés aux Phocéens.

Quel que peu considérables que fussent par eux-mêmes ces deux avantages, ils changeaient en quelque sorte de nature entre les mains de Philippe. Les jeux pythiques, de même que les autres solennités de la Grèce, ne se passaient plus, il est vrai, qu'en spectacle et en fêtes inutiles : mais puisque les Grecs étaient assez frivoles pour en faire un objet important, il n'était pas indifférent à un prince aussi habile que Philippe d'y présider, et d'avoir en quelque sorte l'intendance de leurs plaisirs. L'assemblée des amphictyons avait perdu tout son crédit, depuis que les principes de l'ancien gouvernement avaient été altérés. Les peuples s'accoutumant à ne consulter que leur ambition, et à se faire raison par eux-mêmes des injures qu'ils avaient reçues, n'y portaient plus leurs plaintes ; et ses décrets ne conservaient quelque autorité qu'autant qu'ils intéressaient la religion. Malgré cet avilissement des amphictyons, Philippe gagnait beaucoup à y être agrégé. Il n'était plus étranger à la Grèce ; sans se rendre suspect, il pouvait entrer plus avant dans ses affaires, et il assista en quelque sorte au conseil des peuples qu'il voulait subjuguier.

Ce prince n'eut pas beaucoup de peine à se rendre le maître d'un corps qui depuis longtemps ne se conduisait que par des impressions étrangères. Mais pour en faire un instrument plus utile à son ambition, il releva sa dignité, et sans cesser de le gouverner, il rétablit la plupart de ses anciennes lois. Les prêtres, les gens de bien, et toutes les personnes dévouées au culte du temple de Delphes, avaient déjà commencé à exalter le respect et le zèle de Philippe pour les dieux ; ses pensionnaires vantèrent alors sa modération et sa justice, et il ne fut plus question dans la Grèce que du retour du siècle d'or. Les citoyens lassés des troubles domestiques, se flattèrent de voir affermir la paix ; tandis que les ambitieux, les intrigants, les chefs de parti se félicitant en secret du crédit qu'avait acquis leur protecteur, prévoyaient une révolution prochaine, et contribuaient par leurs éloges à tromper tous les esprits. En un mot, tel était, si je puis parler ainsi, l'engouement des Grecs pour Philippe, que Démosthènes, son plus grand ennemi, changea subitement de langage. Au lieu de pousser les Athéniens à la guerre, il parla de paix : il prononça un discours pour les engager à reconnaître la nouvelle dignité de Philippe, et le décret par lequel les amphictyons l'avaient reçu dans leur assemblée.

Jusqu'alors il n'y avait eu dans la Grèce que cet orateur qui, dévoilant les projets ambitieux de ce prince, tachât d'éclairer les esprits et de les soulever. Si un homme eût été capable de retirer les Athéniens de leur assoupissement, de rendre aux Grecs leur ancien courage, et de ne leur redonner qu'un même intérêt, c'eût été Démosthènes, dont les discours embrasés échauffent encore aujourd'hui le lecteur : mais il parlait à des sourds ; et grâce aux libéralités encore plus éloquents de Philippe, dès que l'orateur proposait en tonnant de lever des armées et d'équiper des galères, mille voix s'écriaient que la paix est le plus grand des biens. Démosthènes parlait à l'amour de la gloire, à l'amour de la patrie, à l'amour de l'indépendance ; et ces passions n'existaient plus. Les pensionnaires de Macédoine remuaient au contraire et intéressaient la paresse, l'avarice et la mollesse d'Athènes ; ainsi cette république toujours retenue dans son oisiveté, ne donnait à la Grèce aucun exemple de fermeté capable de piquer son émulation.

Quand Philippe s'y serait pris avec beaucoup moins d'habileté pour soumettre les Grecs, était-ce connaître leur situation actuelle, c'est-à-dire les haines implacables qui les divisaient, la diversité de leurs intérêts, et l'ambition qui les armait les uns contre les autres, que d'espérer de les réunir, et de former encore contre la Macédoine une ligue générale comme on avait fait autrefois contre la Perse ? Rapportons nous-en à Polybe. Quelque estimable, dit cet historien, que soit Démosthènes... etc. On pardonne à Démosthènes de n'avoir pas d'abord connu le changement survenu dans les intérêts de la Grèce, et de s'être conduit par des principes anciens quand il s'en fallait faire de tout nouveaux ; ce défaut n'est que trop commun dans les hommes d'état. Mais comment ne sentait-il pas que les injures dont il accablait les magistrats de Messène, de Mégalopolis, de Thèbes, d'Argos, etc. Loin de le conduire à son but, devaient faire des ennemis aux Athéniens, et des partisans à Philippe ? Après avoir fait l'épreuve de la faiblesse, de l'irrésolution et de la lâcheté de ses concitoyens ; après avoir connu par expérience l'inutilité des ambassades dont il fatiguait la Grèce, pourquoi n'a-t-il pas changé de vues ? Et peut-on ne le pas mépriser comme politique et comme citoyen, dans le moment même qu'on l'admire comme orateur ?

Pour s'opposer à la fortune de Philippe, Démosthènes ose proposer aux Athéniens de lever deux mille hommes de pied et deux cents cavaliers, dont un quart sera composé de citoyens, et d'y joindre dix galères légèrement armées. Je

ne forme pas, disait-il, de plus grandes demandes,... etc. Quel était donc son dessein ? nous devons,... etc. Étrange manière de régler l'état de la guerre dans ces circonstances ! Fallait-il beaucoup de lumière pour voir la folie d'un projet, qui au lieu de courage ne devait inspirer aux Athéniens qu'une inquiétude ridicule ; qui loin d'imposer à un ennemi dont on avouait la supériorité, n'était propre qu'à l'irriter, et à hâter par conséquent la ruine d'Athènes. Aussi Polybe reproche-t-il à Démosthènes de n'avoir point su lire dans l'avenir, et de s'être livré à un emportement téméraire. Les Athéniens, dit cet historien, cédant enfin aux sollicitations de leur orateur, se roidirent contre Philippe ; ils furent battus à Chéronée, et après cette bataille ils n'auraient conservé ni leurs maisons, ni leurs temples, ni leur qualité de citoyens, si le vainqueur n'eût consulté sa générosité.

J'aime bien mieux le sens admirable de Phocion qui, aussi grand capitaine que Démosthènes était mauvais soldat, se mettait à la portée de ses concitoyens, et leur conseillait la paix, quoique la guerre dût le placer à la tête des affaires de la république. Je suis d'avis, disait-il un jour aux Athéniens, que vous fassiez en sorte d'être les plus forts, ou que vous sachiez gagner l'amitié de ceux qui le sont. Ne vous plaignez pas de vos alliés, mais de vous-mêmes dont la mollesse accrédite tous les abus ; mais de vos généraux dont le brigandage soulève contre vous les peuples mêmes qui périront si vous succombez. Je conseillerai la guerre, disait-il une autre fois, quand vous serez capables de la faire, quand je verrai les jeunes gens bien résolus à ne pas abandonner leur rang, les riches contribuer volontairement, et les orateurs ne pas piller le public.

Voilà toute la politique de Phocion. Ce grand homme regardait sa république comme un malade auquel il ne s'agit pas de rendre la santé, mais de prolonger seulement la vie par un régime sage et circonspect. Affaiblie en effet par une longue suite de maux, elle aurait nécessairement succombé dans une crise occasionnée par des remèdes violents. Phocion aurait permis à un peuple vertueux de se livrer au désespoir, parce qu'il est en droit d'en attendre son salut ; mais il savait qu'une république corrompue est téméraire si elle ose seulement tenter une entreprise difficile. Il jugeait la perte des Grecs inévitable ; il sentait que c'était la hâter que de vouloir l'éviter, et qu'il fallait se borner à la reculer.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent de la situation de la Grèce et de la politique savante de Philippe, donnera sans doute lieu de penser que Démosthènes, soit qu'il conseillât aux Athéniens des entreprises qui ne pouvaient avoir un succès heureux, soit qu'il multipliât les divisions de la Grèce par la conduite qu'il tenait à l'égard des principales républiques, poussait lui-même les Grecs à leur ruine, et servait par conséquent l'ambition de Philippe. Mais en pensant de la sorte on craindra de se tromper ; parce que ce prince regardait au contraire Démosthènes comme un ennemi dangereux, et qu'il n'oublia rien pour le gagner ou du moins pour lui fermer la bouche.

Philippe connaissait sans doute tous les avantages qu'il retirait de l'imprudence de Démosthènes : mais trop habile artisan d'intrigues pour n'être pas sûr de remuer la Grèce par le moyen de ses pensionnaires et de ses alliés, et d'y susciter des troubles à son gré ; il lui importait peu qu'en aigrissant quelques républiques contre lui, on fournît à son ambition le prétexte de les asservir. Il pouvait se passer des services que lui rendait Démosthènes, et il craignait cette éloquence impétueuse qui le représentait comme un tyran, qui entretenait dans les Grecs le souvenir des grandes actions de leurs pères, et de leur amour pour l'indépendance, et le contraignait à n'agir qu'avec une extrême circonspection. Plus Philippe s'appliquait adroitement à lasser la Grèce de sa liberté, et à lui

inspirer une certaine confiance qui la préparât à obéir quand elle serait vaincue, plus il devait voir avec chagrin que l'orateur Athénien dévoilât ses projets ; et en apprenant d'avance aux Grecs à rougir de la servitude qu'ils ne pouvaient éviter, rendit en quelque sorte incertain le fruit de ses victoires.

D'ailleurs ce prince avait vu dans les dernières guerres domestiques de la Grèce, que Sparte, Athènes,

Thèbes et d'autres républiques avaient tour à tour imploré la protection de la Perse, et s'étaient servies de ses forces pour perdre leurs ennemis. Cette politique n'avait plus rien d'odieux, et il était naturel qu'après avoir tenté inutilement de trouver des ressources chez les Grecs mêmes contre la Macédoine, Démosthènes se jetât entre les bras des satrapes d'Asie. Philippe avait d'autant plus lieu d'appréhender une pareille démarche de la part de cet orateur, qu'il passait pour avoir des liaisons étroites avec la cour de Perse, et même pour être son pensionnaire. Cependant si cette puissance venait à se mêler des affaires de la Grèce, les projets de Philippe étaient renversés. Les richesses immenses de l'Asie auraient aisément débauché à ce prince tous ses amis ; elles auraient réuni toutes les républiques, en ne donnant à leurs chefs qu'un même intérêt de s'enrichir. Philippe au lieu de vaincre les Grecs par les Grecs mêmes, aurait donc été obligé de les attaquer réunis, et pour les asservir, il eût fallu triompher des Perses mêmes.

L'évènement justifia combien les alarmes de Philippe étaient fondées. Dans sa troisième philippique, Démosthènes ouvrit l'avis d'envoyer des ambassadeurs au roi de Perse, de lui représenter de quel intérêt il était pour lui de ne pas souffrir l'agrandissement de la Macédoine aux dépens de la Grèce, et de le presser de donner des secours aux Athéniens. L'orateur qui n'avait d'abord que tâté les esprits, insista dans un autre discours sur la nécessité de cette résolution qui fut enfin approuvée par sa république. La négociation des Athéniens réussit, et Philippe ayant formé les sièges importants de Périnthe et de Byzance, se vit troubler dans ces opérations par les secours que la cour de Perse et la république d'Athènes envoyèrent aux assiégés. C'est alors que ce prince fit voir toute la sagesse dont il était capable. Il jugea qu'en s'opiniâtrant à son entreprise, il irriterait ses ennemis, les lierait plus étroitement, et les forcerait à faire par passion ce que leur courage ni leur prudence ne leur ferait jamais entreprendre. Pour conjurer l'orage qu'il voyait se former, il lève donc le siège des places qu'il serrait déjà de près, et tourne ses armes contre les Scythes.

Les Athéniens d'autant plus vains qu'ils étaient plus lâches, ne doutèrent point que la nouvelle expédition de Philippe ne fût un coup de désespoir. Ils crurent qu'humilié de sa disgrâce, il allait cacher sa honte dans la Scythie. Se livrant à une joie insensée, ils pensèrent être libres, et que la Grèce n'avait plus rien à craindre d'un prince occupé d'une guerre qui devait le ruiner. Si Philippe ne veut pas s'engager avec les Scythes, et commencer une guerre inutile et sérieuse qui l'eût empêché de se porter à son gré dans la Grèce ; les Athéniens jugent qu'il est indécis et timide, et ne manquent pas d'attribuer cette conduite à sa consternation. La cour de Perse de son côté était trop bassement asservie à ses rois, pour ne pas persuader à Ochus, qu'il avait triomphé de Philippe. Moins ce prétendu triomphe avait coûté à la Perse, plus elle crut qu'il était inutile de déployer de plus grandes forces pour imposer à Philippe. L'orgueil des alliés et leur joie les empêchèrent de prendre des mesures pour l'avenir ; et comme l'avait prévu leur ennemi, le lien qui les unissait, se relâcha.

Philippe cependant qui les observait de la Scythie, méditait sa vengeance : mais afin de faire une diversion plus prompte dans les esprits, et de mieux séparer Athènes de la Perse, il veut occuper les Grecs d'une affaire à laquelle il semble lui-même ne devoir prendre aucune part. Se servant donc du crédit qu'il a sur les amphictyons, il fait déclarer la guerre aux Locriens d'Amphysse qui s'étaient emparés de quelques champs consacrés au temple de Delphes ; et engage le conseil à donner le commandement de l'armée à Cottyphé, homme dévoué aux intérêts de la Macédoine. Ce général traîne la guerre en longueur, ne se permet aucun succès, et laisse même prendre assez d'avantages aux Locriens, pour que les gens de bien craignent un scandale et qu'Apollon ne soit pas vengé. Les esprits s'échauffent aux clameurs des partisans de Philippe : on ne parle dans toute la Grèce que de faire un effort général pour exterminer des sacrilèges : les Locriens rappellent le souvenir des Phocéens. Philippe a vaincu ceux-ci, il peut seul réduire les autres ; on s'accoutume à cette manière de penser, ses ennemis n'osent s'y opposer dans la crainte d'être accusés d'impiété, et les amphictyons ont enfin recours à lui.

Autant que ce prince avait fui jusques là l'éclat, autant chercha-t-il à imposer par l'appareil de son expédition, dès qu'avoué par les états de la Grèce, et à l'abri de la religion, il put se livrer à son ambition. Il eut à peine défait les Locriens, que mettant à profit la sorte d'ivresse qui accompagne toujours un grand succès, et qui porte toujours les peuples au-delà du but, il se saisit d'Élatée, y rassemble ses forces, et sous prétexte de punir les Athéniens des secours qu'ils ont donnés aux rebelles, se prépare à fondre sur eux. Le danger qu'Athènes vit à ses portes, fit ce que n'avait pu faire l'éloquence de Démosthènes. Le citoyen s'arracha à ses spectacles, et reprit son ancien génie. La république se ligue avec les Thébains que Philippe commençait à maltraiter, depuis qu'il les avait rendus odieux à la Béotie ; et ces deux peuples combattirent avec une valeur héroïque pour défendre leur liberté.

La bataille de Chéronée décida du sort de la Grèce. Philippe toujours attentif à diviser ses ennemis, et à tempérer par des actes de clémence la sévérité à laquelle le bien de ses affaires le contraignait quelquefois, prévient les Athéniens par des bienfaits, leur renvoie leurs prisonniers sans rançon, et leur offre un accommodement avantageux ; tandis qu'il poursuit les Thébains avec chaleur, et ne leur accorde la paix qu'après avoir mis garnison dans leur citadelle. Il occupait les postes les plus avantageux de la Grèce ; ses troupes étaient accoutumées à vaincre ; tout tremblait au nom du vainqueur, ou louait sa modération. Il s'en fallait bien cependant que cet empire fût solidement affermi, et il était plus difficile de rendre les Grecs patients sous le joug, que de les avoir vaincus. Leurs passions les avaient conduits à la servitude sans qu'ils s'en aperçussent : mais la présence d'un maître devait les éclairer sur leur sort, et un peuple n'est jamais plus redoutable, que quand il combat pour recouvrer sa liberté, avant que de s'être accoutumé à obéir. Au milieu d'une nation volage, inquiète, orgueilleuse, téméraire et aguerrie, le moindre événement était capable de causer une révolution, ou du moins des révoltes qui auraient mis la Macédoine dans le cas de toujours combattre sans jamais profiter de ses victoires. Philippe consumma son ouvrage avec autant de sagesse qu'il l'avait entrepris. Je ne sais s'il est un plus beau spectacle pour les yeux de la politique, que la conduite de ce prince après la bataille de Chéronée. Il tempère l'orgueil de sa victoire, il rappelle à lui les esprits que sa prospérité semblait effaroucher. Chaque ville conserve ses lois et son gouvernement. Enfin c'est en brouillant les Grecs avec la cour de Perse, qu'il veut leur ôter tout secours étranger contre la Macédoine. C'est en flattant

leur orgueil, c'est en les conduisant à la conquête de l'Asie, qu'il s'empare de toutes les forces qu'ils auraient pu tourner contre lui, qu'il les asservit dans leur patrie, et les met dans l'impuissance de se révolter.

Il avait déjà fait passer quelques-uns de ses généraux en Asie, et il se préparait à les suivre avec une armée formidable, lorsqu'il fut assassiné. Cette nouvelle fut à peine publiée que les Thraces, les Illyriens, les Péoniens et les Taulentiens prennent à l'envi les armes et commencent la guerre. Les Grecs de leur côté croient avoir déjà recouvré leur liberté, et pensant que le jeune successeur de Philippe, occupé par les barbares, les négligerait, ils se livrent à leur inquiétude. Mais rien ne résiste à Alexandre : Thraces, Péoniens, Illyriens, Taulentiens, tout est rentré dans le devoir. Ce prince paraît dans la Grèce, pour y donner un exemple capable d'imposer ; il détruit la ville de Thèbes qui avait la première levé l'étendard de la révolte. Il profite de la consternation publique, se fait donner par une assemblée des Grecs le titre de général qu'avait eu son père, et marche à la conquête de la Perse.

Depuis le règne de Xerxès, cet empire n'avait fait que déchoir. Les successeurs de ce prince découragés par l'affront qu'il avait reçu dans la Grèce, ne songèrent plus à s'étendre, et dès lors ils négligèrent les établissements nécessaires à leur conservation. Les douceurs de la paix devinrent une oisiveté voluptueuse. Le poids de leur couronne accabla ces monarques qui pouvaient à peine suffire aux plaisirs. Ils se renfermèrent dans leurs palais, et laissèrent régner sous leur nom des ministres avarés, cruels, ignorants et infidèles.

Artaxerxès, surnommé Longuemain, se fit un art d'armer les Grecs les uns contre les autres, de balancer leurs avantages, et de nourrir leur rivalité, pour les occuper chez eux, et les empêcher de passer en Asie. Cette politique timide rabaisa le successeur de Cyrus au-dessous de Lacédémone et d'Athènes, avilit les esprits, et les familiarisa avec leur lâcheté.

Xerxès II et Sogdian ne firent que paraître sur le trône qu'ils déshonorèrent par leurs débauches et leurs cruautés. à ces deux monstres succéda Darius Nothus. C'était un esclave couvert des ornements royaux. Fait pour obéir, chacun voulut le gouverner, et il ne secoua le joug de quelques eunuques qui en avaient fait l'instrument de leurs injustices, que pour passer sous celui de sa femme.

Sous le règne d'Artaxerxès Mnémon, tout se décida dans la Perse par les intrigues des femmes et des favoris. Ce prince n'avait pas de ces qualités qui rendent odieux : mais la faiblesse de son caractère lui fit tolérer dans sa cour et dans ses satrapes les vices qu'il n'aurait pas osé avoir. Peu s'en fallut qu'il ne se vît enlever la couronne par son frère ; et dans le cours des révoltes presque continuelles qui éclatèrent sur la fin de son règne, on ne découvre que de ces crimes bas qui déshonorent autant l'esprit que le cœur.

Si j'oublie, avait dit autrefois Xerxès, les injures... etc. Les successeurs de Xerxès auraient dû regarder ces paroles comme la règle de leur politique, surtout depuis que les batailles de Salamine, de Platée, de Micalé, et les exploits des Athéniens sous la conduite de Cimon en avaient mis la vérité dans un plus grand jour. Artaxerxès Mnémon devait penser qu'il se forme entre les nations des haines que rien ne peut calmer et que tout accroît. Les injures s'oublient souvent entre particuliers, parce qu'ils sont à portée de se donner des preuves d'un vrai repentir, et que dans le cours d'un commerce qui se renoue, ils peuvent s'inspirer de nouveaux sentiments. Les états n'ont point entre eux le même avantage ; leurs liaisons bien différentes de celles de deux citoyens, n'étouffent

point leurs soupçons. Ces soupçons nourrissent une antipathie secrète, et souvent deux nations n'ont déjà depuis longtemps qu'un même intérêt, que l'habitude de se haïr et de s'offenser n'est pas détruite. C'était donc à Artaxerxés Mnémon qu'il appartenait de finir les longues querelles de ses prédécesseurs avec la Grèce ; et si on se rappelle ce que j'ai dit de la situation des Grecs après la mort d'Épaminondas, on jugera combien il lui était aisé de profiter des circonstances heureuses qui contribuèrent aux succès de Philippe. L'habitude était prise chez les Grecs de recourir à la cour de Perse, d'en rechercher la protection, et de la mêler dans leurs affaires.

Artaxerxés lui-même avait joui d'un grand crédit dans la Grèce, il s'en était vu l'arbitre, et avait dicté aux différentes républiques les conditions auxquelles il voulait qu'elles fissent la paix ; il s'en rendit le garant, et il éprouva qu'en refusant à toutes également des secours, il les mettait dans l'impuissance de se faire la guerre. Le plus grand pas était fait : les Grecs étaient préparés à recevoir le joug de la Perse, et il n'était plus question que de l'imposer. Sans avoir besoin d'aucunes des précautions sages et savantes, qui furent nécessaires à un prince aussi peu puissant que Philippe, Artaxerxés aurait eu le même succès, si en répandant à propos des libéralités dans la Grèce, il eût eu attention d'avoir une marine puissante. Il se serait même vu en état d'envahir la Macédoine, avant que son roi en eût réparé les désordres, et s'y fût affermi.

Artaxerxés avait l'esprit trop borné pour connaître ses avantages, et l'âme trop basse pour profiter de la faveur de la fortune en abandonnant la politique timide de ses prédécesseurs. Trompé par le courage des dix mille Grecs, qui avaient suivi le jeune Cyrus dans son expédition, et dont la retraite est sans doute l'évènement le plus extraordinaire de l'histoire ancienne, peut-être pensait-il que la Grèce était encore telle qu'elle avait été du temps de Thémistocle. Il la redoutait, et quand il éprouva la supériorité des armes d'Agésilas, il se crut trop heureux de se défaire de cet ennemi, en engageant une partie des Grecs à porter la guerre dans la Laconie, pour faire une diversion en sa faveur.

L'avènement d'Ochus au trône offrit un spectacle effrayant à la Perse. Ce monstre fit périr ceux de ses frères qui étaient moins indignes que lui de régner, et il étendit ensuite ses proscriptions sur toute sa famille. Tout dégoûtant du sang de ses parents et de ses sujets, il s'abandonna tout entier aux voluptés, il n'y avait dans toute la Perse qu'un homme plus méchant qu'Ochus, c'est l'eunuque Bagoas. Son inhumanité fait horreur, et il fallait cependant un scélérat aussi abominable pour venger dignement l'empire, des maux qu'il avait soufferts. Arsès monta en tremblant sur le trône de son père, et Bagoas qui le fit bientôt périr, donna la couronne à Darius Codoman.

S'il suffit souvent d'un prince imbécile, méchant ou voluptueux pour perdre la monarchie la plus solidement affermie, comment l'empire de Cyrus aurait-il pu résister aux vices de ses successeurs ? Il s'en faut beaucoup que les historiens nous parlent de Darius avec le même mépris que de ses prédécesseurs ; c'est au contraire un prince brave de sa personne, humain, généreux, et même capable de consulter les lois et de respecter les mœurs de ses sujets en possédant une autorité sans borne. Mais d'un esprit irrésolu et peu éclairé, il n'avait d'ailleurs aucune des qualités propres à affermir sa puissance contre l'orage dont il était menacé. Darius monta sur le trône presque en même temps qu'Alexandre succéda à Philippe, et quand ç'aurait été un grand homme, il n'aurait pas eu le temps de réformer les abus, de corriger les vices du gouvernement, de donner à l'empire des ressorts capables de le mouvoir, en un mot de se mettre en état de

repousser son ennemi. Ne pouvant donc devenir l'âme de la Perse et lui communiquer son esprit, il n'avait à opposer à Alexandre que des sujets pour qui les biens ou les maux de l'état étaient devenus indifférents, des armées sans courage, sans discipline, et accoutumées à fuir devant les Grecs, et des courtisans corrompus et empressés à profiter des faiblesses du prince et des malheurs publics pour satisfaire leur avarice, leur ambition et la basse jalousie qui les divisait.

Alexandre passa en Asie avec trente mille hommes de pied et cinq mille chevaux. Darius fut vaincu, la Perse fut conquise par les armes des Macédoniens, et le projet de Philippe ne fut cependant pas exécuté. C'était, comme je l'ai indiqué, pour distraire les Grecs de la perte de leur liberté, pour leur ôter des forces capables de nourrir leur audace, pour les accoutumer à obéir, en se faisant un empire dans lequel leur pays se trouvât enclavé, que ce prince avait voulu porter la guerre en Asie. C'est au contraire en conquérant qui ne songe qu'à tout renverser sans vouloir rien établir, que son fils se jette sur les états de Darius. Une entreprise sage entre les mains de Philippe, devient téméraire en passant dans celles d'Alexandre. Le premier projette son expédition, en joignant à ses forces deux cents trente mille Grecs, ce qui lui donne une espérance certaine de vaincre Darius, et d'avoir des succès plus durables que ceux d'Agésilas ; puisque après s'être emparé de toutes les forces des Grecs il ne craint point d'en être inquiété par quelque révolte. Le second commence ses conquêtes avec une armée médiocre, et son imprudence est d'autant plus condamnable qu'il n'ignorait pas que sa puissance était suspecte à la Grèce et que les Perses pouvaient aisément y trouver des alliés, et s'y ménager une diversion.

En effet si Darius eût eu assez de fermeté pour ne se point laisser confondre par la témérité d'Alexandre, s'il eût écouté le sage conseil de Memnon, imité la politique de ses prédécesseurs, et en répandant de l'argent chez les Grecs, armé pour sa défense les soldats que son ennemi n'avait pas pris à son service, n'est-il pas vraisemblable qu'Alexandre, qui était entré dans l'Asie avec aussi peu de précaution qu'Agésilas, aurait eu le même sort ; celui-ci fut obligé d'abandonner ses conquêtes, et de renoncer à la juste espérance de ruiner un empire, qui avait été autrefois la terreur des Grecs, pour venir au secours de Sparte ; et l'autre aurait été forcé de courir à la défense de son propre royaume. N'être pas satisfait de la monarchie de Cyrus ; pénétrer dans les Indes ; méditer la conquête de l'Afrique ; vouloir asservir l'Espagne et les Gaules ; traverser les Alpes et rentrer dans la Macédoine par l'Italie vaincue ; c'était s'éloigner prodigieusement des vues de Philippe, et n'y rien substituer de raisonnable. Qu'est-ce que des conquêtes dont l'unique objet est de ravager la terre ? Quel nom faut-il donner à un conquérant qui regarde toujours en avant, ne jette jamais les yeux derrière lui, et qui marchant avec le fracas et l'impétuosité d'un torrent, s'écoule, disparaît de même, et ne laisse après lui que des ruines ?

Qu'espérait Alexandre ? Que faisait-il en faveur de la Macédoine ? Ne sentait-il pas que cette grandeur ne devait être que passagère ; que des conquêtes si rapides, si étendues et si disproportionnées aux forces des Macédoniens ne pouvaient se conserver ? S'il ignorait des vérités aussi triviales, s'il ne démêla point les ressorts et le but de la politique de son père, ce héros devait avoir des lumières bien bornées ; si rien de tout cela au contraire n'échappait à sa pénétration, et ne put cependant modérer ses désirs ; ce n'est qu'un furieux que les hommes doivent haïr.

Darius ayant offert à Alexandre dix mille talents et la moitié de son empire, Parménion pensait qu'il était sage de ne pas rejeter ces offres, je les accepterais, dit-il, si j'étais Alexandre, et moi aussi, répliqua Alexandre, si j'étais Parménion. Cette réponse peu sensée a été admirée parce qu'elle déploie en quelque sorte tout le caractère d'Alexandre, et fait connaître que son courage et son ambition sont sans bornes. Philippe aurait pensé comme Parménion, et il eût fait sa paix avec Darius. Maître d'une partie de l'Asie, il eût travaillé utilement pour la gloire et le bonheur des Macédoniens. Il se fût fait craindre et respecter des Grecs, en les enveloppant de sa puissance. En un mot il eût fondé un grand empire, et en établissant un ordre constant entre les différentes provinces de sa domination, il eût mis ses successeurs en état de conserver ses conquêtes et de les étendre.

Si on rapproche sous ce point de vue les deux princes dont je parle, qu'on remarque entre eux une étrange disproportion ! Dans Philippe je vois un politique supérieur à tous les événements ; et fait pour gouverner les hommes. La fortune ne peut lui opposer d'obstacles qu'il n'ait prévus, et qu'il ne surmonte suivant leur différente nature, par sa sagesse, sa patience, son courage ou son activité ; je découvre un génie vaste dont toutes les entreprises sont liées, et se prêtent une force mutuelle. Ce qu'il exécute est toujours une conséquence de ce qu'il a fait, et prépare ce qu'il doit entreprendre. Dans Alexandre je vois un guerrier extraordinaire, dont le courage téméraire et impatient, qu'on me permette cette expression, tranche partout le nœud gordien que Philippe eût dénoué.

L'excès de toutes ses qualités, surprend la raison et le fait paraître grand, parce qu'il fait sentir à ceux qui le considèrent la faiblesse de leur caractère ; au lieu de ne donner que de la surprise à ce phénomène rare, nous lui donnons de l'admiration. Qu'on suppose Philippe dans l'Asie à la tête des forces de la Grèce. Si sa sagesse paraît d'abord moins capable d'imposer à Darius que l'enthousiasme d'Alexandre, elle le conduira cependant au même but. L'audace d'Alexandre lui réussit, parce qu'elle excita dans Darius la crainte, passion qui resserre l'esprit, glace l'imagination, et engourdit toutes les facultés de l'âme. Darius eût éprouvé de la part de Philippe une autre sorte de consternation. Le roi de Macédoine l'eût entouré de pièges ; il eût profité des divisions qui régnaient dans l'Asie, dont les provinces désunies par leurs mœurs, leurs lois, leur religion, n'avaient aucune relation entre elles ; il eût réveillé l'esprit de révolte ; il eût tenté l'ambition de ces satrapes orgueilleux qui ne cherchaient qu'à se rendre indépendants ; il eût marchandé leurs villes, et comme on l'a dit, faisant autant la guerre en marchand qu'en capitaine, il eût ruiné l'empire de Perse, et Darius peut-être sans être vaincu, eût vu disparaître sa puissance.

Placez Alexandre dans les mêmes circonstances où s'est trouvé son père, et la Macédoine, qui n'avait pas entièrement succombé sous l'imbécillité de ses derniers rois, sera écrasée du courage d'Alexandre. Qu'un de ses ennemis veuille profiter de sa faiblesse et de la confusion de ses affaires, il courra à la vengeance avant que de l'avoir préparée. Il serait inutile de parcourir ici toutes les conjonctures délicates où Philippe s'est trouvé ; je me borne à rappeler la levée des sièges de Périnthe et de Byzance : Alexandre était-il capable d'une pareille conduite ? Il abandonna enfin les mœurs des Grecs et prit celles des Perses.

Quelques écrivains, pour sauver la gloire de ce héros, ont imaginé que ce changement fut l'ouvrage de sa politique, et qu'il ne songeait qu'à donner de la confiance aux barbares, et à les gagner afin d'affermir son empire. Mais quand ce seraient là en effet les vues d'Alexandre, ne devrait-on pas lui reprocher d'avoir

mal raisonné ? Pour plaire aux Perses était-il prudent de choquer les Grecs ? Ceux-ci, quoique moins nombreux, méritaient plus de ménagements ; ils étaient braves, aguerris et jaloux de leur liberté, les autres accoutumés à ramper sous le despotisme, étaient faits pour être esclaves.

C'était donc du côté de la Grèce plutôt que de la Perse, que la monarchie des Macédoniens pouvait être menacée de quelque révolution. En effet quand Alexandre mourut, les Grecs firent un effort pour rompre leurs chaînes : mais l'Asie ne songea point à se soulever, et un politique célèbre en donne la raison. Que gagnaient, dit-il, les Perses à obéir plutôt à la famille de Darius qu'à celle d'Alexandre ? Qui réussit à détrôner un prince despotique, ne craint point, en occupant sa place, de se voir enlever sa proie. Le vaincu n'avait commandé qu'à des hommes lâches et sans vertu, il avait seul possédé toute l'autorité ; personne, après sa ruine, n'aura donc assez de crédit pour armer le peuple, se mettre à sa tête, et le porter à venger un maître dont le sort doit lui être indifférent.

Le changement d'Alexandre fut une vraie corruption. En entrant dans la tente de Darius ornée des richesses les plus précieuses, ce prince, qui n'avait encore l'âme ouverte qu'à la passion de conquérir, ne put cependant s'empêcher d'en être ébloui au point de dire à ceux qui le suivaient, que c'était là ce qu'on devait appeler régner. Ce germe de corruption se développa dans la prospérité. Maître de tout il voulut enfin jouir.

Malgré ce que dit Plutarque, qu'on ne pense pas que ce héros songeât à lier étroitement les différentes provinces de son empire, pour n'en former qu'un seul corps qui dût éternellement subsister. Plus Alexandre avait les qualités d'un conquérant, moins il devait avoir celles d'un législateur. Loin de remédier aux maux que lui présageait l'ambition de ses lieutenants ; il prévoyait au contraire avec une sorte de joie, leurs divisions, et regardait leurs guerres comme les jeux funèbres dont on devait honorer ses funérailles. N'était-ce pas en donner le signal que d'appeler vaguement à sa succession le plus digne de lui succéder ? Il est bien vraisemblable que ce prince crut qu'il importait à sa gloire, que son successeur fût moins puissant que lui, et qu'il se formât plusieurs monarchies formidables des débris de son seul empire.

LIVRE QUATRIÈME

Situation des Grecs après la mort d'Alexandre et de tous ses successeurs. De l'origine, des mœurs et des lois de ligue des Achéens. Les affaires des Romains commencèrent à être mêlées à celles des Grecs ; la Grèce devient une province romaine.

Malgré la soumission des Perses, et la faiblesse des Grecs, la puissance des Macédoniens penchait vers sa ruine. Il semble en effet que les empires aussi considérables que celui d'Alexandre soient destinés à succomber sous leur propre poids. Tantôt la sécurité où ils sont à l'égard des étrangers, les distrait de l'attention avec laquelle ils doivent veiller sur eux-mêmes, et les ressorts du gouvernement se relâchent. Tantôt ses ministres ne peuvent se refuser aux voluptés qui les assiègent ; et le peuple fatigué de leurs injustices, s'abandonne à un assoupissement léthargique. Plus souvent encore la trop vaste étendue d'une monarchie fait sa faiblesse, parce qu'il ne peut régner aucune harmonie entre ses provinces, que rien ne s'y exécute qu'avec une extrême lenteur ; ou que n'y ayant aucune proportion entre les abus qui y doivent naître et les remèdes que la politique peut y apporter, la prudence toujours moins habile que les passions, est incapable de réprimer les vices qui se multiplient avec un degré de vitesse toujours plus rapide, et qui tendent au bouleversement entier de la société.

La terreur du nom d'Alexandre, l'admiration que mille qualités héroïques avaient inspirée pour sa personne, et l'espèce d'enthousiasme qui échauffait son armée, étaient les seuls liens qui eussent tout contenu dans le devoir. Ce prince avait régné peu de temps, et quand il mourut sa monarchie était encore trop nouvelle pour avoir des lois accréditées ou des usages qui en tinssent lieu. Son camp n'avait pas été une école où l'on eût appris à être juste et modéré ; et les lieutenants d'un héros qui croyait que le courage et la force fussent des titres légitimes pour régner par tout où il y avait des hommes, devaient être ivres d'ambition. Presque souverains dans les provinces de leur gouvernement, pouvaient-ils reconnaître l'autorité d'un prince imbécile et d'un enfant encore au berceau, qui avaient partagé le trône d'Alexandre ?

Quand Perdicas, à qui la régence fut déferée, aurait eu toutes les qualités et tous les talents de Philippe, il lui aurait été impossible de maintenir l'ordre et la subordination.

C'était un défaut en lui que rien ne pouvait réparer, que d'avoir été l'égal des capitaines à qui le gouvernement des provinces avait été confié. Au lieu de leur imposer par sa dignité, il ne faisait qu'irriter leur orgueil et leur ambition. Il est vrai que dans la crainte de se rendre odieux, aucun n'osa d'abord se soulever ouvertement contre une autorité légitime : mais ils n'eurent cependant aucune déférence pour les ordres du régent.

Chacun se fit des règles d'administration suivant qu'il importait à ses intérêts, eut ses armées et ses forteresses, et refusa de rendre compte des tributs et des impôts qu'il faisait lever par ses officiers. En un mot la monarchie des Macédoniens, quoiqu'une encore en apparence, était déjà réellement partagée en différentes parties indépendantes les unes des autres.

Dans une situation aussi critique, Perdicas ne pouvait affermir le gouvernement, qu'en donnant les preuves les plus éclatantes de son attachement envers la famille d'Alexandre. Il aurait dû en quelque sorte se démettre de son autorité entre les mains d'un conseil composé des grands de l'état, et à l'exemple d'Eumènes, y faire revivre Alexandre. Mais soit que sa vanité ne lui permit pas de déguiser ainsi son ambition, soit qu'il connût assez les généraux Macédoniens pour penser, quelle que fût sa conduite, qu'ils auraient l'art de la rendre suspecte, et de se faire des prétextes de guerre et de révolte ; il laissa lui-même entrevoir, après qu'il eut épousé Cléopâtre, qu'il aspirait à l'empire, et voulut maintenir son autorité par la force.

Le régent faisait à peine ses dispositions pour attaquer Ptolémée qui s'était rendu indépendant dans l'Égypte, qu'Antigone le plus habile et le plus ambitieux des lieutenants d'Alexandre, représenta Perdicas comme un usurpateur qui voulait dépouiller les grands de leurs gouvernements, y placer ses créatures, et se défaire ensuite des deux rois. Il n'en fallait pas tant pour allumer dans toutes les parties de l'empire une guerre que tout le monde désirait, et dont chaque gouverneur de province se flattait en particulier de retirer le principal avantage.

Perdicas que sa dureté et son orgueil avaient rendu odieux à son armée, la vit se soulever contre lui, et ayant été assassiné par des conjurés, les soldats offrirent la régence à Ptolémée même contre lequel ils marchaient. Ce prince, car on peut commencer à lui donner ce titre, refusa prudemment une dignité dont il ne pouvait soutenir les prérogatives, sans se rendre l'ennemi de tous les gouverneurs de provinces ; et qui, en ne lui donnant qu'un pouvoir imaginaire et contesté sur l'empire d'Alexandre, l'aurait vraisemblablement exposé à perdre l'Égypte. La régence fut déferée à Aridée et à Pithon, les chefs de la conjuration qui avait fait périr Perdicas : mais ces deux hommes accablés du poids de leur dignité, s'en démirent entre les mains d'Antipater, gouverneur de Macédoine, qui était passé d'Europe en Asie à la tête d'une armée, pour faire une diversion en faveur de Ptolémée, et attaquer Eumènes et les autres généraux fidèles à Perdicas et à leur devoir.

Antipater aussi habile que Ptolémée, ne sacrifia pas la fortune dont il jouissait, aux intérêts de la régence dont on venait de le revêtir. Soit que par les relations qui l'avaient lié aux rebelles, il fût instruit de tous leurs projets, et jugeât en conséquence que la monarchie des Macédoniens ne pouvait subsister ; soit qu'il vît du danger à renoncer aux liaisons qu'il avait avec eux, pour former des alliances nouvelles et douteuses avec les amis de Perdicas et du gouvernement ; il ne balança point à avilir lui-même la régence, et à précipiter la chute de l'état. Dans le nouveau partage qu'il fit de l'empire, il dépouilla de leurs provinces Eumènes et les autres généraux de son parti, et les donna aux ennemis les plus dangereux du gouvernement. Ce partage devait exciter une guerre sanglante en Asie entre les lieutenants d'Alexandre ; car les uns n'étaient pas dans la disposition d'abandonner leurs provinces sur un simple ordre du régent, et les autres devaient tout tenter pour entrer en possession des gouvernements qui leur avaient été donnés. Tandis que tout se préparait à une révolution, Antipater repassa en Europe avec les deux rois qui étaient sous sa garde, et se bornant à gouverner la Macédoine, parut oublier les conquêtes des Macédoniens.

Les Grecs se seraient conduits avec prudence, s'ils eussent attendu à vouloir recouvrer leur liberté, que les premiers différends dont je viens de parler, et qu'il était aisé de prévoir, eussent éclaté en Asie. Phocion ne négligea rien pour

réprimer l'ardeur avec laquelle les Athéniens se portèrent à prendre les armes, lorsqu'ils apprirent les premières nouvelles de la mort d'Alexandre. Si Alexandre, leur disait-il, est mort aujourd'hui, il le sera encore demain et après demain. Mais Démosthènes qui avait été rappelé de son exil, fit valoir le prix de la liberté ; il représenta avec son éloquence ordinaire la honte de la Grèce, et en la poussant à la révolte, il confirma sa servitude. La victoire complète que Léosthène, général de la confédération des Grecs, remporta sur Antipater, ne pouvait en effet leur être d'aucune utilité ; et tandis que les Athéniens et leurs alliés se livraient à la joie, Phocion n'avait-il pas raison de dire qu'il aurait voulu avoir gagné cette bataille, mais qu'il serait honteux de l'avoir conseillée ? Qu'espéraient les Grecs par leur entreprise contre une monarchie aussi puissante que celle de Macédoine, et dont toutes les parties étaient encore unies ? Tant que la guerre civile n'était point allumée entre les lieutenants d'Alexandre, les Grecs ne devaient-ils pas sentir qu'ils triompheraient inutilement d'Antipater ? Sa défaite est à peine sue en Asie, qu'il reçoit des secours de tous côtés. Clitus arme une flotte considérable ; Léonatus passe en Europe avec les forces de son gouvernement de Phrygie ; Cratère amène avec lui de Cilicie six mille Macédoniens dont plus de la moitié avait suivi Alexandre dans toutes ses expéditions, mille Perses aguerris, et quinze cents chevaux. Voilà ce qu'avait craint Phocion, et ce qui le portait à réprimer l'emportement aveugle et téméraire de la Grèce. En effet, quand Antipater, au lieu de se venger de sa défaite, d'imposer un joug plus pesant aux Grecs, de détruire le gouvernement populaire d'Athènes, de transporter une partie de ses habitants dans la Thrace, et de mettre garnison dans le fort de Munychie, eût éprouvé une seconde disgrâce et plus considérable que la première ; il aurait reçu de nouveaux secours, et la Grèce enfin aurait été accablée avant que les forces des Macédoniens fussent épuisées, ou que leurs divisions eussent éclaté.

Après que Perdicas eut déclaré la guerre à Ptolémée, tout changea de face, et les circonstances devenaient aussi favorables à la révolte des Grecs, qu'auparavant elles y avaient été contraires. Bien loin qu'Antipater eût alors reçu des secours de l'Asie, il était lui-même intéressé à y faire passer tout ce qui lui aurait resté de forces, pour s'opposer à l'ambition de Perdicas, et seconder Antigone et Ptolémée dont le salut importait à tous les ambitieux de l'empire. Antipater se serait comporté à l'égard de la Grèce, comme il se conduisit avec les Étoliens à qui il faisait la guerre, et qu'il invita à la paix par des conditions avantageuses. De leur côté

Perdicas et ceux de son parti auraient recherché son alliance, comme ils recherchèrent celle des Étoliens. En un mot les Grecs jouant un rôle important entre les successeurs d'Alexandre, s'en seraient fait respecter, et n'auraient plus trouvé d'obstacle à leur liberté que dans leur propre corruption.

Au lieu d'être en état de profiter des dissensions des Macédoniens, quand ils commencèrent à se faire la guerre, les Grecs en furent les premiers la victime. On n'eut aucune raison de les ménager, parce que la faiblesse, où la vengeance d'Antipater les avait réduits les rendait méprisables. Leur pays servit de théâtre à la guerre. Leurs villes qui avaient conservé jusques là une apparence de liberté, furent en proie à mille tyrans qui s'y emparèrent de l'autorité souveraine, à la faveur des troubles qui agitèrent la Macédoine, et dont je ne parlerai qu'autant qu'il est nécessaire pour faire connaître la situation de la Grèce. Antipater ne survécut pas longtemps à son élévation, et au lieu de remettre en mourant la régence générale de l'empire et le gouvernement particulier de la Macédoine à son fils, il y appela Polypercon.

Cassandre indigné de la prétendue injure que lui avait fait son père, brûlait de se venger et de s'emparer d'un royaume qu'il regardait déjà comme son patrimoine ; mais n'ayant encore rempli que des postes subalternes, argent, soldats, vaisseaux, tout lui manquait pour l'exécution de son projet. Il s'ouvrit à Séleucus, gouverneur de Babylone, et à Antigone qui était le maître de l'Asie mineure. Ces deux hommes pleins d'ambition, qui ne cherchaient qu'à multiplier les troubles, et à avilir la régence, flattèrent le ressentiment de Cassandre, lui donnèrent une armée, et le mirent en état de faire une entreprise sur la Macédoine.

Polypercon mal affermi dans son gouvernement, fut obligé de l'abandonner à l'approche de Cassandre. Il se retira dans le Péloponnèse avec les troupes qu'il s'était attachées, et emporta l'argent qui était dans les trésors des rois de Macédoine. Il appela à son service tout ce qu'il y avait de Grecs qui n'ayant point d'autre profession que celle des armes, se vendaient au plus offrant, et pour lesquels Philippe avait dit que la guerre était un temps de paix. Essayant ensuite d'intéresser la Grèce à son sort, il porta un décret par le quel il substituait le gouvernement populaire à l'aristocratie établie par Antipater, et ordonnait aux républiques de bannir leurs magistrats et de s'engager par serment à ne jamais rien entreprendre contre les intérêts de la Macédoine. C'était en vain que Polypercon voulait ranimer la Grèce : affaissée sous ses disgrâces, elle n'était plus capable d'aucun sentiment. Ce décret causa de nouveaux désordres en ramenant l'usage des proscriptions et des exils ; et Polypercon, obligé de demeurer sur la défensive, se détermina, pour s'assurer de la fidélité de plusieurs villes, à y placer des espèces de lieutenants qui abusèrent de leur pouvoir, et devinrent bientôt de vrais tyrans.

Tandis que le régent de l'empire ne faisait dans le Péloponnèse que le rôle d'un aventurier, que la tyrannie se multipliait chez les Grecs, et que la Macédoine éprouvait chaque jour de nouvelles révolutions, dans lesquelles toute la famille d'Alexandre périt enfin de la façon la plus tragique, Antigone défit Eumènes, Alcétas et Attale, et dissipa jusqu'aux derniers restes des partisans de Perdicas et du gouvernement. Après tant de succès, ce capitaine se trouvait en quelque sorte le maître de l'Asie : mais la monarchie seule d'Alexandre pouvait satisfaire son ambition. Cassandre, Ptolémée, Séleucus et Lysimaque étaient autant de rivaux incommodes dont il ne voyait la fortune qu'avec chagrin. Soit que la Macédoine lui offrît une carrière plus brillante par la réputation qu'elle avait acquise sous Philippe et sous Alexandre ; soit qu'il crût que ce royaume donnerait à ses rois un droit sur les provinces qui en avaient été démembrées ; ce fut à Cassandre qu'Antigone résolut de déclarer d'abord la guerre.

Dans cette vue il recherche l'alliance de Polypercon, lui donne des espérances, et lui envoie des forces pour l'aider à se soutenir. Afin d'attirer en même temps dans son parti les villes de la Grèce, il leur ordonne par un décret d'être libres, et les affranchit des garnisons étrangères dont elles étaient opprimées. Son fils Démétrius, surnommé Poliorcète, passa à deux reprises dans la Grèce pour y mettre ce décret en exécution. Ce jeune héros enleva, il est vrai, à Ptolémée la plupart des places où il tenait garnison, et chassa Cassandre de celles qu'il occupait : mais les Grecs n'en étaient pas moins malheureux ; les armées qui ravageaient leur pays, leur ôtaient la liberté que d'inutiles décrets leur attribuaient ; et tout leur avantage, si c'en est un, était de changer de joug, et de voir leurs ennemis se déchirer tour à tour et se punir de leur ambition.

Cassandre prêt à se voir chasser de la Macédoine, retira Ptolémée, Séleucus et Lysimaque de l'espèce d'aveuglement dans lequel ils étaient. Il leur représenta combien il est imprudent de souffrir l'agrandissement d'un voisin sans s'y opposer. Il leur fit sentir que le danger dont il était menacé, leur était commun ; que sa chute entraînerait la leur, Antigone étant trop ambitieux pour que la Macédoine servît de terme à ses conquêtes ; et qu'il était temps, ou jamais, de se réunir contre cet oppresseur. Ces quatre princes se liguèrent, et la célèbre bataille d'Ipsus décida enfin de la succession d'Alexandre d'une manière fixe. Antigone défait perdit la vie dans le combat, et ses ennemis partagèrent sa dépouille.

La Grèce se serait vue délivrer de cette foule de tyrans qui l'opprimaient à la fois, ou du moins elle aurait commencé à se ressentir de quelques avantages de la paix sous la protection des rois de Macédoine, à qui elle était échue en partage ; si elle n'eût été destinée à servir de théâtre aux aventures singulières d'un prince, sur qui la fortune semblait vouloir épuiser tous ses caprices. Démétrius Poliorcète n'avait recueilli des débris de la fortune de son père que Tyr, l'île de Chypre, et quelques domaines très bornés sur les côtes d'Asie. Depuis Alexandre, l'ambition, l'espérance et le courage étaient des titres suffisants pour aspirer à se faire des royaumes ; la Grèce où Démétrius avait des amis et des intelligences, le tenta ; et tandis qu'à la tête d'une armée d'aventuriers dignes de lui, il était occupé à y faire des conquêtes, il perdit ses autres états. La fortune l'en dédommagea, en le portant sur le trône de Macédoine à la faveur des divisions qui se formèrent entre les fils de Cassandre au sujet de la succession. Dépouillé de sa couronne au bout de sept ans, son inquiétude le fit passer en Asie pour s'y conquérir un nouvel établissement, et il laissa cependant à son fils Antigone Gonatas, des forces avec lesquelles il se maintint dans la Grèce. C'est ce prince qui, au rapport des historiens, se conduisant par les mêmes principes de politique que Polypercon, établit des tyrans dans la plupart des villes, ou se déclara le protecteur de tous ceux qui avaient usurpé l'autorité souveraine dans leur patrie. Avec leur secours il se rendit assez puissant pour s'emparer de la Macédoine après la mort de Sosthène, s'y affermir, et laisser enfin ce royaume à ses descendants.

Pendant que la Grèce de jour en jour plus esclave, était agitée par les révolutions dont je viens de faire une légère peinture, on commença à y parler des Étoliens, qui jusques-là n'avaient presque jamais eu part à aucune affaire importante. De tous les Grecs c'étaient les seuls qui eussent conservé cet esprit de piraterie et de brigandage que les autres avaient perdu en formant des sociétés. Les Étoliens, dit Polybe, sont plutôt des bêtes féroces que des hommes : justice, droit, alliances, traités, ce sont de vains noms, l'objet de leurs plaisanteries. Accoutumés à ne vivre que de butin, ils ne font grâce à leurs alliés, que quand ils trouvent à contenter leur avarice chez leurs ennemis. Tant que la Grèce fut en état de leur imposer, ces brigands n'exercèrent leurs violences que dans la Macédoine, dans l'Illyrie, sur mer, ou dans les îles qui avaient le moins de relation avec le continent. Tout changea de face quand les Grecs furent corrompus, désunis d'intérêts, et affaiblis par leurs guerres domestiques. Les Étoliens mirent d'abord à contribution quelques quartiers du Péloponnèse ; ils désolèrent bientôt toute cette province, et enhardis ensuite par leurs succès et par les alliances qu'ils avaient toujours avec quelqu'un des successeurs d'Alexandre, ils firent enfin des courses dans toute la Grèce.

Les désordres que commettait ce peuple farouche, rappelèrent à quelques républiques le souvenir de leurs anciennes associations. Dyme, Patres, Tritée et

Phare, les villes les plus accréditées de l'Achaïe, et les plus exposées aux insultes des Étoliens, renouèrent les premières leur alliance, et leur traité donna naissance à la seconde ligue des Achéens, qui étant parvenue à remplir la place qu'Athènes et Sparte avaient autrefois occupée parmi les Grecs, mérite qu'on en fasse connaître tous les progrès.

Comme toutes les autres contrées de la Grèce, l'Achaïe obéit d'abord à des rois ; ces princes descendaient d'Oreste, et leur famille conserva la couronne jusqu'aux fils d'Ogygès qui s'étant rendus odieux, furent chassés de leurs états. Les Achéens commençant alors à être libres, chacune de leurs villes forma une république indépendante qui avait son gouvernement, son territoire et ses magistrats particuliers. Les distinctions que la monarchie avait introduites entre les citoyens disparurent, et le peuple posséda toute l'autorité souveraine. Ce gouvernement si orageux dans le reste de la Grèce, ne causa aucun désordre dans l'Achaïe, parce qu'il y était tempéré par les lois générales dont ses différentes républiques convinrent, en contractant une alliance que leur faiblesse rendait nécessaire, et à laquelle elles étaient préparées, puisqu'elles avaient eu jusqu'alors les mêmes poids, les mêmes mesures, les mêmes lois, le même esprit et les mêmes intérêts.

Chacune de ces républiques renonça au privilège de contracter des alliances particulières avec les étrangers, et toutes convinrent qu'une extrême égalité servirait de fondement à leur union, et que la puissance ou l'ancienneté d'une ville ne lui donnerait aucune prérogative sur les autres. On créa un sénat commun de la nation ; il s'assemblait deux fois l'an à Égium, au commencement du printemps et de l'automne, et il était composé des députés de chaque république en nombre égal. Cette assemblée ordonnait la guerre ou la paix, contractait seule des alliances, faisait des lois particulières pour son gouvernement, envoyait des ambassadeurs, ou recevait ceux qui étaient adressés aux Achéens. S'il survenait quelque affaire importante et imprévue dans le temps que le sénat ne tenait pas ses séances, les deux préteurs le convoquaient extraordinairement. Ces magistrats, dont l'autorité était annuelle, commandaient les armées ; et quoiqu'ils ne pussent rien entreprendre sans la participation de dix commissaires qui formaient leur conseil, ils paraissaient en quelque sorte les dépositaires de toute l'autorité publique, dès que le sénat auquel ils présidaient, n'était pas assemblé.

Il résultait de cet ordre politique que le peuple de chaque ville de l'Achaïe jouissait de sa liberté sans crainte de la perdre ; et que ne se mêlant que des affaires purement civiles, il n'ait point remué par ces grands intérêts qui causent des agitations trop violentes, font naître des cabales et des partis, et qui ruinent presque toujours une démocratie. Les Achéens par-là plus portés à la modération, ne songeaient ni à acquérir de grandes richesses, ni à se rendre redoutables à leurs voisins par leurs armes. Leur sénat obligé de conformer sa conduite à leur génie, fut sans ambition, et se trouva par conséquent préparé à suivre toujours la justice. C'est son attachement à la vertu qui le fit respecter et lui valut souvent l'honneur d'être l'arbitre des différends qui s'élevaient dans le Péloponnèse, dans les autres parties de la Grèce, et même chez les étrangers.

Les Achéens à qui Philippe et Alexandre avaient laissé leurs lois, leur gouvernement, je dirais presque leur liberté, n'échappèrent pas aux malheurs que la Grèce éprouva sous les successeurs de ces princes. Les villes de l'Achaïe sentirent le contrecoup des désordres qui troublèrent la Macédoine ; les unes reçurent garnison de Polypercon, de Démétrius, de Cassandre, et depuis

d'Antigone Gonatas ; les autres virent naître des tyrans dans leur sein, et il n'y eût plus de lien entre elles.

Telle était la situation de l'Achaïe, lorsque Dyme et les trois autres villes que je viens de nommer, jetèrent les fondements d'une seconde ligue qui se proposa pour modèle la première, et en prit les mœurs, les lois et la politique. Les égéens s'étant délivrés cinq ans après de leur garnison, s'incorporèrent dans cette république naissante, qui s'agrandit encore par l'association des Caryniens, et des Bouriens qui avaient massacré leurs tyrans. Quelques villes du Péloponnèse demandèrent comme une faveur à être reçues dans la ligue ; d'autres attendirent qu'on leur eût ouvert les yeux sur leurs intérêts, ou qu'on leur fit une sorte de violence dont elles eurent bientôt lieu de s'applaudir.

Tandis que la Macédoine occupée de ses dissensions domestiques, ne pouvait donner qu'une attention légère aux affaires de la Grèce ; les Achéens, dit Polybe, auraient fait des progrès beaucoup plus considérables, si leurs préteurs eussent été des hommes distingués par leur courage ou par leurs lumières. On pourrait encore soupçonner, que la multiplicité de ces magistrats nuisit aussi pendant longtemps aux intérêts des Achéens, par l'espèce d'inaction où la diversité de leurs sentiments les retenait. Il est du moins certain que tout changea de face lorsque l'Achaïe, au lieu d'élire tous les ans deux préteurs, n'en choisit qu'un auquel elle confia l'administration de toutes ses affaires. Ce fut quatre ans après cette réforme, qu'Aratus délivra Sycione sa patrie, du tyran qui s'en était rendu le maître, et l'unit à la ligue des Achéens. Les talents de cet homme célèbre l'élevèrent à la préture, qui devint en quelque sorte une magistrature perpétuelle entre ses mains, et il offrit à la Grèce un spectacle tout à fait extraordinaire. Sans ambition, sans désir de faire des conquêtes, les Achéens déclarèrent une espèce de guerre sourde à tous les tyrans du Péloponnèse ; ils surprirent plusieurs villes, les affranchirent, et se crurent assez payés des frais et des périls de leur entreprise, en les unissant à une société dans laquelle elles jouissaient de la même indépendance et des mêmes prérogatives que les villes les plus anciennement alliées. Plusieurs tyrans ne se trouvant plus en sûreté, surtout après la mort de Démétrius, roi de Macédoine, qui les protégeait, se défirent eux-mêmes de leur autorité. Au changement subit qui se fit dans le Péloponnèse, et au rôle important que commençaient à faire les Achéens, on eût dit que l'ancienne haine des Grecs contre la monarchie était réveillée, et que réunis d'intérêt ils n'allaient plus former qu'un corps. Mais outre que les villes qui avaient autrefois dominé dans la Grèce, étaient jalouses des progrès de l'Achaïe et la traversaient secrètement, la ligue achéenne par elle-même n'inspirait pas assez de confiance, pour mettre en mouvement des peuples lassés de lutter contre la fortune et accoutumés à leur abaissement. La modération des Achéens devait grossir le nombre de leurs alliés : mais cette même modération mettait obstacle d'un autre côté à leur agrandissement ; parce qu'elle leur faisait trop aimer la paix, et que l'amour de la paix leur laissait négliger les qualités propres à les rendre l'âme de la Grèce entière, et à y établir un gouvernement qui en réunît toutes les forces.

Aratus qu'on peut regarder comme l'auteur de la seconde association des Achéens, contribua beaucoup à entretenir cette modération qui faisait la marque distinctive de leur caractère. C'était, dit Polybe, l'homme le plus propre à conduire les affaires d'une république : une justesse exquise d'esprit le portait toujours à prendre le parti le plus convenable dans les dissensions civiles.

Habile à ménager les passions différentes des personnes avec lesquelles il traitait, il parlait avec grâce, savait se taire, et possédait l'art de se faire des amis et de se les attacher. Savant à former des partis, tendre des pièges à un ennemi, et le prendre au dépourvu, rien n'égalait son activité et son courage dans la conduite et l'exécution de ces sortes de projets.

Aratus si supérieur par toutes ces parties, n'était plus qu'un homme au-dessous du médiocre à la tête d'une armée. Confondu quand il fallait agir à force ouverte, une timidité subite suspendait toute l'action de son esprit ; et quoiqu'il ait rempli le Péloponnèse de ses trophées, peu de capitaines ont eu cependant moins de talents que lui pour la guerre.

Polybe aurait dû ajouter qu'Aratus se rendait justice, et sentait son embarras à la tête d'une armée ; ce magistrat l'avouait lui-même, l'histoire en fait foi, et par conséquent il était naturel que pour se mettre à son aise, toutes ses vues se tournassent vers la paix, et que pour l'entretenir, il nourrît dans les Achéens les sentiments de crainte auxquels leur ligue devait sa naissance, et réprimât avec soin les mouvements d'ambition que pouvaient leur inspirer leurs succès. D'ailleurs ce politique profond savait sans doute que par la nature même de leur confédération, les villes d'Achaïe n'étaient pas capables de suivre une longue entreprise avec assez de constance pour la faire réussir. Il dut donc ne point penser au projet de rendre à tous les Grecs leur liberté, et de les réunir sous un même gouvernement.

Pour prévenir les maux auxquels la faiblesse des Achéens les exposait, tandis qu'ils avaient à leurs portes, dans la personne des rois de Macédoine, un ennemi redoutable qui n'épiait que les occasions favorables de les asservir ; Aratus mit habilement à profit la rivalité qui régnait entre les successeurs d'Alexandre.

L'ambition de ces princes n'avait point été satisfaite du partage dont ils étaient convenus après la bataille d'Ipsus. Toujours pleins de jalousie, de crainte et de soupçons, les uns à l'égard des autres, ils ne travaillaient qu'à s'affaiblir mutuellement. Les cours d'Égypte et de Syrie étaient principalement attentives aux démarches des rois de Macédoine, qui se regardant comme les vrais successeurs d'Alexandre, croyaient avoir des droits sur les provinces démembrées de son empire, et se promettaient de les faire rentrer sous leur domination, dès que l'asservissement de la Grèce entière, les mettrait en état d'en rassembler les forces, et de reprendre le projet formé par Philippe contre l'Asie, et exécuté par Alexandre.

Ces puissances voyaient donc avec plaisir que loin de fléchir sous le joug Macédonien, le Péloponnèse formât encore des ligues favorables à sa liberté, et leur servît de rempart. Elles devaient le protéger. Aratus le comprit, et par les alliances qu'il contracta avec les rois d'Égypte et de Syrie, il imposa à Antigone Gonatas et à son fils Démétrius, et s'en fit même respecter.

Quelque sage que fût cette politique, il s'en fallait beaucoup qu'elle rassurât entièrement sur le sort de l'Achaïe. Il pouvait arriver que ses protecteurs se brouillassent ensemble, ou qu'occupés par des guerres domestiques, ils se trouvassent forcés, à ne point songer aux étrangers. Un roi de Macédoine pouvait les éblouir sur leurs intérêts, corrompre leurs ministres, ou construire une flotte assez considérable pour rendre inutiles les secours destinés au Péloponnèse, pendant que ses armées de terre l'assujettiraient. Le hasard pouvait donner aux Macédoniens un prince actif, guerrier et entreprenant, tandis que l'Égypte et l'Asie obéiraient à des rois paresseux et timides.

Voilà à peu près les dangers qu'il était permis aux Achéens de prévoir : mais tout est danger pour une république qui n'a point en elle-même des forces propres à fixer la fortune, et qui, pour parler ainsi, lui servent d'ancre au milieu de ses caprices. Mille évènements différents pouvaient perdre les Achéens, et ce fut celui auquel ils devaient le moins s'attendre, qui changea leur situation et leur politique. Après avoir encore donné, mais sans succès, une preuve de courage, pendant qu'Alexandre faisait la conquête de la Perse, les Spartiates s'étaient enfin plongés dans la plus honteuse corruption. On ne retrouvait chez eux aucun vestige des anciennes mœurs, et leur roi Agis, en tentant de rétablir les lois de Lycurgue, avait soulevé contre lui une république à qui ses vices étaient chers, et succombé sous les artifices et la violence que lui opposa la corruption.

La fin tragique de ce prince, si capable de dégoûter du personnage de réformateur, paraissait avoir mis le dernier sceau à l'abaissement des Lacédémoniens ; cependant Cléomène ne se laissa point décourager, et il prit en effet une route trop différente en marchant au même but, pour craindre le même sort. Ce qu'Agis avait tenté en philosophe, Cléomène l'entreprit en ambitieux. L'un touché de la beauté des lois de Lycurgue, aurait voulu rappeler avec elles la tempérance, la frugalité, l'amour de la justice et le respect pour la religion. L'autre ne faisait pas, et il s'en fallait bien, le même cas de ces vertus considérées en elles-mêmes.

S'il voulait bannir les vices de son temps, c'est qu'ils avaient énervé les Spartiates, et que leur république n'était plus entre les mains du prince qu'un vil instrument incapable d'être employé à de grandes choses : né avec beaucoup d'étendue dans l'esprit, et un courage et une ambition que rien n'arrêtait, il commença sa réforme par se défaire des Éphores, et bannir les citoyens les plus intéressés par leur fortune à contrarier ses vues. Il fit ensuite un nouveau partage des terres, abolit les dettes, et profitant, comme auteur de la révolution, du crédit qu'elle lui donnait, pour s'emparer de toute l'autorité, il rétablit des lois sages en tyran injuste, dissimulé et sans foi. L'habileté de ce prince secondée par l'espèce d'enthousiasme dont les Lacédémoniens étaient frappés, le mit en état de faire une entreprise considérable. Son premier objet fut de rendre à sa patrie la supériorité qu'elle avait perdue, et il tourna toutes ses forces contre les Achéens qui s'étaient emparés de l'empire du Péloponnèse. Aratus sentit sur le champ que les puissances avec lesquelles il était lié, n'avaient pas le même intérêt de défendre son association contre la république de Sparte, que contre la Macédoine. En effet il importait peu aux rois de Syrie et d'Égypte que chaque ville du Péloponnèse prît tour à tour l'ascendant sur les autres, pourvu que les Macédoniens restassent toujours dans leur premier état. Peut-être même ces princes devaient-ils favoriser une république qui, après avoir repris ses anciennes lois et recouvré sa réputation, devenait bien plus propre que la ligue des Achéens à favoriser l'indépendance des Grecs, et à les tenir unis contre la Macédoine. Quand Aratus aurait d'ailleurs dû compter sur la protection de ses alliés, il se serait perdu un temps considérable à envoyer des ambassadeurs et à négocier pendant que Cléomène actif, diligent, infatigable, poussait la guerre avec vigueur et ne perdait pas un instant.

En supposant même que les cours de Syrie ou d'Alexandrie se fussent hâtées de secourir les Achéens ; il me semble qu'il y aurait eu beaucoup d'imprudence de la part d'Aratus à appeler leurs armées dans le Péloponnèse. Il est certain que la Macédoine n'eût pas vu cette entreprise sans inquiétude ; la présence de ses ennemis au milieu de la Grèce, devait la forcer à prendre les armes ; car l'inaction dans cette circonstance l'eût rendue méprisable, et on eût tout osé

entreprendre contre elle, si on l'eût trouvée sans défense. La politique ne lui laissait donc d'autre parti que d'embrasser les intérêts des Spartiates. La guerre de Lacédémone et des Achéens serait devenue par-là une guerre entre les successeurs d'Alexandre ; la Grèce aurait encore été exposée aux mêmes violences et aux mêmes ravages dont elle était à peine délivrée. Les auxiliaires seraient devenus parties principales dans la guerre, et quelque puissance qui eût eu l'avantage, elle en aurait sûrement abusé pour opprimer à la fois la république de Sparte, la ligue des Achéens et tout le Péloponnèse.

On ne peut, je crois, donner trop de louanges à Aratus pour avoir recouru à la protection de la Macédoine même, dans une conjoncture aussi fâcheuse. Plutarque ne pense pas ainsi : Aratus, dit-il, devait plutôt tout céder à Cléomène, ... etc. .

Mais Plutarque ne se persuade-t-il pas trop aisément qu'il eût été possible d'engager les Achéens à reconnaître le pouvoir de Cléomène ?

Il faut s'en rapporter à Polybe, écrivain presque contemporain, et le plus sage et le plus profond des historiens de l'antiquité. Il nous apprend que ce prince devenu odieux à toute la Grèce, était regardé avec raison comme le tyran de sa patrie. En vain ses partisans, qu'il avait retirés de la misère, prétendaient-ils le justifier par l'exemple de Lycurgue, qui avait autrefois fait une sorte de violence aux Spartiates pour réformer leurs lois et leurs mœurs. Dans ce législateur on reconnaissait un père de la patrie, parce qu'il s'était oublié lui-même dans son entreprise, pour ne s'occuper que du bien public et du soin de faire des citoyens vertueux. Dans Cléomène au contraire, on ne voyait qu'un tyran, parce qu'il n'avait fait que changer les vices des Spartiates, et que lui-même avait tout sacrifié à son ambition et à son intérêt personnel.

Mais quand ce prince, semblable au portrait infidèle qu'en fait Plutarque, eût été magnanime, avide de gloire, généreux, ennemi de l'injustice et le père de ses sujets ; que cet historien nous apprenne par quelles voies il eût réussi à persuader aux villes de la confédération achéenne de se soumettre à Cléomène. Je ne sais s'il a été un temps où la vertu exerçait un pareil empire sur les hommes ; mais sous la préture d'Aratus, ce temps heureux ne passait plus chez les Grecs que pour une fable. Plutarque, si savant dans la connaissance du cœur humain, ignorait-il qu'un peuple ne renonce jamais volontairement à son indépendance, et que plutôt que de se soumettre à un maître qui veut le dominer et l'envahir, il se fera lui-même un tyran ? Tel est le cours des passions des hommes.

D'ailleurs la ligue des Achéens était composée de plusieurs villes qui auraient préféré de s'ensevelir sous leurs ruines, au chagrin de renoncer à la haine invétérée qu'elles avaient contre les Spartiates. Polybe nous avertit positivement que si Aratus n'eût pas recherché la protection des Macédoniens, les Messéniens et les Mégalopolitains allaient y recourir en se séparant de la ligue.

Qu'Aratus n'eût pas été plus habile dans l'art de gouverner que l'historien qui le condamne, et il armait les villes de l'association achéenne les unes contre les autres. En faisant des efforts inutiles pour concilier les esprits et conserver la paix, il aurait allumé la guerre civile dans le Péloponnèse. Les rois de Macédoine, quand même ils n'auraient été sollicités par aucune ville de lui accorder leur protection, seraient-ils demeurés simples spectateurs de ces querelles ? Il serait ridicule de le penser : ils n'auraient certainement pas manqué de profiter d'une

circonstance aussi favorable à leur ambition, et d'asservir enfin le Péloponnèse épuisé, sous prétexte d'y rétablir l'ordre.

Ce qui a principalement frappé Plutarque, c'est qu'Antigone surnommé Doson, après avoir entièrement défait Cléomène à Selasie, et ruiné les Lacédémoniens, mit en quelque sorte des entraves au Péloponnèse, en tenant garnison à Corinthe, et à Orchomène. La liberté des Achéens en souffrit sans doute, mais est-ce un motif suffisant pour condamner Aratus ? Tel est le malheur des hommes d'état, on les juge souvent sans considérer que la politique n'a quelquefois de choix à faire qu'entre deux partis fâcheux. Aratus empêche sa république de se perdre et on le blâme, parce que les Achéens en échappant à leur ruine se trouvent forcés d'avoir des ménagements pour la cour de Macédoine.

On regardera l'alliance que cet habile politique contracta avec Antigone Doson, comme l'évènement le plus heureux pour les Grecs et les Macédoniens, si on fait attention au changement qui survint bientôt dans leurs intérêts. Depuis qu'Annibal avait pénétré en Italie, et y faisait une guerre qui devait décider de la ruine des Romains ou des Carthaginois ; il ne s'agissait plus des haines particulières des Achéens et de la Macédoine, de leur rivalité, ni de vouloir se défendre ou s'asservir.

Puisqu'il allait se former contre les uns et les autres un ennemi commun, et que son agrandissement leur préparait le même danger dont les conquêtes de Cyrus avaient autrefois menacé la Grèce, ils n'avaient plus qu'un même intérêt, et la crainte devait les réunir. Tandis qu'ils s'occupaient par simple curiosité du spectacle que leur présentait la seconde guerre punique ; qu'il serait à souhaiter, leur disait Agélaüs de Naupacte, que les dieux commençassent à nous inspirer des sentiments... etc.

Pour justifier les justes alarmes d'Agélaüs, il suffirait de faire connaître ici le génie des Romains ; de rechercher les causes de la grandeur de ce peuple ambitieux, qui étant parvenu de l'état le plus bas à la plus haute élévation, et poussé par les ressorts de son gouvernement à s'étendre, ne pouvait cesser de vaincre qu'après avoir tout soumis, ou qu'après avoir été lui-même vaincu par sa prospérité. En effet les Romains marchaient à la monarchie universelle, toutes leurs institutions en faisaient une nation guerrière qui devait haïr le repos, parce que la guerre loin de l'épuiser, multipliait ses forces et ses richesses. Ils avaient contracté depuis leur naissance l'habitude de se mêler dans les affaires qui devaient en apparence leur paraître indifférentes ; il était impossible d'être leurs voisins sans devenir leurs ennemis : et dans la manière dont ils avaient subjugué l'Italie, la Sicile, et la Sardaigne, il était aisé de voir ce qu'ils feraient en s'agrandissant, et qu'ils retomberaient sur la Grèce ou sur la Macédoine dès qu'ils auraient vaincu l'Afrique. la Grèce ni la Macédoine, disait Agélaüs, ne pourront jamais séparément résister aux forces du vainqueur... etc.

C'était à Philippe à faire le rôle de Thémistocle dans une conjoncture aussi critique ; et quoiqu'il ne dût pas avoir affaire à des Xerxès, à des Mardonius, ni à des soldats d'Asie, il aurait encore opposé aux légions Romaines des forces capables de les étonner, s'il eût continué à se conduire par les principes sages et modérés qui illustrèrent les commencements de son règne, et qu'Antigone Doson lui avait donnés. La nature, disent les historiens, avait réuni dans Philippe toutes les qualités qui honorent le trône. Il avait l'esprit vif, étendu, et pénétrant. Une valeur héroïque était d'autant plus propre à lui gagner les cœurs, qu'il possédait en même temps cet art enchanteur de plaire que donne dans un roi l'affabilité

jointe aux talents. Il aimait la gloire avec passion, et ne pensait pas qu'elle pût être unie à l'injustice. Une sage modération écartait tous les soupçons qui auraient pu tenir les Grecs en garde contre lui. Tant de vertus disparurent en un jour ; phénomène, si je puis parler ainsi, d'autant plus surprenant, que ce prince entouré depuis longtemps de ces hommes méprisables qui ne peuvent s'élever à la fortune qu'en rabaissant leur maître jusqu'à eux, avait un caractère éprouvé.

Démétrius de Phare chatouilla l'ambition de Philippe, en lui faisant envisager la conquête de l'Italie comme une entreprise aisée après la bataille de Cannes. Les Romains, s'il fallait l'en croire, ne pouvaient se relever de leurs pertes ; et il était impossible au général d'une république aussi mal gouvernée que Carthage, de profiter de ses victoires. Philippe occupé de cette seule idée, néglige les avantages qu'il avait sur les Étoliens. Au lieu de ravager leur pays, et comme il en était le maître, de détruire les villes d'une nation odieuse à tous les Grecs, avec laquelle on ne traitait jamais sûrement, et qui seule était capable de troubler la bonne intelligence qui régnait entre le Péloponnèse et la Macédoine ; il se hâta de lui faire des avances d'amitié, et a fin de fixer toute son attention sur les affaires d'Italie, il fit la paix avec elle.

Dès que Philippe n'était plus occupé dans la Grèce, il agissait avec sagesse en se liant avec Annibal, car il devait souhaiter que ce général détruisît la république Romaine, ou l'humiliât du moins assez pour qu'elle ne fût plus occupée que de sa conservation. Il fallait favoriser les Carthaginois, parce qu'ils étaient des ennemis moins dangereux et moins entreprenants que les Romains, et qu'on jugeait aisément que leur fortune étant l'ouvrage seul du génie d'Annibal, leur gouvernement, leur police et leurs mœurs rendraient leur puissance inutile dans d'autres mains.

Si ces considérations avaient déterminé Philippe à rechercher l'amitié d'Annibal, il ne se serait point laissé effrayer par les menaces que lui firent les Romains en apprenant son traité : au contraire, il n'en aurait senti que plus vivement l'intérêt qu'il avait de les perdre, de seconder Annibal, et de faire en sa faveur ce que Carthage elle-même aurait dû faire. Philippe se flattait de s'établir sans peine dans l'Italie, et les flottes Romaines en insultant les côtes de son royaume, le retirent de son erreur. La crainte succède à la confiance ; ce prince se repent de son entreprise, y renonce sans y rien substituer, ou ne prend que de fausses mesures. Juge-t-il qu'il faut se préparer à la guerre et se mettre en état de défense contre les Romains : il oublie les sages conseils d'Agélaüs, et croit que pour augmenter ses forces il doit asservir la Grèce ; il ne cherche plus que des prétextes de la subjuguier, en y faisant naître des troubles ou en les aigrissant.

Si les Messéniens ont des démêlés domestiques, n'avez-vous pas des lois, dit-il aux grands, pour réprimer l'insolence de la multitude ? Manquez-vous de bras, dit-il au peuple, pour vous faire justice de vos tyrans ? Les plaintes éclatèrent de toutes parts contre la Macédoine. Ses alliés devinrent ses ennemis. Les Achéens se soulevèrent, et conduits par un aussi grand capitaine que Philopœmen, qu'on a appelé le dernier des Grecs, défendirent leur liberté avec plus de courage que la Grèce n'avait osé l'espérer. Philippe trouvant des obstacles insurmontables dans l'exécution de son projet, est réduit à négliger l'Italie qui échappe aux Carthaginois, pour s'occuper des seules affaires des Grecs. Il prévoit qu'il va se trouver exposé aux coups de deux ennemis redoutables, ses revers l'aigrissent, il n'écoute que sa colère, et devient enfin le plus insupportable tyran.

Les Romains conservaient encore cette austérité de mœurs qui les a rendus si illustres, quand les Étoliens, aveuglés par la haine qu'ils portaient à Philippe,

l'Achaïe et Athènes, invitèrent leur république à les venger des violences des Macédoniens. Rome enrichie des dépouilles de Carthage, pouvait suffire aux frais des guerres les plus éloignées et les plus dispendieuses, la pauvreté et les lois y étaient respectées ; l'union la plus intime subsistait entre les différents ordres de citoyens ; les dangers dont Annibal l'avait menacée, n'avaient fait que donner une nouvelle force aux ressorts du gouvernement. Les Romains enfin étaient plus persuadés que jamais que tout était possible à leur patience, à leur amour pour la gloire, et au courage de leurs légions. Quelque légère connaissance qu'on ait de la seconde guerre punique, on doit sentir quelle étrange disproportion il y avait entre les forces de la république Romaine, secondée par une partie des Grecs, et celles de Philippe. Aussi ce prince fut-il vaincu, et obligé de souscrire aux conditions d'une paix humiliante qui lui fit perdre les places qu'il occupait dans la Grèce, le laissa sans vaisseaux, et épuisa ses finances.

Les Romains essayèrent dès lors sur les Grecs cette politique adroite et savante qui avait déjà trompé et asservi tant de nations. Sous prétexte de rendre à chaque ville sa liberté, ses lois et son gouvernement, ils mirent réellement la Grèce dans l'impuissance d'avoir un même intérêt, et de se réunir. La république Romaine commença à dominer les Grecs par les Grecs mêmes ; ce fut par leurs vices qu'elle voulut les terrasser, avant que de les opprimer par la force des armes. Elle se fit des partisans zélés dans chaque ville, en comblant de bienfaits les citoyens qui lui étaient attachés. L'histoire a conservé les noms de plusieurs de ces hommes infâmes qui tour à tour délateurs de leurs concitoyens à Rome, et artisans de la tyrannie dans leur patrie, prétendaient qu'il n'y avait plus dans la Grèce d'autre droit, d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages que la volonté des Romains. Au moindre différend qui s'élevait, la république offrait la médiation ; ne parlait que de paix, parce qu'elle voulait avoir seule le privilège de faire la guerre ; donnait des conseils ; hasardait quelquefois des ordres, mais toujours en cachant son ambition sous le voile spécieux du bien public.

Les Étoliens s'étaient promis de grands avantages de la part des Romains en favorisant leurs armes contre Philippe ; et pour toute récompense, ils se virent forcés à ne plus troubler la Grèce par leurs brigandages, et à périr de misère, s'ils ne s'accoutumaient au travail, et ne réparaient par une industrie honnête les maux que leur faisait la paix.

Cette tyrannie leur parut insupportable : mais le joug étant déjà trop pesant pour le secouer sans un secours étranger, ils firent passer des émissaires dans la cour de Syrie, et engagèrent Antiochus à prendre les armes contre la république Romaine. La défaite de ce prince lui fit perdre l'Asie mineure ; et les Grecs désormais sans ressources, se trouvèrent enveloppés de toutes parts de la puissance des Romains.

Le premier fruit que les vainqueurs retirèrent de cet avantage, ce fut la ruine des Étoliens. La république Romaine leur accorda la paix, mais à condition que toujours prêts à marcher sous ses ordres, ils ne donneraient jamais aucun secours à ses ennemis ni à ceux de ses alliés.

La ligue Étolienne paya deux cens talents aux Romains, et s'obligea à leur en donner encore trois cens dans l'espace de six années. Elle livra quarante de ses principaux citoyens qui furent envoyés à Rome, et il ne lui fut permis de choisir ses magistrats que parmi ces otages. Les villes de la confédération qui avaient désapprouvé son alliance avec Antiochus, furent déclarées libres. Enfin les Romains donnèrent aux acarnaniens, pour prix de leur fidélité, la ville et le territoire des Éniades. Ne pouvant plus offenser leurs voisins, les Étoliens, dit

Polybe, tournèrent leur fureur contre eux-mêmes, et leurs discordes domestiques les portèrent aux violences les plus extrêmes. Ce peuple acheva de venger les Grecs de son inhumanité, et on ne vit dans toute l'Étolie qu'injustices, confusion, meurtres et assassinats.

La Grèce sentit le contrecoup de la défaite de Persée, les vainqueurs appesantirent leur joug, et le sénat Romain prit l'habitude de citer devant lui les villes qui avaient des différends ; il ne proposait que des conseils, mais les Grecs éprouvèrent que c'était un crime que de n'y pas obéir. Au milieu de cet assujettissement général la république seule des Achéens se piquait d'un reste d'indépendance et de liberté ; elle réglait encore ses affaires domestiques, et faisait même des alliances sans consulter le sénat. si ce que les Romains exigent de nous, disaient les Achéens d'après Philopœmen, est conforme aux lois,... etc.

ce mélange de soumission et de fermeté, de crainte et de courage, rendait les Achéens suspects, et avançait leur ruine, en nourrissant leur amour pour une liberté qui ne subsistait plus, sans leur donner les moyens de la recouvrer. C'est en prévenant les plus petits dangers que les Romains se mettaient à l'abri des revers. Leur république craignit que l'orgueil des Achéens, s'il n'était réprimé, ne devînt contagieux dans la Grèce, et n'y conservât le souvenir de son ancienne liberté. D'ailleurs elle était parvenue à une trop haute élévation pour ne pas confondre les remontrances et la rébellion, se plaindre c'était lui manquer de respect ; tout ce que l'Achaïe avait d'honnêtes gens et de citoyens trop attachés à ses intérêts, fut donc condamné à abandonner sa patrie.

Cet exemple de sévérité aurait dû purger le Péloponnèse des mécontents, ou du moins leur imposer silence, il aigrit au contraire les esprits. On se plaignit, on murmura sans retenue ; et comme si on eût voulu s'essayer à la révolte en s'accoutumant à mépriser les Romains, on publia que leur élévation n'était que l'ouvrage de la fortune. Cette manière de penser, quelque peu sensée qu'elle fût, fit des progrès considérables, on s'en aperçut bientôt dans les démêlés qui survinrent entre l'Achaïe et la ville de Sparte.

La république Romaine nomma des commissaires pour connaître de cette affaire ; leurs instructions portaient d'affaiblir les Achéens, et de détacher de leur alliance le plus de villes qu'il serait possible, mais surtout Sparte, Argos, Corinthe, Orchomène et Héraclée. L'orgueil des Achéens se porta jusqu'à donner des marques de mépris aux députés de Rome. Cette république dont la politique savait si bien pousser à sa ruine un peuple assez sage pour s'en éloigner, et feindre de prêter une main favorable à celui qui s'y précipitait de lui-même, dissimula l'injure qu'on avait faite à ses ministres. Le sénat nomma de nouveaux commissaires qu'il chargea de se conduire avec beaucoup de douceur, et d'inviter seulement les Achéens à rappeler leurs troupes, et à cesser les hostilités qu'ils avaient commencées sur le territoire de Sparte.

Par leur excessive modération, les Romains ne cherchaient qu'à mettre l'Achaïe dans son tort, et à justifier l'extrême sévérité dont ils voulaient user à son égard. Plus ils avaient de ménagements, plus les Achéens montraient d'insolence. Dicus et Critolaüs gouvernaient alors la ligue, et Polybe nous les dépeint comme deux scélérats dont l'empire était absolu sur tout ce qu'il y avait de citoyens déshonorés par la dépravation de leurs mœurs, ou assez ruinés pour n'avoir rien à perdre dans une révolution. Ces deux hommes persuadèrent aux Achéens que cette douceur affectée de la république Romaine n'était que le fruit de sa crainte ; qu'occupée par une troisième guerre contre un peuple aussi puissant que les Carthaginois, elle avait d'abord taché d'imposer aux Grecs par une ambassade

fastueuse : mais que cette voie ne lui ayant pas réussi, elle avait fait une seconde députation de commissaires, dont toute la conduite faisait voir que les Romains n'osaient se faire de nouveaux ennemis, et se repentaient d'avoir ébranlé par leurs tyrannies l'empire qu'ils avaient pris sur la Grèce. puisque Rome tremble, disaient-ils,... etc.

Ces sentiments passèrent dans tous les cœurs, et les seconds députés que les Romains avaient envoyés dans la Grèce, n'eurent pas un succès plus heureux que les premiers.

Metellus qui commandait en Macédoine, n'oublia rien pour dissiper l'ivresse des Achéens, et les rappeler à leur devoir : mais tous ses efforts étant infructueux, il fit marcher les légions. L'Achaïe de son côté s'était préparée à la guerre : les armées se joignirent dans la Locride, et malgré l'échec considérable que les Achéens y reçurent, ils ne désespérèrent pas encore de leur salut. Critolaüs avait été tué ; Dicus son collègue, prit le commandement général, rassembla les débris de l'armée battue, et armant jusqu'aux esclaves, se crut en état de tenter encore une fois la fortune.

Metellus qui s'était avancé près de Corinthe, ne se lassait point de faire aux Achéens de nouvelles propositions de paix, lorsque Mummius prit le commandement de l'armée.

Ce consul aussi célèbre dans la Grèce par la rusticité de ses mœurs et son ignorance pour les arts qui la charmaient, que par la dureté dont il usa à son égard, défit entièrement les ennemis. Leur consternation égala après la bataille, la confiance téméraire avec laquelle ils avaient entrepris la guerre, et s'étaient présentés au combat.

Il était naturel que ce qui avait échappé à l'épée des Romains, se réfugiât dans Corinthe : et en se maintenant dans une place aussi forte, et qui était la clé du Péloponnèse, fit une résistance assez vigoureuse pour obtenir une capitulation honorable. Mais les soldats Achéens s'y crurent trop près de leurs vainqueurs ; ils fuirent en se débattant dans l'intérieur du Péloponnèse, et la plupart des corinthiens à qui l'effroi de l'armée s'était communiqué, abandonnèrent eux-mêmes leur ville.

Mummius la livra au pillage. Tout citoyen qui n'avait pas fui, fut passé au fil de l'épée : femmes, filles, enfants, tout fut vendu. La superbe Corinthe fut réduite en cendres, et la liberté des Grecs ensevelie sous ses ruines. On abattit les murailles de toutes les villes qui avaient eu part à la révolte. Le gouvernement populaire fut aboli partout ; en un mot la Grèce gouvernée par un préteur, devint une province Romaine sous le nom de province d'Achaïe.

Tel fut le sort de la nation, peut-être la plus illustre de l'antiquité, et dont la réputation donna de la jalousie aux Romains mêmes. Quelle société offrit jamais à la raison un spectacle plus noble, plus sublime que la république de Lacédémone ?

Pendant près de six cents ans les lois de Lycurgue y furent observées avec la fidélité la plus religieuse. Quels hommes, aussi attachés à toutes les vertus que les Spartiates, donnèrent jamais des exemples aussi grands et aussi continuels de modération, de patience, de courage, de tempérance, de justice et d'amour de la patrie ? En lisant leur histoire, notre âme s'élève, et semble franchir les limites étroites dans lesquelles la corruption de notre siècle retient nos faibles vertus.

Quoi qu'en dise un des plus judicieux écrivains de l'antiquité, qui cherche à diminuer la gloire des Grecs, en avançant que leur histoire tire son principal lustre du génie et de l'art des grands hommes qui l'ont écrite ; peut-on jeter les yeux sur tout le corps de la nation grecque, et ne pas avouer qu'elle s'élève quelquefois au-dessus des forces de l'humanité ? Marathon, les Thermopyles, Salamine, Platée, Micale, la retraite des dix mille, et tant d'autres actions exécutées dans le sein même de la Grèce pendant le cours de ses guerres domestiques, ne sont-elles pas au-dessus des louanges que leur ont données les historiens.

Mais un éloge particulier que mérite la Grèce, c'est d'avoir produit les plus grands hommes, dont l'histoire doit conserver le souvenir ; je n'en excepte pas la république Romaine, dont le gouvernement était toutefois si propre à échauffer les esprits, exciter les talents, et les produire dans tout leur jour.

Qu'opposera-t-elle à un Lycurgue, à un Thémistocle, à un Épaminondas, etc.

On peut dire que la grandeur des Romains est l'ouvrage de toute la république : aucun citoyen de Rome ne s'élève au-dessus de son siècle et de la sagesse de l'état, pour prendre un nouvel essor et lui donner une face nouvelle. Chaque Romain n'est sage, n'est grand que par la sagesse et par la grandeur du gouvernement ; il suit la route tracée, et le plus grand homme ne fait qu'y avancer de quelques pas plus que les autres. Dans la Grèce au contraire, je vois souvent de ces génies vastes, puissants et créateurs qui résistent au torrent de l'habitude, qui se prêtent à tous les besoins différents de l'État ! Qui s'ouvrent un chemin nouveau ! Et qui ! En se portant dans l'avenir ! Se rendent les maîtres des évènements.

Moins de talents et de mérite dans la Grèce lui eût fait jouer un rôle plus important sur la scène du monde.

Qu'une seule république y eût possédé les qualités qui rendent un peuple fier, courageux, puissant, ambitieux et propre à dominer ses voisins ; et la Grèce gouvernée comme l'Italie le fut par les Romains, aurait été en état de faire d'aussi grandes entreprises. Plusieurs de ses villes au contraire avaient des institutions assez sages pour sentir en elles-mêmes cette force et cette vigueur que l'envie de dominer doit accompagner : les Grecs dès lors s'occupèrent d'eux-mêmes ; leurs guerres les épuisèrent et les ruinèrent enfin, parce qu'ils avaient à peu près les mêmes ressources, des soldats également braves et des généraux également expérimentés. Les Romains ont conquis le monde : mais seraient-ils sortis de leur première obscurité, si dès leur naissance, ils avaient trouvé une Sparte ou une Athènes à leurs portes ?

En passant sous la domination des Romains, la Grèce conserva une sorte d'empire, mais bien honorable sur ses vainqueurs. Ses lumières et son goût pour les lettres et les arts la vengèrent de sa défaite, et soumirent à leur tour l'orgueil des Romains. Les vainqueurs devinrent les disciples des vaincus, et apprirent une langue que les Homère, les Pindare, les Thucydide, les Xénophon, les Démosthènes, les Platon et les Euripide avaient embellie de toutes les grâces de leur esprit. Des orateurs qui charmaient déjà Rome, allèrent puiser chez les Grecs ce goût fin et délicat qui doit guider le génie, ces secrets de l'art qui lui donnent une nouvelle force, et se former au talent enchanteur de tout embellir. Dans les écoles de philosophie où les citoyens les plus distingués de Rome se dépouillaient de leurs préjugés, ils apprenaient à respecter les Grecs ; ils rapportaient dans leur patrie leur reconnaissance et leur admiration, et leur

république rendait son joug plus léger, craignait d'abuser des droits de la victoire, et par ses bienfaits distinguait la Grèce des autres provinces qu'elle avait soumises. Quelle gloire pour les lettres d'avoir épargné au pays qui les a cultivées des maux dont ses législateurs, ses magistrats et ses capitaines n'avaient pu le garantir ; elles sont vengées du mépris que leur témoigne l'ignorance, et sûres d'être respectées, quand il se trouvera d'aussi justes appréciateurs du mérite que les Romains.

FIN DE L'OUVRAGE